Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Couverture reproduisant une composition photographique de Monasterio, intitulée « La cueva de la fuente del rey ».

9e Année — N° 95 **Octobre 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *NF. ; Maroc :* 185 *FM.*
ABONNEMENTS — 6 mois : *France et Union Française,* 8,70 *NF. Etranger,* 9,90 *NF.*
1 an — — 16,80 *NF. Etranger,* 19,20 *NF*

Le dernier gentleman

(*Final gentleman*)

par CLIFFORD D. SIMAK

Il n'est plus besoin de présenter au public français Clifford Simak. Rappelons cependant que son très beau roman « Dans le torrent des siècles, » *qu'une traduction française lamentable dans une revue avait rendu illisible, va paraître au « Rayon Fantastique » dans une traduction enfin convenable. Signalons aussi que Simak a récemment publié, dans un de nos confrères américains, un de ses meilleurs romans qui est intitulé :* « Le pêcheur ». *Souhaitons que ce roman soit très rapidement traduit en français.*



Au bout de trente ans et de plusieurs millions de mots, le jour vint finalement où il ne put plus écrire une ligne.

Il n'avait plus rien à dire. Il avait tout dit.

Le dernier de la longue série de ses livres, achevé depuis des semaines, allait être publié sous peu et il ressentait en lui-même un tel vide qu'il se serait cru saigné à blanc.

Assis à la fenêtre de son bureau, dans l'attente de la visite du représentant du magazine d'actualité, il laissait errer son regard sur l'immense pelouse, les fusains et les bouleaux, les gais parterres de tulipes. Et il se demandait pourquoi il s'inquiétait à la pensée de ne plus écrire, puisqu'il en avait dit sans conteste beaucoup plus que la plupart de ses confrères, souvent avec moins de détours et, bien que sous une forme romancée, avec sincérité et, du moins l'espérait-il, de manière à convaincre.

Il occupait dans la littérature une place sûre et solide. Aussi se disait-il que, sans doute, tout était pour le mieux ; il avait avantage à s'arrêter maintenant, à l'apogée de son art, plutôt que d'entrer dans le déclin de sa vie en laissant les brumes de la sénilité ternir le pur éclat de son œuvre.

Pourtant, le besoin d'écrire continuait de le tenailler ; il avait le sentiment que s'en abstenir équivalait à une trahison — une trahison envers qui, toutefois, il n'en avait nulle idée. Et puis il éprouvait encore autre chose : une blessure d'amour-propre, peut-être, et une sensation de panique comme celle qui doit s'emparer d'un homme soudain frappé de cécité.

Mais tout cela était de la bêtise. En trente années passées à écrire, il avait mené à bien l'œuvre de toute une vie. Et cette vie avait été belle. Non pas frivole ou agitée, mais assurément pleine de satisfactions.

Il jeta un coup d'œil circulaire à son cabinet de travail en pensant à quel point une pièce peut porter l'empreinte de celui qui y vit : les rangées de livres reliés en veau, la sobre élégance du bureau en chêne massif, le tapis moelleux sur le sol, les vieux fauteuils au profond confort, chaque meuble et chaque objet donnant l'impression d'avoir été posé avec autorité à la place qui lui convenait.

On frappa à la porte.

— « Entrez, » dit Harrington.

La porte s'ouvrit et le viel Adams parut : épaules voûtées, cheveux d'un blanc de neige, image parfaite du vieux serviteur.

— « C'est le monsieur de *Situation*, Monsieur. »

— « Parfait, » dit Harrington. « Faites-le entrer, je vous prie. »

Parait, c'était une façon de parler — il ne tenait pas à voir cet envoyé du magazine. Mais les dispositions étaient prises depuis des semaines et il n'y avait plus maintenant qu'à s'exécuter.

Le visiteur ressemblait plus à un brasseur d'affaires qu'à un rédacteur de magazine et Harrington se surprit à se demander comment un tel homme pouvait écrire dans le style journalistique lapidaire et percutant qui avait fait la renommée de *Situation*.

— « John Leonard, » dit l'homme en serrant la main de Harrington.

— « Je suis heureux de vous voir ici, » répondit Harrington du ton aimable sur lequel il avait coutume d'accueillir les gens. « Voulez-vous prendre ce siège ? J'ai l'impression de vous connaître, vous autres, là-bas. Je lis votre magazine depuis des années. Dès qu'il arrive, je me jette sur l'article de Harvey. »

Leonard eut un léger rire.

— « Harvey semble être notre chroniqueur le plus connu et notre plus grande attraction, » dit-il. « Tous ceux qui nous rendent visite demandent à le voir. »

Il prit place dans le fauteuil que Harrington lui avait désigné.

— « Mr. White vous envoie ses amitiés, » dit-il.

— « C'est très aimable à lui, » dit Harrington. « Vous le remercierez de ma part. Voilà des années que je ne l'ai vu. »

En y réfléchissant, il se souvint qu'il n'avait rencontré Preston White qu'une seule fois, il y avait bien vingt ans de cela. L'homme, se rappelait-il, lui avait fait une forte impression à l'époque ; il lui était apparu comme un caractère énergique, persuasif, opiniâtre, reflet exact du magazine qu'il publiait.

— « Il y a quelques semaines, » dit Leonard, « j'ai eu un entretien avec un autre de vos amis, le sénateur Johnson Enright. »

Harrington acquiesça de la tête.

— « Je connais le sénateur depuis de nombreuses années et je l'admire beaucoup. Vous devez penser que nous formons une étrange paire d'amis. Nous ne nous ressemblons guère, le sénateur et moi. »

— « Il a pour vous un profond respect et une grande affection. »

— « Ces sentiments sont réciproques, » dit Harrington. « Mais cette affaire du Département d'Etat. Cela m'inquiète... »

— « Vraiment ? »

— « Oh ! il est l'homme qui convient, certes, » dit Harrington, « à mon avis du moins. Il a une grande honnêteté intellectuelle, une opiniâtreté peu commune et une robuste constitution, toutes qualités nécessaires à ce poste. Mais il y a des considérations... »

Leonard eut un mouvement de surprise.

— « Vous n'allez tout de même pas... »

— « Non, Mr. Leonard, » fit Harrington avec un geste las de la main. « J'essaie de me placer au seul point de vue d'un homme qui a consacré la majeure partie de son existence au service de la collectivité. Je sais que Johnson doit envisager cette possibilité avec une sorte de terreur. Il y a eu des moments, au cours d'un récent passé, où il a été prêt à se démettre et où seul son sens du devoir l'a maintenu à son poste. »

— « Un homme ne repousse pas la chance de diriger le Département d'Etat, » trancha Leonard. « D'ailleurs, Harvey a dit la semaine dernière que le sénateur accepterait. »

— « Oui, je sais, » fit Harrington. « Je l'ai lu dans sa chronique. »

— « Je ne voudrais pas abuser de votre temps, » dit Leonard, soucieux d'en venir au fait. « J'ai déjà fait sur vous l'essentiel de mes recherches. »

— « Ne vous gênez pas, » dit Harrington. « Prenez votre temps. Je n'ai absolument rien à faire avant ce soir, où je dîne avec ma mère. »

— « Votre mère vit encore ? » fit Leonard en levant légèrement les sourcils de surprise.

— « Très alerte malgré ses quatre-vingt-trois ans, » dit Harrington. « Une vieille mamant au beau visage serein comme un portrait de Whistler. »

— « Vous avez de la chance. Ma mère est morte alors que j'étais encore tout jeune. »

— « J'en suis navré, » dit Harrington. « Ma mère est une grande dame, distinguée jusqu'au bout des ongles. On n'en trouve plus beaucoup comme elle de nos jours. Je suis certain que c'est à elle que je dois d'être ce que je suis devenu. Voyez-vous, ce dont je suis peut-être le plus fier, c'est ce que votre critique littéraire, Cedric Madison, a écrit sur moi il y a quelques années. Je lui ai adressé un mot de remerciement à l'époque et j'avais la ferme intention de lui rendre visite un jour, mais le temps a passé. J'aimerais faire sa connaissance. »

— « Qu'avait-il dit de vous ? »

— « Il avait écrit, si je me souviens bien, que j'étais le dernier gentleman encore en vie. »

— « Voilà qui est bien tourné, » dit Leonard. « Il faudra que je recherche cet article. Je pense que Cedric vous plairait. Il peut paraître quelque peu bizarre parfois mais c'est un travailleur, comme vous. Il vit pour ainsi dire à son bureau, nuit et jour. »

Leonard fouilla dans sa serviette et en tira une liasse de papiers. Il la feuilleta et trouva rapidement la page qu'il cherchait.

— « Nous allons faire de vous un véritable portrait grandeur nature, » dit-il. « La couverture et une double page intérieure avec des photos. Je connais beaucoup de choses sur vous, mais il reste quelques questions, un certain nombre de contradictions. »

— « Je crains de ne pas vous suivre. »

— « Vous savez comment nous procédons, » dit Leonard. « Nous faisons d'innombrables recoupements pour être sûrs des renseignements que nous possédons sur le passé de l'intéressé, et ce n'est qu'ensuite que nous partons à la recherche des éléments humains. Nous parlons avec les camarades d'enfance de notre homme, avec ses professeurs, avec tous ceux qui pourraient nous aider à le mieux comprendre. Nous nous rendons là où il a vécu, nous recueillons les détails familiers, les petites anecdotes. C'est un travail qui nous demande beaucoup d'efforts, mais nous sommes fiers de la façon dont nous l'exécutons. »

— « Votre fierté est justifiée, jeune homme. »

— « Je suis allé à Wyalusing, dans le Wisconsin, » dit le représentant du magazine, « votre lieu de naissance, d'après nos renseignements. »

— « J'en ai gardé le souvenir d'un pays charmant, » dit Harrington. « Une jolie petite ville blottie entre la rivière et les collines. »

— « Mr. Harrington. »

— « Oui ? »

— « Vous n'êtes pas né en cet endroit. »

— « Je vous demande pardon ? »

— « On ne trouve rien au registre des naissances du chef-lieu de comté. Personne ne se souvient de vous. »

— « Une erreur, » dit Harrington. « Ou bien vous plaisantez. »

— « Vous avez fait vos études à Harvard, Mr. Harrington. Promotion de 27. »

— « Oui. C'est exact. »

— « Vous ne vous êtes jamais marié. »

— « J'ai fréquenté une jeune fille. Elle est morte. »

— « Elle se nommait Cornelia Storm, » dit Leonard.

— « Oui, c'est cela. Le fait est peu connu. »

— « Nos enquêtes sont faites avec minutie, Mr. Harrington. »

— « Peu m'importe, » dit Harrington. « Ce n'est pas un secret. Cela ne demande pas de publicité, voilà tout. »

— « Mr. Harringtin. »

— « Oui. »

— « Il n'y a pas que pour Wyalusing. Le reste ne va pas non plus. On ne trouve aucune trace de votre passage à Harvard. Il n'y a jamais eu de jeune fille du nom de Cornelia Storm. »

Harrington jaillit de son fauteuil.

— « C'est ridicule ! » cria-t-il. « Où voulez-vous en venir ? »

— « Je suis désolé, » dit Leonard. « J'aurais peut-être dû trouver un

moyen de vous le dire avec plus de ménagements. Y a-t-il quelque chose... »

— « Oui, il y a une chose qui me ferait plaisir, » dit Harrington. « Ce serait de vous voir partir. »

— « N'y a-t-il rien que je puisse faire ? Vraiment rien ? »

— « Vous en avez fait assez, » dit Harrington. « Largement assez, croyez-moi. »

Il se rassit dans son fauteuil, dont il étreignit les bras en tremblant, tout en écoutant son visiteur s'éloigner.

Quand il eut entendu claquer la porte d'entrée, il appela Adams.

— « Puis-je faire quelque chose pour vous, Monsieur ? » demanda Adams.

— « Oui. Vous pouvez me dire qui je suis. »

— « Mais, Monsieur, » dit Adams, visiblement embarrassé, » vous êtes Mr. Hollis Harrington. »

— « Merci, Adams. C'est bien la personne que je pensais être ! »

***

Le soir était tombé quand, au volant de sa voiture, il s'engagea dans la rue familière et s'arrêta devant la vieille maison aux colonnes blanches qui s'élevait au fond d'un parc planté d'arbres à l'épais feuillage.

Il arrêta le moteur, descendit, et resta un moment immobile comme pour se laisser imbiber de l'atmosphère de la rue — une rue correcte et ordonnée, aristocratique, un vrai refuge en cette époque matérialiste. Même les voitures qui y passaient semblaient conscientes de sa noblesse, pensait-il. Elles roulaient plus lentement et plus silencieusement que dans les autres rues et elles donnaient l'impression de posséder un sens du décorum assez inattendu dans un engin mécanique.

Il tourna le dos à la rue et prit l'allée. L'odeur des jardins reprenant vie au printemps frappa ses narines dans l'obscurité et il regretta de n'être pas venu alors qu'il faisait clair, car Henry, le jardinier de sa mère, n'avait pas son pareil pour les tulipes.

Tandis qu'il marchait dans l'allée en respirant le parfum du jardin, il sentit qu'il se dépouillait d'un étrange sentiment d'urgence et de panique. Par leur seule présence, la rue et la maison lui apportaient l'assurance que tout était exactement comme il se devait.

Il gravit les marches de brique du perron et tendit la main vers le marteau de la porte.

En voyant de la lumière dans le salon, il se dit que sa mère devait y attendre son arrivée, mais que ce serait Tilda qui accourrait de la cuisine pour lui ouvrir, car la vieille dame ne se déplaçait plus avec la même vivacité qu'autrefois.

Il frappa et attendit. Et pendant qu'il attendait, il se rappela les jours heureux passés dans cette maison avant son départ par Harvard, quand son père était encore de ce monde. Quelques-unes des vieilles familles d'alors vivaient encore dans le voisinage, mais il ne les avait pas vues depuis des

années ; lors de ses dernières visites, il n'avait pour ainsi dire pas mis le nez dehors, ayant passé son temps à bavarder interminablement avec sa mère.

La porte s'ouvrit et ce ne fut pas Tilda, avec sa jupe bruissante et son col blanc empesé, qui parut sur le seuil, mais une parfaite inconnue.

— « Bonsoir, » dit-il. « Vous êtes sans doute une voisine. »

— « J'habite ici, » dit la femme.

— « Je ne peux pas me tromper, » dit Harrington. « C'est ici que demeure Mrs. Jennings Harrington. »

— « Je regrette, » dit la femme. « Je ne connais pas ce nom. Quelle adresse cherchiez-vous ? »

— « 2034 Summer Drive. »

— « C'est bien ici, » dit-elle, « mais Harrington... je ne connais personne du nom de Harrington. Voilà quinze ans que nous habitons ici et il n'y a jamais eu de Harrington aux alentours. »

— « Madame, » dit vivement Harrington, « ceci est très grave... »

La femme referma la porte.

Il demeura longtemps sur le perron après que le battant lui eut claqué au nez. A un moment donné, il ébaucha un geste pour manœuvrer de nouveau le marteau, mais se retint. Finalement, il regagna la rue.

Il se tint près de sa voiture et regarda la maison, cherchant à y découvrir quelque chose d'étranger, mais elle avait un aspect familier. C'était la maison où il venait voir sa mère depuis de longues années, la maison où il avait passé sa jeunesse.

Il ouvrit la portière de la voiture et se glissa au volant. Il eut du mal à sortir la clé de sa poche et sa main tremblait si fort qu'il lui fallut longtemps pour mettre le contact.

Il tourna la clé et le moteur démarra. Cependant, il n'embraya pas tout de suite ; il resta les mains crispées sur le volant. Il gardait les yeux fixés sur la maison et son esprit tournait et retournait l'idée que des étrangers vivaient derrière ses murs depuis plus de quinze ans.

Où, dans ces conditions, se trouvaient sa mère et sa fidèle Tilda ? Où donc était Henry, qui n'avait pas son pareil pour les tulipes ? Où étaient les nombreuses soirées qu'il avait passées dans cette maison même ? Et les conversations dans le salon, tandis que les bûches de bouleau et d'érable flambaient dans l'âtre et que le chat dormait devant, sur le tapis ?

Il y avait une ordonnance systématique, se rappela-t-il — une ordonnance funeste — dans tous les événements de sa vie ; dans la façon dont il avait vécu, dans les livres qu'il avait écrits, dans les affections qu'il avait eues et, plus important encore peut-être, dans celles qu'il n'avait pas eues. Un pouvoir obsédant s'était tenu en embuscade derrière le décor, juste hors de sa vue, pendant des années, et maintes fois il en avait eu conscience, s'était interrogé à son sujet et avait essayé de le saisir — mais jamais encore il ne l'avait senti aussi nettement qu'à ce moment précis.

C'était, il le savait, ce pouvoir influant sur sa vie qui le retenait main-

tenant, qui l'empêchait de s'élancer pour aller frapper de nouveau à la porte comme un forcené et exiger de voir sa mère.

Il s'aperçut qu'il avait cessé de trembler. Il monta la vitre et embraya.

Il prit à gauche au premier croisement et commença à monter une suite de rues en pente.

Dix minutes plus tard, il arrivait au cimetière. Il se gara, prit son pardessus sur le siège arrière et l'enfila. Un instant, il resta debout près de la voiture, regardant la ville en contrebas, avec la rivière qui coulait entre les collines.

Voilà au moins qui est réel, se dit-il, la rivière et la ville. Cela, personne ne pourrait le lui enlever, pas plus que l'effacer des livres et des cartes dans sa bibliothèque.

Il entra dans le cimetière par la petite porte et suivit le chemin sans hésiter à la clarté incertaine d'une lune au mince croissant.

La pierre funéraire était là ; elle avait toujours la même forme, une forme depuis longtemps gravée dans son cœur. Il s'agenouilla devant et posa les mains dessus, palpant les mousses et les lichens qui l'envahissaient et qui lui parurent familiers eux aussi.

— « Cornelia, » murmura-t-il. « Tu es toujours là, Cornelia. »

Il fouilla dans sa poche et en tira une pochette d'allumettes. Il en frotta trois vainement et la quatrième prit feu. Il protégea la flamme entre les paumes de ses mains incurvées et l'approcha de la pierre.

Un nom y était gravé.

Ce n'était pas celui de Cornelia Storm.

***

Le sénateur Johnson Enright souleva la carafe d'alcool.

— « Non, merci, » dit Harrington. « Un seul me suffit. Je passais juste vous dire un petit bonjour. Je m'en vais tout de suite. »

Il jeta un regard circulaire dans la pièce. Il était sûr d'une chose maintenant — sûr de ce dont il était venu chercher confirmation. Le cabinet de travail n'était pas le même. Son éclat avait en partie disparu, son luxe était en partie évanoui. Il semblait, en quelque sorte, fané et l'œil en percevait une image légèrement floue. La tête d'élan, au-dessus de la cheminée, apparaissait un peu défraîchie ; elle avait perdu son air noble et fier.

— « Vous venez trop rarement, » dit le sénateur, « et pourtant vous savez que vous êtes toujours le bienvenu. Surtout cette nuit, tenez. La famille est sortie et je suis dans l'embarras. »

— « Cette affaire du Département d'Etat ? »

Enright acquiesça de la tête.

— « Oui, c'est cela même. J'ai dit au Président que j'accepterais s'il ne trouvait personne d'autre. Je l'ai presque supplié de trouver quelqu'un. »

— « Vous ne pouviez pas lui répondre non ? »

— « J'ai essayé, » dit le sénateur. « J'ai fait de mon mieux pour le lui dire. Et moi qui, de ma vie, n'ai jamais été en peine pour trouver des arguments, je n'ai pu y réussir. Parce que j'étais trop fier. Parce que, au long des années, j'ai acquis une certaine fierté de servir dont je ne puis plus me défaire. »

Le sénateur s'était calé profondément dans son fauteuil et Harrington constata que, contrairement à la pièce où ils se trouvaient, il ne paraissait aucunement changé. Il était toujours le même : visage taillé à coups de serpe, épaisse tignasse argentée, dents acérées, épaules voûtées de grizzly.

— « Vous n'ignorez sûrement pas que je suis un de vos lecteurs les plus fidèles, » dit Enright.

— « Je le sais, » répondit Harrington. « Et j'en suis fier. »

— « Vous avez une habileté démoniaque pour aligner les mots en y dissimulant des hameçons, » dit le sénateur. « Quand ils vous ont accroché, ils ne veulent plus vous lâcher et l'on va et vient en se les rappelant pendant des jours. »

Il leva son verre et but une gorgée.

— « Je ne vous ai jamais dit ceci, » poursuivit-il. « Je ne sais si je le dois, mais je crois que cela est préférable. Dans un de vos livres, vous avez dit que la marque du destin pouvait reposer sur un seul homme. Si cet homme échouait, avez-vous ajouté, le monde pouvait fort bien être perdu. »

— « Je crois que j'ai dit cela, en effet. J'ai le sentiment... »

— « Vraiment, » demanda le sénateur en allongeant la main vers la bouteille de cognac, « vous ne boirez pas encore un verre ? »

— « Non, merci, » dit Harrington.

Et soudain, la pensée lui vint d'une autre époque et d'un autre lieu où il allait boire jadis et où une ombre, dans un coin, lui avait parlé. C'était la première fois que ce souvenir se présentait à son esprit, et c'était quelque chose, lui semblait-il, qui n'était jamais arrivé, qui ne pouvait, en aucune façon, être arrivé à Hollis Harrington. C'était un événement qu'il ne voulait pas — qu'il ne pouvait pas — accepter, et qui pourtant était là, froid et nu dans son esprit.

— « J'allais vous parler de ce propos sur le destin, » dit le sénateur. « Il s'agit d'une circonstance tout à fait étrange, je pense que vous en conviendrez. Vous savez, naturellement, que j'ai songé un moment à prendre ma retraite. »

— « Je m'en souviens, » dit Harrington. « Je me rappelle vous avoir dit que vous devriez. »

— « C'est à cette époque, » dit le sénateur, « que j'ai lu ces lignes de vous. J'avais rédigé une déclaration annonçant que je me retirerais à l'issue de mon mandat et j'avais l'intention de la remettre à la presse le lendemain matin. Et alors j'ai lu ce que vous aviez écrit et je me suis demandé ce qui se passerait si j'étais l'homme dont vous parliez. Non pas, évidemment, que j'aie vraiment cru l'être. »

Harrington s'agita, mal à l'aise.

— « Je ne sais que vous dire. Vous placez sur moi une trop grande responsabilité. »

— « Je n'ai pas pris ma retraite, » dit le sénateur. « J'ai déchiré ma déclaration. »

Ils demeurèrent silencieux un moment, à contempler le feu qui flambait dans la cheminée.

— « Et à présent, » dit Enright, « il y a cette autre chose. »

— « Je voudrais pouvoir vous aider, » dit Harrington d'un ton presque tragique. « Je voudrais pouvoir dire les mots qui conviennent. Mais je ne peux pas, parce que je suis moi-même au bout du rouleau. J'ai écrit jusqu'à épuisement. Je n'ai plus rien à exprimer. »

Et ce n'était pas, il le savait, ce qu'il avait voulu dire. *Je suis venu pour vous dire que quelqu'un d'autre habite la maison de ma mère depuis plus de quinze ans, que le nom gravé sur la tombe de Cornelia n'est pas celui de Cornelia. Je suis venu ici pour voir si cette pièce avait changé et elle a changé. Elle a perdu de son cachet seigneurial...*

Mais il ne pouvait pas le dire. Il n'en trouvait pas le moyen. Même à un ami aussi intime que le sénateur, cela lui était impossible.

— « J'en suis navré, Hollis, » dit le sénateur.

Tout cela est insensé, pensa Harrington. Il était Hollis Harrington. Il avait vu le jour dans le Wisconsin. Il était diplômé d'Harvard et — comment l'avait donc qualifié Cedric Madison ? — le dernier gentleman en vie.

Sa vie avait été correcte jusque dans les moindres détails, sa maison correcte, son œuvre littéraire d'une correction artistique achevée — résultat d'un exceptionnel raffinement d'éducation.

Peut-être cette correction était-elle même légèrement trop poussée. Trop poussée pour ce monde de 1962 qui s'était dépouillé du dernier vestige de formalisme.

Il était Hollis Harrington, le dernier gentleman en vie, écrivain renommé, figure romantique du monde littéraire — et un homme n'ayant plus rien à écrire ; ayant exprimé toute l'émotion qu'il tenait en réserve, ne trouvant plus rien à dire puisqu'il avait tout dit une fois pour toutes. Il se leva lentement de son siège.

— « Il faut que je vous quitte, Johnson. Je suis resté plus longtemps que je n'aurais dû. »

— « Il y a autre chose, » dit le sénateur. « Une chose que j'ai toujours voulu vous demander. Rien à voir avec cette affaire qui me concerne. J'ai voulu vous poser la question bien des fois, mais j'ai pensé que je devrais peut-être m'en abstenir, que cela pourrait en quelque sorte... »

— « Faites, je vous en prie, » dit Harrington. « Je répondrai si je le puis. »

— « Il s'agit d'un de vos premiers livres, » dit le sénateur. « *Un os à ronger*, je crois. »

— « Cela remonte à de nombreuses années, en effet, » dit Harrington.

— « Votre personnage principal, » dit le sénateur. « Cet être du Néanderthal que vous avez décrit. Vous l'avez fait paraître si humain. »

Harrington acquiesça.

— « C'est juste. C'est ainsi qu'il était. C'était un être humain. Mais par le simple fait qu'il vivait il y a cent mille ans... »

— « Naturellement, » dit le sénateur. « Vous avez tout à fait raison. Mais vous l'avez si bien dépeint. Tous vos autres personnages sont des êtres sophistiqués, prisonniers des conventions. Je me suis souvent demandé comment vous avez pu mettre en scène d'une façon si convaincante un tel type d'homme, c'est-à-dire un sauvage presque dépourvu d'intelligence. »

— « Non pas dépourvu d'intelligence, » dit Harrington. « Non pas vraiment sauvage. Un produit de son temps. J'ai vécu longtemps en sa compagnie, Johnson, avant d'écrire sur lui. J'ai cherché à me mettre dans sa situation, à penser comme lui, à deviner son point de vue. J'ai connu ses craintes et ses triomphes. Il y a eu des moments, il me semble parfois, où j'étais bien près de lui. »

Enright hocha la tête avec gravité.

— « Je le crois volontiers. Alors vraiment, il faut que vous partiez ? Vous ne voulez rien prendre, c'est bien sûr ? »

— « Je regrette, Johnson. Je dois conduire et la route est longue. »

Le sénateur se leva laborieusement de son fauteuil et l'accompagna à la porte.

— « Nous bavarderons de nouveau, » dit-il, « et bientôt. Au sujet de votre activité d'écrivain. Je n'arrive pas à croire que vous y renoncez. »

— « Peut-être que non, » dit Harrington. « Tout peut revenir un jour. »

Mais il n'exprima cet espoir que pour satisfaire le sénateur. Il savait qu'il n'y avait aucune chance pour qu'il reprît la plume.

Ils se souhaitèrent le bonsoir et Harrington redescendit l'allée en traînant la jambe. Et cela n'était pas normal : de toute sa vie, il n'avait jamais traîné la jambe.

Sa voiture était arrêtée en face de la grille et il s'immobilisa devant, les yeux écarquillés de stupeur, car ce n'était pas la sienne. La sienne était d'un modèle cher et aristocratique, alors que celle-ci était non seulement d'une marque populaire, mais de surcroît notablement décrépite.

Et cependant elle lui paraissait familière, d'une façon vague et attirante.

Le phénomène se reproduisait, mais avec une différence cette fois, car à cet instant il était à deux doigts d'accepter l'irréalité.

Il ouvrit la portière et se mit au volant. Il fouilla dans sa poche, trouva la clé et chercha à tâtons le contact. Il le trouva et la clé s'introduisit dedans avec un bruit sec. Il la tourna et le moteur démarra.

Quelque chose luttait pour sortir de la brume qui embuait son cerveau. Il sentait cette chose lutter et comprit ce que c'était. C'était Hollis Harrington, le dernier gentleman.

Il resta immobile un long moment au cours duquel il n'était ni le dernier gentleman, ni l'homme assis dans la vieille voiture, mais un homme

plus jeune en même temps qu'un homme lointain qui était ivre et misérable.

Il était assis dans un box, dans l'angle le plus isolé et le plus sombre de quelque établissement inconnu plein de bruits et d'odeurs, et dans un coin du box encore plus sombre que celui qu'il occupait se trouvait un autre homme qui parlait.

Il cherchait à distinguer le visage de l'étranger, mais celui-ci était trop obscur ou bien il n'y avait pas de visage à distinguer. Et pendant tout ce temps, l'étranger sans visage parlait.

Il y avait des papiers sur la table, un manuscrit incomplet, et il savait que celui-ci ne valait rien, et il essayait d'expliquer à l'étranger qu'il ne valait rien, de lui dire combien il aurait voulu qu'il fût bon, mais sa langue était épaisse et une boule lui obstruait la gorge.

Il ne pouvait former les mots, mais il sentait en lui-même le besoin terrible, harcelant, de coucher sur le papier la conviction et la foi qui cherchaient frénétiquement à s'exprimer.

Et de ce que disait l'étranger, il entendit clairement une seule chose :

— « Je suis désireux de conclure un marché avec vous. »

Et c'était tout. Il n'y avait rien d'autre à se rappeler.

Et elle était là, cette chose ancienne et terrifiante, souvenir isolé de quelque vie antérieure, incident sans passé ni futur et sans lien avec lui.

La nuit se fit soudain plus fraîche et il frissonna. Il embraya, s'écarta du trottoir et partit lentement.

Il conduisit pendant une demi-heure ou plus tout en continuant de frissonner dans la nuit froide. Il se dit qu'une tasse de café le réchaufferait et s'arrêta devant un bar-restaurant ouvert toute la nuit. Et à ce moment, il s'aperçut non sans étonnement qu'il ne pouvait être à plus de trois ou quatre kilomètres de chez lui.

Il n'y avait personne dans l'établissement, à l'exception d'une blonde à l'aspect négligé qui se tenait nonchalamment derrière le comptoir, écoutant la radio.

Il se percha sur un tabouret.

— « Du café, s'il vous plaît, » dit-il.

Tandis qu'il attendait qu'elle l'eût servi, il jeta un coup d'œil circulaire dans la salle. L'endroit était propre et confortable, avec les distributeurs automatiques de cigarettes et le classeur à magazines alignés contre le mur.

La blonde lui posa sa tasse devant lui.

— « C'est tout ? » demanda-t-elle. Mais il ne répondit pas, car ses yeux venaient d'être attirés par une ligne imprimée sur la couverture d'un des magazines les plus spécialisés dans le sensationnel.

— « Rien d'autre ? » s'enquit de nouveau la blonde.

— « Non, » dit Harrington. « Ça me suffit. »

Il ne la regardait pas ; il avait toujours les yeux rivés sur le magazine.

Sur toute la largeur de la page flamboyait ce titre d'article :

LE MONDE ENCHANTE DE HOLLIS HARRINGTON

Il se laissa glisser de son tabouret avec circonspection et vint se poster devant le magazine. Il allongea le bras d'un geste vif et le saisit avant qu'il eût pu lui échapper. Car il avait eu l'impression, avant de le tenir fermement dans sa main, que le magazine serait comme tout le reste, détraqué et irréel.

...Il revint au comptoir, posa le magazine dessus et regarda fixement la couverture. La ligne imprimée ne bougea pas. Elle ne changea pas ; elle ne disparut pas. Il passa son pouce sur les caractères et constata qu'ils avaient toute l'apparence de la réalité.

Il feuilleta rapidement le magazine et trouva l'article. Sur la page, un visage le regardait fixement, un visage qu'il savait être le sien, bien que ce ne fût pas ainsi qu'il s'était représenté : c'était un visage plus jeune et plus basané, et qui tendait à être négligé. Et en dessous, il y en avait un autre dont les traits exprimaient incontestablement une grande distinction. Le texte imprimé entre les deux portraits posait la question : *Lequel de ces deux hommes est réellement Hollis Harrington ?*

Il y avait également une photographie d'une maison qu'il reconnut dans tout son délabrement et, en dessous, une autre vue de la même maison, mais grandement idéalisée, éblouissante de blancheur et entourée d'un parc soigneusement entretenu : une maison ayant du caractère.

Il ne prit pas la peine de lire la légende entre les deux photographies. Il la devinait.

Et l'article était ainsi conçu :

Hollis Harrington est-il réellement plus d'une seule personne ? Est-il effectivement l'homme qu'il croit être, un homme qu'il a créé de sa propre imagination, un homme qui évolue dans un monde incroyablement enchanté où la vie est aisée et les mœurs raffinées ? Ou bien cette attitude n'est-elle rien de plus qu'une affectation soigneusement entretenue, un exemple exceptionnel de parfaite mise en scène ? Ou se pourrait-il que d'écrire comme il le fait, dans le style châtié, expressif et souvent plein de sens qui est le sien depuis plus de trente ans, il lui est nécessaire de créer pour lui-même une autre vie que celle qu'il vit réellement ? Se pourrait-il qu'il se soit forcé à accepter cet étrange monde intérieur, et à y croire comme si la poursuite de son activité littéraire en dépendait ?...

Une main vint se poser à plat sur la page, l'empêchant de lire plus avant, et il releva vivement la tête. C'était la main de la servante et il vit que ses yeux brillaient comme si elle eût été au bord des larmes.

— « Mr. Harrington, » dit-elle. « Je vous en prie, Mr. Harrington, ne lisez pas cela. »

— « Mais, mademoiselle... »

— « J'ai dit à Harry qu'il ne devrait pas les laisser exposer ce magazine. Qu'il devrait le cacher. Mais il m'a dit que vous ne veniez jamais ici que le samedi. »

— « Vous voulez dire que je suis déjà venu ici ? » demanda Harrington.

— « Presque tous les samedis, » répondit-elle avec surprise. « Tous les samedis depuis des années. Vous aimez notre tarte aux cerises. Vous en prenez toujours une portion. »

— « Oui, bien sûr, » dit-il.

Mais en réalité il n'avait aucune idée de cet endroit, à moins, grands dieux !... à moins qu'il ne se fût persuadé depuis toujours que c'était un autre établissement, quelque palace à la vaisselle d'or fréquenté par l'élite. Mais il était impossible de se leurrer à un tel point, pensait-il. Pendant quelque temps peut-être, mais non pendant trente ans. Personne ne pourrait y parvenir sans aide extérieure.

— « J'avais oublié, » dit-il à la serveuse. « Je n'ai pas bien la tête à moi ce soir. Auriez-vous une part de cette tarte aux cerises ? »

— « Naturellement, » répondit la serveuse.

Elle prit la tarte sur le rayon, en coupa un morceau et le fit glisser sur l'assiette. Puis elle posa l'assiette et une fourchette devant son client.

— « Excusez-moi, Mr. Harrington, » dit-elle. « Je regrette de n'avoir pas caché ce magazine. Vous ne devez pas y attacher d'importance — ni à rien d'autre. A aucune des choses que les gens disent ou écrivent. Nous sommes tous si fiers de vous par ici. »

Elle se pencha vers lui par-dessus le comptoir.

— « Il faut vous en moquer, » dit-elle. « Vous êtes trop grand pour que cela vous touche. »

— « Je ne crois pas que cela me touche, » dit Hollis Harrington.

Ce qui était la stricte vérité, car il avait l'esprit trop engourdi pour s'en soucier. Il n'y avait en lui qu'un immense étonnement qui emplissait tout son être, ne laissant de place pour aucun autre sentiment.

— « Je suis désireux de conclure un marché avec vous, » avait dit l'étranger dans le coin du box de nombreuses années auparavant.

Mais du marché en question, il n'avait nulle souvenance. Il n'avait aucune idée de ce qu'en étaient les conditions ou le but, bien qu'il pût peut-être les deviner.

Il avait écrit pendant trente ans sans interruption et il en avait été largement rétribué ; il avait eu non seulement l'argent, les honneurs et la popularité, mais aussi des choses plus précieuses : une grande maison blanche sur une colline, au milieu d'un vaste parc, un vieux serviteur sorti d'un livre d'images, une mère qui aurait pu servir de modèle à Whistler, la saveur douce-amère du souvenir d'une idylle romantique lié à une pierre tombale.

Mais maintenant son œuvre était terminée, la rétribution avait cessé et il avait fini de se leurrer.

La rétribution avait cessé et les illusions qui en faisaient partie s'étaient envolées. La splendeur et le clinquant avaient été détachés de son esprit. Maintenant, il ne pouvait plus prendre une guimbarde fatiguée pour une luxueuse et rutilante limousine. Maintenant, il pouvait de nouveau lire correctement l'inscription gravée sur une pierre tombale. Et le rêve d'une mère à la Whistler s'était évanoui de son cerveau — ce rêve qui y avait

été si fermement ancré que, ce soir encore, il s'était effectivement rendu à une maison qui était un double parfait de celle imprimée dans son imagination.

Il comprenait qu'il avait vu tout ce qui l'entourait paré d'une majesté et d'un éclat de livre de contes.

Mais était-ce possible, se demandait-il. Etait-ce réalisable ? Un homme jouissant de toute sa raison pouvait-il jouer à se leurrer pendant trente ans ? Ou était-il fou ?

Il considéra calmement l'hypothèse et elle lui sembla invraisemblable, car aucun fou n'aurait pu écrire comme il l'avait fait. Qu'il eût *réellement* écrit ce qu'il croyait avoir écrit, les remarques du sénateur, ce soir, le prouvaient.

Ainsi le reste n'avait été que chimères et rien d'autre. Des chimères forgées avec l'aide de cet être sans visage, quel qu'il fût, qui avait conclu un marché avec lui en cette si lointaine soirée.

Il pensait cependant qu'il avait pu ne pas avoir besoin de beaucoup d'aide. La propension à s'illusionner est forte chez les humains. Les enfants y sont doués ; ils deviennent en toute réalité tout ce qu'ils prétendent être. Et de nombreux adultes parviennent à croire aux choses qu'il jugent utile de croire ou à celles qu'ils désirent simplement croire pour leur tranquillité d'esprit.

Le pas est certainement aisé à franchir, se dit-il, entre cette forme d'autosuggestion et une autosuggestion généralisée.

— « Mr. Harrington, » demanda la serveuse, « vous n'avez donc pas faim ? »

— « Mais si, » dit Harrington en prenant sa fourchette et en se coupant une bouchée de tarte.

Ainsi donc, la rétribution de son œuvre, c'était ce capital d'illusions, le pouvoir qu'il avait de se créer sans effort conscient un monde personnel où il se mouvait seul. Et peut-être cela allait-il encore plus loin : peut-être était-ce une condition préalable de sa réussite en tant qu'écrivain, le genre exact de monde et de vie où, d'une façon ou d'une autre, des calculs avaient établi qu'il fournirait le meilleur travail.

Et le but de cette comédie ?

Il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait être.

A moins, évidemment, que l'ensemble de son œuvre ne fût un but en soi.

La musique se tut dans le poste de radio et une voix annonça d'un ton solennel : « Nous interrompons notre programme pour vous donner une information. L'Associated Press vient de faire connaître que la Maison Blanche a nommé le sénateur Johnson Enright au Secrétariat d'Etat. Et maintenant, nous reprenons notre programme musical... »

Harrington s'immobilisa, un morceau de tarte piqué à sa fourchette, à mi-chemin de sa bouche.

— « La marque du destin, » dit-il « peut reposer sur un seul homme ! »

— « Que disiez-vous, Mr. Harrington ? »

— « Rien, rien, mademoiselle. Quelque chose qui me revenait en mémoire. Ce n'est vraiment pas important. »

Pourtant, de toute évidence, cela l'était.

Combien d'autres personnes dans le monde, se demanda-t-il, avaient pu lire une certaine ligne d'un de ses livres ? Combien d'autres vies avaient pu être influencées par la lecture d'une phrase écrite de sa main ?

Et avait-il été aidé pour écrire ces lignes ? Avait-il vraiment du talent ou n'avait-il fait que transcrire les pensées habitant d'autres esprits ? Avait-il été aidé pour écrire autant que pour s'illusionner ? Etait-ce la raison pour laquelle il se sentait maintenant tellement incapable de continuer d'écrire ?

Mais quelles que fussent les réponses à ces questions, tout était fini maintenant. Il avait fait le travail et il avait été congédié. Et son congédiement avait été aussi efficace et aussi complet qu'on pouvait s'y attendre : tout l'imbroglio avait défilé de façon parfaite à l'envers, en commençant par le représentant du magazine ce matin. Maintenant, il restait là, vieil homme morose, perché sur un tabouret et mangeant une tarte aux cerises.

Combien d'autres humains moroses avaient pu rester ainsi comme lui en ce moment, au cours de combien de générations, privés de leur vie de rêve comme il venait de l'être, essayant sans plus de succès de comprendre ce qui les avait frappés ? Combien d'autres, en ce même moment, pouvaient encore vivre une vie tissée d'illusions comme il en avait vécu une pendant trente ans jusqu'à ce jour ?

Car il se rendait compte du ridicule qu'il y avait à supposer être le seul. Il n'y aurait eu aucune utilité à ne créer des illusions que chez un seul homme.

Combien de génies excentriques n'avaient été, peut-être, ni des génies, ni des excentriques, jusqu'à ce que, eux aussi, se fussent trouvés assis dans quelque coin sombre devant un être sans visage, écoutant l'offre qu'il avait à leur faire ?

Une supposition, une simple supposition, que le seul but, dans ses trente années de vie passée, eût été que le sénateur Jonhson Enright ne se retirât pas de la vie publique pour rester ainsi prêt à diriger maintenant le Département d'Etat ? Pourquoi, et pour qui, pouvait-il être si important qu'un certain homme obtînt certain poste ? Et était-ce suffisamment important pour justifier que la vie d'un homme en particulier fût utilisée pour réaliser le dessein d'un autre homme ?

La clé de l'énigme doit se trouver quelque part, se dit Harrington. Quelque part en arrière, au long de cet écheveau entremêlé de trente années, il devait exister certains panneaux indicateurs pointant en direction de l'homme, de la chose, ou de l'organisation, ou de quoi que ce fût, qui était responsable. Il sentit s'agiter en lui une colère sourde, une colère sans forme, absurde et presque désespérée, qui n'avait pas de direction et ne se concentrait sur rien.

Un homme entra et s'installa sur un tabouret voisin.

— « Salut, Gladys, » cria-t-il d'une voix de stentor.

Il remarqua Harrington et lui donna une tape sur le dos.

— « Alors, mon vieux, » brailla-t-il. « C'est comme ça que vous avez votre nom dans le journal. »

— « Mets-y une sourdine, Joe, » dit Gladys. « Qu'est-ce que tu veux ? »

— « Donne-moi une portion pépère de tarte aux pommes et une tasse de café. »

L'homme, constata Harrington, était grand et velu. Il portait un insigne de routier.

— « Vous disiez quelque chose au sujet de mon nom dans le journal ? »

Joe posa d'un geste sec un journal plié sur le comptoir.

— « Là, en première page. L'article avec votre photo. »

Il allongea un doigt enduit de graisse.

— « Tout frais sorti des presses, » aboya-t-il avant de s'esclaffer d'un rire interminable.

— « Merci, » dit Harrington.

— « Eh bien, lisez-le, » insista-t-il bruyamment. « A moins que ça ne vous intéresse pas. »

— « Certainement que si, » dit Harrington.

Le titre proclamait :

UN ECRIVAIN CELEBRE PREND SA RETRAITE.

— « Alors vous laissez tomber ? » lança le chauffeur. « C'est pas moi qui trouverai à redire, mon vieux. Vous avez écrit combien de livres ? »

— « Quatorze, » dit Harrington.

— « Gladys, tu te rends compte ! Quatorze bouquins ! J'en ai même pas lu autant dans toute ma vie... »

— « La ferme, Joe, » dit Gladys, en déposant sans douceur la tarte et le café.

L'article disait :

Hollis Harrington, auteur de « Voyez ma maison vide, » *qui lui valut le prix Nobel, cessera son activité littéraire après la publication de son dernier ouvrage, « Reviens, mon âme. »*

Le numéro de cette semaine de Situation *annoncera officiellement la nouvelle sous la signature de son critique littéraire, Cedric Madison.*

Harrington estime, selon Madison, qu'il a définitivement épuisé dans ce livre la thèse qu'il avait commencé de défendre il y a quelque trente ans en écrivant le premier de ses quatorze ouvrages...

La main de Harrington se crispa sur le journal et le chiffonna.

— « Qu'est-ce qui ne vas pas, vieux ? »

— « Rien, » dit Harrington.

— « Ce Madison est une cloche, » dit Joe. « On ne peut rien croire de ce qu'il dit. Il est plein de... »

— « Il a raison, » dit Harrington. « Je dois avouer qu'il a raison. »

Mais comment a-t-il pu savoir ? se demanda-t-il. Comment Cedric Madison, cet homme singulier, bourreau de travail qui passait pratiquement tout son temps dans le fouillis de son bureau, à rédiger avec compé-

tence des articles de critique littéraire à la chaîne, avait-il pu connaître une telle chose ? D'autant plus que lui-même n'en avait pas été sûr avant ce matin.

— « Vous ne trouvez donc pas votre tarte bonne ? » demanda Joe. « Et votre café est en train de refroidir. »

— « Laisse-le tranquille, » dit Gladys avec autorité. « Je vais lui réchauffer son café. »

— « Puis-je garder ce journal ? » demanda Harrington à Joe.

— « Bien sûr, mon vieux. Je l'ai fini. Je ne lis que les sports. »

— « Merci, » dit Harrington. « J'ai quelqu'un à aller voir. »

⁂

Le hall de l'immeuble de *Situation* était vide et resplendissant. Il resplendissait de l'éclat impeccable qui caractérisait le magazine pour la plus grande fierté de ceux qui le publiaient.

Le globe terrestre de quatre mètres de diamètre tournait lentement et majestueusement dans sa boîte sphérique en verre. Autour de sa base, des cadrans indiquaient les heures selon les longitudes tandis que, à sa surface, des voyants s'allumaient aux points où il se passait quelque chose dans le monde.

Harrington s'arrêta aussitôt après avoir franchi la porte et regarda autour de lui, ébloui et décontenancé par la splendeur du lieu. Lentement, il s'orienta. Là-bas, les ascenseurs, avec le tableau indicateur montrant l'emplacement des services aux différents étages. Là, le comptoir des renseignements, inoccupé pour l'instant, et derrière, une porte sur laquelle on lisait :

HARVEY
Visite tous les jours
ouvrables de 9 heures à 17 heures.

Harrington traversa la salle juqu'au tableau indicateur et. tendant le cou, chercha le nom et le trouva :

CEDRIC MADISON... 317.

Il appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

En sortant de l'ascenseur, au troisième étage, il vit à sa droite la salle de rédaction et à sa gauche une série de bureaux flanquant un long vestibule.

Il se dirigea vers la gauche. Le 317 était le troisième. La porte était ouverte et il entra. Un homme était assis derrière un bureau surchargé de livres, tandis que d'autres livres étaient empilés pêle-mêle sur le sol et que d'autres encore occupaient entièrement tous les rayonnages au mur.

— « Mr. Madison ? » demanda Harrington.

L'homme leva les yeux de sur le livre qu'il était occupé à lire.

Alors, soudain, Harrington se trouva reporté dans le box sombre et enfumé où. longtemps auparavant. il avait conclu un marché avec l'homme

sans visage — mais qui n'était plus sans visage maintenant. Le rayonnement que semblait émettre l'homme, l'effet qu'il produisait sur ses sens, la force irrésistible de sa personnalité, firent naître en lui un sentiment d'inquiétude et de répugnance.

— « Par exemple, Harrington ! » s'écria l'homme qui avait maintenant pris un visage. « Comme c'est aimable d'être passé ! Il est incroyable que nous... »

— « Oui, n'est-ce pas, » dit Harrington.

Ce fut à peine s'il se rendit compte qu'il avait prononcé ces mots. C'était, il le comprit, une réplique automatique, quelque chose comme lorsqu'on lève les mains pour se protéger d'un coup, un pur et simple réflexe défensif.

Madison était debout maintenant et contournait son bureau pour le saluer. S'il l'avait pu, Harrington aurait fait demi-tour et pris la fuite. Mais il n'aurait pu courir ; il était comme pétrifié ; il était incapable d'une réaction autre que celles, automatiques, de politesse austère qu'il avait acquises par trente années de vie aristocratique simulée.

Il sentait son propre visage figé sous le masque d'urbanité qu'il avait affecté — heureusement, pensait-il, car il eût été imprudent de montrer d'une manière ou d'une autre qu'il avait reconnu l'homme.

— « Il est incroyable que nous ne nous sayons jamais rencontrés, » dit Madison. « Je vous ai tellement lu et j'ai tellement aimé tout ce que vous avez écrit. »

— « Vous êtes trop aimable, » dit, en tendant la main, la partie polie et paisible de Harrington. « Si nous ne nous sommes jamais rencontrés, la faute en incombe à moi seul. Je ne sors vraiment pas autant que je le devrais. »

Il sentit la main de Madison dans la sienne et referma ses doigts dessus avec un vague sentiment de répulsion, car la main était sèche et froide et donnait l'impression d'être pourvue de serres. L'homme tenait du vautour : peau tendue et desséchée sur un visage de tête de mort, yeux perçants et mobiles, absence complète de cheveux, bouche taillée comme d'un coup de sabre.

— « Il faut vous asseoir, » dit Madison, « et passer un moment avec moi. Il y a tant de choses dont nous devons parler. »

Il n'y avait qu'un seul fauteuil vide ; tous les autres sièges étaient encombrés de livres. Harrington s'y assit dans une attitude raide, la bouche encore sèche de peur.

Madison reprit place derrière son bureau et dit, en se penchant en avant dans son fauteuil :

— « Vous êtes tout à fait comme vous représentent les photographies. »

— « J'ai un bon photographe. Mon éditeur y tient, » dit Harrington avec indifférence.

Il se sentait revenir lentement à la vie ; il se remettait de son engourdissement, les deux parties de lui-même revenant se fondre en un seul homme.

— « Il me semble que vous avez un avantage sur moi à ce propos. Je ne me souviens pas avoir jamais vu votre portrait. »

Madison secoua un doigt malicieusement dans sa direction.

— « Je suis anonyme, » dit-il. « Vous devez sûrement savoir que tous les critiques sont des hommes sans visage. Ils ne doivent pas s'introduire dans la conscience du public. »

— « C'est une erreur, sans aucun doute, » déclara Harrington, « mais puisque vous semblez tellement y tenir, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Il se sentit saisi de panique. La remarque sur la nécessité pour les critiques d'être des hommes sans visage tombait trop bien pour que ce fût pure coïncidence.

— « Et maintenant que vous êtes enfin venu me voir, » disait Madison, « je crains que ce ne soit au sujet d'un article paru dans les journaux de ce matin. »

— « A vrai dire, » répondit calmement Harrington, « c'est la raison pour laquelle je suis ici. »

— « J'espère que vous n'êtes pas trop fâché. »

Harrington secoua la tête.

— « Nullement. En fait, je suis venu vous remercier de m'avoir aidé à me décider. J'avais envisagé la chose, voyez-vous. Je me disais que c'était ce que je devrais faire, mais... »

— « Mais vous vous inquiétiez de la responsabilité qui découlerait de cette décision. Responsabilité envers votre public, peut-être ? Voire envers vous-même. »

— « Les écrivains abandonnent rarement la plume, » dit Harrington. « Du moins pas volontairement. Cela ne me semblait pas tout à fait loyal. »

— « Mais cela tombait sous le sens, » protesta Madison. « Cela m'a paru être pour vous une chose si indiquée, si normale et si nécessaire, que je n'ai pu résister. J'avoue que j'ai voulu vous influencer quelque peu. Vous avez mis si magnifiquement, dans votre dernier livre, le point final à ce que vous avez entrepris de dire il y a tant d'années qu'il serait malheureux de tout gâcher en voulant essayer d'y ajouter quelque chose. Il n'en serait pas de même, naturellement, si vous aviez besoin de continuer d'écrire pour vivre, mais vos droits d'auteur... »

— « Mr. Madison, qu'auriez-vous fait si j'avais démenti ? »

— « Eh bien, dans ce cas, » dit Madison, « j'aurais publié la plus abjecte des excuses jamais offerte au public. J'aurais remis les choses au point de la meilleure manière possible. »

Il se leva de derrière son bureau et fouilla dans une pile de livres posée sur une chaise.

— « J'ai là un exemplaire de presse de votre dernier livre, » dit-il. « Il y a dedans quelques petites choses dont j'aimerais bavarder avec vous. »

Cet homme est un indice, pensa Harrington en le regardant fouiller parmi les livres, mais rien de plus. Il était sûr qu'il y avait, dans cette affaire, quelque chose de plus important que Cedric Madison.

Il comprit qu'il devait sortir de là le plus vite possible, mais de façon à ne pas éveiller la suspicion. Et tout en attendant, il se dit qu'il devait absolument jouer le rôle de l'homme de lettres accompli, du dernier gentleman.

— « Ah ! le voici, » s'écria triomphalement Madison.

Il revint à son bureau, le livre à la main.

Il le feuilleta rapidement.

— « Tenez, là, au chapitre six, vous dites... »

⁂

La lune déclinait à l'horizon quand la voiture de Harrington franchit la grille massive pour monter l'allée curviligne qui conduisait à l'imposante maison blanche perchée sur sa colline.

Il mit pied à terre et gravit le large escalier de pierre menant à la maison. Parvenu en haut des marches, il se retourna pour regarder la pente gazonnée et les parterres de tulipes baignés de clair de lune, les bouleaux argentés et les arbrisseaux touffus au feuillage sombre, et il songea que c'était là un spectacle qu'un homme devrait voir plus souvent — un moment fragile d'obsédante beauté ravi au grand cycle menant de la naissance à la mort.

Il restait là immobile et fier, contemplant la pelouse et laissant la splendeur du clair de lune et les ombres de la nuit se graver comme une eau-forte dans son âme.

Voilà, se dit-il, l'un de ces moments de la vie impossibles à prévoir ou, par la suite, à évaluer ou analyser.

Il entendit la porte s'ouvrir et se retourna lentement.

Le vieil Adams était debout sur le seuil, sa silhouette éclairée par la lampe placée sur la table du vestibule. Sa chevelure de neige ébouriffée formait comme une auréole autour de sa tête. D'une main frêle, crispée sur sa poitrine, il retenait la robe de chambre rapiécée dont il était vêtu.

— « Il est tard, Monsieur, » dit Adams. « Nous commencions à nous inquiéter. »

— « Je regrette, » dit Harrington. « J'ai été terriblement retardé. »

Il monta la dernière marche du perron et Adams s'effaça pour le laisser franchir la porte.

— « Vous êtes sûr que tout va bien, Monsieur ? »

— « Oh ! tout à fait bien, » dit Harrington. « Je suis passé chez Cedric Madison, à *Situation*. C'est un homme charmant. »

— « Alors si vous le voulez bien, Monsieur, je retourne au lit. Maintenant que je vous sais de retour, je vais pouvoir dormir. »

— « Faites, mon ami, » dit Harrington. « Merci de m'avoir attendu. »

Il resta debout à la porte du cabinet de travail et regarda Adams monter péniblement les marches, puis il entra dans la pièce et y fit de la lumière.

Isolé du monde extérieur dans la vieille pièce familière à l'atmosphère

confortable et au délicieux parfum d'intimité, il s'assit pour contempler les files de livres reliés en veau, le bureau soigneusement rangé, les vieux fauteuils accueillants, le tapis usagé et moelleux.

Il se débarrassa de son pardessus et, l'ayant jeté sur un siège, il remarqua le journal plié qui gonflait sa poche de veston.

Intrigué, il le tira et le déplia. Le titre lui sauta au visage.

La pièce subit un changement ; un changement subtil et rapide. Ce n'était plus un sanctuaire méticuleusement ordonné, mais le simple bureau de quelqu'un qui faisait profession d'écrire. Plus de volumes reliés trônant dans toute leur élégance sur les rayons, mais des rangées de livres en désordre, aux couvertures fatiguées et aux pages écornées. Et le tapis n'était ni usagé ni moelleux ; il était de qualité médiocre et presque neuf.

— « Mon Dieu ! » fit Harrington presque sur le ton d'une prière.

Il sentit la transpiration perler sur son front et ses mains se mirent soudain à trembler tandis que les genoux lui manquaient.

Car il avait changé tout autant que la pièce ; la pièce avait changé à cause du changement qui s'était opéré en lui.

Il n'était plus le dernier gentlemen, mais cette autre personne plus réelle qu'il avait été dans la soirée. Il était de nouveau lui-même ; il comprenait que le titre du journal avait provoqué en lui une secousse qui l'avait fait redevenir lui-même.

Il promena ses regards dans la pièce et constata qu'elle était finalement normale et réelle dans toute sa nudité, et qu'elle avait toujours été ainsi, même quand il en avait fait quelque chose de plus romantique.

Ce soir même, après trente années, il s'était retrouvé, puis il s'était reperdu (il transpira en y pensant), facilement et sans le savoir, sans le moindre sentiment d'étrangeté.

Il était allé voir Cedric Madison, avec ce journal serré dans sa main ; il y était allé sans but défini, presque comme si on l'y avait contraint.

Et il ressentait la contrainte depuis trop longtemps. On l'avait contraint à voir une pièce autre que celle qui existait réellement ; on lui avait fait lire un nom imaginaire sur une pierre tombale inconnue ; on l'avait amené à croire qu'il dînait souvent avec une mère depuis longtemps morte ; on l'avait forcé à imaginer qu'une gargote était une fameuse hostellerie... et, naturellement, bien d'autres choses encore.

Penser à tout cela était humiliant, mais il y avait autre chose au-delà de la simple humiliation : il y avait une méthode et un but, et il était important maintenant, d'une importance immédiate, de connaître cette méthode et ce but.

Il laissa tomber le journal à terre, alla à l'armoire à liqueurs et y prit une bouteille et un verre. Il se versa une rasade d'alcool et l'avala d'un trait.

Il faut trouver un point de départ, se dit-il. Cedric Madison était un point de départ, bien qu'il ne fût pas tout. Il n'était peut-être qu'un simple indice, mais on pouvait du moins commencer à raisonner à partir de lui.

Il était allé voir Cedric Madison et ils étaient restés tous deux à bavarder beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, et c'était quelque

part au cours de la conversation qu'il avait repris doucement sa personnalité de dernier gentleman.

Par le raisonnement et le souvenir, il essaya de remonter le fil de ces heures, cherchant une brèche, le moment où il avait changé, mais il ne trouva rien. Le chemin était plat et lisse.

Mais à un certain endroit il avait pourtant changé, ou plus vraisemblablement il avait été changé ; il avait repris le déguisement qui lui avait été imposé de longues années auparavant.

Quelle pouvait être la raison de cette mascarade ? Pour quelle raison changer la vie d'un homme, ou, plus probablement, la vie de plusieurs hommes ?

Une sorte d'entreprise philanthropique, peut-être. Un besoin effréné de faire du bien, le désir ardent d'intervenir dans la vie des gens.

Ou y avait-il là un effort conscient et ordonné de changer le cours des événements dans le monde, de modifier la destinée de l'humanité de sorte à obtenir quelque résultat final bien déterminé ? Cela impliquerait que celui, ou quoi que ce fût, qui agissait ainsi possédait une méthode sûre de prédire l'avenir, et la faculté de choisir dans le présent les facteurs essentiels à changer afin de modifier effectivement l'avenir dans le sens désiré.

Sur le bureau, le téléphone sonna furieusement.

Il se retourna brusquement, effrayé par le bruit.

L'appareil sonna une seconde fois.

Il alla au bureau et répondit. C'était le sénateur.

— « Ah ! bon, » dit le sénateur. « Je ne vous ai pas réveillé. »

— « Non. Je m'apprêtais seulement à aller au lit. »

— « Vous avez appris la nouvelle, naturellement. »

— « Par la radio. » dit Harrington.

— « La Maison Blanche m'a appelé... »

— « Et il a fallu que vous acceptiez. »

— « Oui, bien entendu, mais c'est alors que... »

Il y eut, au bout du fil, un bruit de respiration semblable à un gargouillement, comme si le sénateur était à deux doigts de s'étrangler.

— « Qu'y a-t-il, Johnson ? Que se passe... »

— « C'est alors que j'ai eu une visite, » dit le sénateur. Harrington attendit.

— « Preston White, » dit le sénateur. « Vous le connaissez, naturellement. »

— « Oui. L'éditeur de *Situation*. »

— « Il avait un air de conspirateur, » dit le sénateur. « Et légèrement dramatique. Il parlait à voix basse sur un ton très confidentiel. Comme si nous étions tous les deux liés par quelque contrat. »

— « Mais qu'a-t-il... »

— « Il m'a offert, » dit le sénateur en s'étranglant presque de rage, « l'utilisation exclusive de Harvey... »

Harrington l'interrompit, sans savoir pourquoi, comme s'il craignait de le laisser continuer.

— « Vous savez, » dit-il, « je me rappelle, il y a bien longtemps — j'étais encore tout jeune — quand Harvey a été installé dans les bureaux de *Situation.* »

Il était surpris de constater combien il gardait un souvenir net de cette innovation et des exclamations d'enthousiasme qui l'avaient saluée. Encore que, à l'époque, le public se fût montré plutôt sceptique, tant *Situation* était connu pour gonfler son tirage à coup de nouvelles sensationnelles. Mais il en allait différemment maintenant. Tout le monde ou presque lisait l'article de Harvey et même dans les milieux les plus éduqués, on le citait avec autorité.

— « Harvey ! » fit avec dédain le sénateur. « Un calculateur à rouages ! Un prophète mécanique ! »

C'est cela ! pensa Harrington avec une intense émotion. C'était la chose même qu'il cherchait désespérément.

Car Harvey était un prophète. Il délivrait des prédictions hebdomadaires que le magazine publiait sous une rubrique spéciale.

— « White a été très persuasif, » dit le sénateur. « Très amical. Il a placé Harvey à mon entière disposition. Il m'a promis de me laisser voir toutes les prédictions faites par Harvey aussitôt sorties de la machine et de ne pas publier celles que je lui demanderais de garder secrètes. »

— « Sans compter que cela pourrait vous être utile, » dit Harrington.

Car Harvey était incontestablement une bonne machine. Semaine après semaine, il faisait des prédictions exactes sur toute la ligne.

— « Je ne veux pas en entendre parler ! » hurla le sénateur. « Je ne veux rien avoir affaire avec Harvey. Harvey est la pire chose qui pouvait arriver en ce qui concerne l'opinion publique. La race humaine est tout à fait capable, de son propre jugement, d'accepter ou de rejeter les prédictions de n'importe quel pontife humain. Mais notre société technologique a réussi à créer un réflexe conditionné selon lequel l'homme accepte l'infaillibilité des machines. En utilisant un calculateur analytique humanisé sous le nom de Harvey pour prédire la tendance des événements mondiaux, j'estime que *Situation* joue délibérément sur la crédulité publique. Or je ne veux y avoir auccune part. Je ne veux pas qu'on me reproche... »

— « Je savais que White était pour vous, » dit Harrington. « Je savais qu'il était favorable à votre nomination, mais... »

— « Preston White, » dit le sénateur, « est un homme dangereux. Tout homme puissant est dangereux, et à notre époque, celui qui est à même de modeler l'opinion publique est le plus puissant de tous. Je ne puis me permettre d'être associé à lui en aucune manière. Je suis là, avec quelque quarante années de service, sans une seule tache sur ma réputation, Dieu merci ! Que m'arriverait-il si quelqu'un venait à démasquer ce White, pour de bon ? Quelle serait alors ma position ? »

— « Il a failli être démasqué, » dit Harrington, « il y a plusieurs années, quand la Commission du Congrès a fait une enquête sur lui. Autant que je me souvienne, les témoignages portaient pour la plupart sur Harvey. »

« Hollis, » dit le sénateur, « je ne sais pas pourquoi je vous dérange.

Je ne sais pas pourquoi je vous ai téléphoné. Simplement pour me soulager, j'imagine. »

— « Vous avez eu raison, » dit Harrington. « Qu'avez-vous l'intention de faire ? »

— « Je l'ignore, » dit le sénateur. « J'ai mis White à la porte, naturellement, si bien que mes mains sont théoriquement propres, mais tout cela fermente en moi et me donne un goût amer à la bouche. »

— « Remettez-vous au lit, » dit Harrington. « La nuit porte conseil. »

— « Merci, Hollis. Je crois que c'est ce que je vais faire. Bonne nuit. »

Harrington raccrocha et resta debout, les membres raides, à côté de son bureau.

Car maintenant tout était limpide. Maintenant il savait, sans le moindre doute, qui avait voulu qu'Enright dirigeât le Département d'Etat.

C'était précisément la sorte de chose qu'on pouvait attendre de White, pensa-t-il.

Il ne parvenait pas à imaginer comment cela s'était fait, mais s'il y avait eu un moyen d'obtenir cette nomination, White était homme à avoir découvert ce moyen.

Il s'était arrangé pour qu'Enright, en lisant une phrase dans un livre, continuât de participer aux affaires publiques jusqu'à ce que le moment fût venu pour lui de prendre la tête du Département d'Etat.

Et combien d'autres hommes, d'autres développements étaient-ils ce qu'ils étaient ce soir du fait des vastes machinations d'un certain Preston White ?

Il aperçut le journal par terre, le ramassa et regarda le titre de l'article, puis le laissa retomber.

On avait essayé de se débarrasser de lui, pensa-t-il, et la réussite eût été assurée s'il s'était simplement éloigné comme un vieux cheval mis au pâturage, abandonné et oublié. Peut-être était-ce ce qu'avaient fait tous les autres. Mais en se débarrassant de lui, en se débarrassant de n'importe quel autre, ils avaient dû être conscients d'un certain danger. La seule manière sûre et à toute épreuve eût été de le garder à la tâche, de le laisser vivre jusqu'à son dernier jour sa vie de dernier gentleman.

Pourquoi n'avaient-ils pas procédé de la sorte ? Se pouvait-il, par exemple, qu'il y eût des limites à l'entreprise, que l'opération, quel qu'en fût le but, eût une capacité de charge dont le maximum était atteint ? De telle façon que, avant de pouvoir s'occuper de quelqu'un d'autre, ils dussent se débarrasser de lui ?

S'il en était ainsi, il se pouvait fort bien qu'il y eût là un point où ils étaient vulnérables.

Et puis il y avait encore autre chose : un vague souvenir de cette audience devant la Commission du Congrès datant de quelques années — une phrase et une photographie publiées dans les journaux à l'époque. La photographie d'un homme très étonné, l'un des éminents techniciens qui avaient assemblé Harvey, assis dans le box des témoins et déclarant : « Mais, monsieur le sénateur, je vous affirme qu'aucun calculateur ana-

lytique ne peut approcher de la sûreté de fonctionnement dont Harvey est déclaré capable. »

Le fait pouvait être ou non pertinent, se dit Harrington, mais il ne fallait pas le perdre de vue, c'était un espoir auquel s'accrocher.

Le plus étonnant, songea-t-il calmement, c'était comment une simple machine pouvait prendre la place d'un homme pensant. Il avait déjà donné là-dessus sa manière de voir, avec quelque causticité, dans un de ses livres — il ne se rappelait pas lequel. Comme Cedric Madison l'avait dit ce soir même...

Il se retint à temps.

Dans quelque recoin obscur de son esprit, un signal d'alarme retentissait et il se précipita sur le journal plié qu'il avait jeté par terre.

Il le trouva, et le titre lui sauta au visage. Simultanément, les livres luxueusement reliés perdirent leur élégance, le tapis retrouva son état de neuf et sa rugosité, et Harrington redevint lui-même.

Il s'accroupit sur le sol en sanglotant, le papier serré dans sa main tremblante.

C'est la même chose, pensa-t-il, pas d'avertissement !

Et un journal froissé était son seul bouclier.

Mais un puissant bouclier.

Essaye encore ! cria-t-il à Harvey. *Vas-y, essaye donc !*

Harvey n'essaya pas.

Si Harvey était *vraiment* responsable. Et il se dit que, naturellement, il l'ignorait.

Sans défense, pensa-t-il, n'eût été la protection d'un journal froissé portant un titre en lettres hautes de cinq centimètres.

Sans défense, avec une histoire que personne ne croirait même s'il la racontait.

Sans défense, avec trente années d'excentricités pour rendre chacun de ses actes suspects.

Il se tortura l'esprit pour trouver une aide, mais il n'en trouva pas. La police ne le croirait pas et il avait peu d'amis sur qui compter, car en trente ans il s'était fait peu d'amis.

Il y avait bien le sénateur, mais le sénateur avait ses ennuis personnels.

Et ce n'était pas tout ; une certaine arme pouvait être employée contre lui. Harvey n'avait qu'à attendre jusqu'à ce qu'il se fût endormi. Car s'il s'endormait, il ne faisait aucun doute qu'il serait au réveil le dernier gentleman et plus que probable qu'il le resterait, qu'il serait encore plus fermement le dernier gentleman qu'il ne l'avait jamais été jusque-là. Car s'ils s'emparaient de lui maintenant, ils ne le laisseraient plus échapper.

Il se demanda, assez vaguement, pourquoi lutter ainsi contre cette éventualité. Ces trente dernières années n'avaient pas été si mauvaises. Vivre de la même façon le temps qu'il lui restait à vivre n'aurait rien de catastrophique, se dit-il honnêtement.

Mais cette pensée le révoltait comme une insulte à sa dignité d'être humain. Il avait le droit d'être lui-même, peut-être l'obligation de rester

lui-même, et il eut une bouffée de colère contenue en pensant à la puissance arrogante qui ferait de lui quelqu'un d'autre.

Le problème était nettement posé. Et deux choses étaient claires comme le jour : ce qu'il choisirait de faire, il devait le faire seul ; il ne devait espérer aucune aide. Et il devait le faire maintenant, avant de tomber de sommeil.

Il se releva, le journal en main, se redressa de toute sa taille et se dirigea vers la porte. Mais là il s'arrêta, car une vérité soudaine et terrible venait de se présenter à son esprit.

Lorsqu'il aurait quitté la maison et se trouverait dans l'obscurité, il n'aurait plus son bouclier. Dans l'obscurité, le journal ne lui serait d'aucune utilité, puisqu'il ne pourrait pas lire le titre.

Il jeta un coup d'œil à sa montre ; il était juste passé trois heures. Il ferait nuit encore pendant trois heures et il ne pouvait attendre si longtemps.

Il avait besoin de temps. Par n'importe quel moyen, il devait gagner du temps. Dans les quelques heures à venir, il devait se débrouiller pour démolir Harvey ou le mettre hors d'état de fonctionner. Et si ce n'était peut-être pas toute la solution, cela, en tout cas, lui donnerait du temps.

Il se tint près de la porte et l'idée lui vint qu'il pourrait se tromper — que ce pouvait ne pas être Harvey, Madison ou White. Il avait assemblé tout cela dans son esprit et maintenant il était parvenu à s'en convaincre. Il comprit qu'il avait pu s'hypnotiser lui-même aussi efficacement que Harvey ou quelqu'un d'autre l'avait hypnotisé trente ans plus tôt.

Bien que, probablement, ce n'eût pas été de l'hypnotisme à l'époque.

Mais quoi qu'il en soit, ce n'était plus le moment de s'interroger. D'autres problèmes plus immédiats réclamaient une solution.

Il devait d'abord imaginer une autre sorte de bouclier. Sans défense, il ne parviendrait jamais jusqu'à l'immeuble de *Situation.*

Une association d'idées, pensa-t-il — un moyen de se rappeler qui il était et ce qu'il était. Comme une ficelle nouée autour du doigt, ou comme un tintement métallique dans son cerveau.

La porte de son cabinet de travail s'ouvrit et le vieil Adams parut, drapé dans sa robe de chambre rapiécée.

— « J'ai entendu quelqu'un parler, Monsieur. »

— « C'était moi, » dit Harrington. « Au téléphone. »

— « Je pensais que peut-être quelqu'un était entré. Bien que ce ne soit pas une heure de la nuit à faire des visites. »

Harrington restait silencieux, observant le vieil Adams, et il sentit son humeur sinistre le quitter en partie, car Adams était le même ; Adams n'avait pas changé ; il était le seul élément de vérité dans tout le tableau.

— « Si vous voulez bien me permettre, Monsieur, » dit Adams, « votre chemise sort de votre pantalon. »

— « Merci, » dit Harrington « Je ne l'avais pas remarqué. Merci de me l'avoir dit. »

— « Vous devriez peut-être vous coucher, Monsieur. Il est tard. »

— « C'est ce que je vais faire, » dit Harrington. « Dans un instant. »

Il écouta Adams s'éloigner dans le vestibule en traînant ses savates et remit son pan de chemise en place.

Et soudain une idée lui vint : ses pans de chemise... ce serait autrement mieux qu'une ficelle !

Car n'importe qui se demanderait — le dernier gentleman lui-même se demanderait — pourquoi il y avait un nœud dans son pan de chemise.

Il fourra le journal dans sa poche de veste et sortit sa chemise de son pantalon. Il dut défaire plusieurs boutons avant d'avoir assez de tissu pour faire un nœud convenable.

Il fit un nœud avec application, un nœud bien formé qui ne risquerait pas de glisser et assez serré pour qu'il fût obligé de le défaire avant de retirer sa chemise.

Et il composa un stupide leitmotiv pour aller avec le pan de chemise noué :

Je fais ce nœud parce que je ne suis pas le dernier gentleman.

Il sortit, descendit les marches du perron et fit le tour de la maison jusqu'au hangar où étaient rangés les outils de jardin.

Il frotta des allumettes jusqu'à ce qu'il eût trouvé le maillot qu'il cherchait. L'outil en main, il se dirigea vers sa voiture. Et pendant tout ce temps, il ne cessait de répéter son leitmotiv : *Je fais ce nœud parce que je ne suis pas le dernier gentleman.*

⁂

Le hall de *Situation* était aussi resplendissant qu'il se le rappelait, et tout aussi silencieux et désert. Il se dirigea vers la porte sur laquelle était écrit HARVEY.

Contrairement à ce qu'il pensait, elle n'était pas fermée à clé. Il la franchit et la referma soigneusement derrière lui.

Il se trouvait sur une étroite passerelle circulaire, avec le mur et un garde-fou devant. En bas, dans la fosse autour de laquelle courait la passerelle, il distingua ce qui ne pouvait être que Harvey.

...*Bonjour, mon fils,* dit Harvey, ou sembla-t-il le dire, par impression directe dans son cerveau.

Bonjour, mon fils. Je suis content que tu sois de retour.

Harrington s'approcha brusquement du garde-fou, y appuya le maillet et saisit la rampe à deux mains pour regarder en bas, enveloppé dans le sentiment d'amour paternel qui montait de la machine tapie là au fond — de ce vieil amour évocateur de favoris grisonnants, de pipe et de veste en tweed, qu'il avait depuis si longtemps oublié.

Une boule lui obstrua la gorge et des larmes lui piquèrent les yeux, au point qu'il en oublia la rue déserte dehors et toutes ses années de solitude.

L'amour continuait de monter de la fosse ; un amour nuancé d'un léger amusement à voir qu'il avait pu attendre autre chose de la part d'une entité à laquelle il était lié si intimement depuis trente années.

Tu as fait du bon travail, mon garçon. Je suis fier de toi. Je suis heureux que tu sois revenu vers moi.

Il se pencha par-dessus la rampe, irrésistiblement attiré vers le père, immobile dans la fosse. Une des barres du garde-fou se trouva à hauteur de sa chemise nouée qu'elle pressa fermement contre son abdomen.

Des réflexes cliquetèrent dans son cerveau et il dit, presque machinalement : *Je fais ce nœud parce que je ne suis pas...*

Et alors, il se prit à répéter consciemment et avec ferveur, comme une incantation magique :

Je fais ce nœud parce que je ne suis pas le dernier gentleman.

Je fais ce nœud parce que je ne suis pas...

Il criait maintenant et la sueur ruisselait sur son visage. Il luttait comme un homme ivre pour éloigner son corps du garde-fou, mais il sentait toujours la présence du père. Celui-ci ne s'imposait pas, n'exigeait rien, mais semblait vexé et intrigué par cette ingratitude.

La main de Harrington glissa de la barre. Ses doigts touchèrent le manche du maillet, se refermèrent dessus, et il leva l'outil pour le lancer.

Mais au moment où il le soulevait, le bruit sec du loquet de la porte retentit derrière lui et il se retourna vivement.

Cedric Madison se tenait sur le seuil, une expression de calme parfait sur son visage de tête de mort.

— « Débarrassez-m'en ! » hurla Harrington. « Qu'il me laisse tranquille ou sinon gare à vous. »

Il fut surpris de constater qu'il parlait sérieusement, qu'un homme aussi paisible que lui pouvait trouver dans son cœur la volonté d'en tuer un autre sans y réfléchir à deux fois.

— « C'est entendu, » dit Madison, et l'amour paternel cessa et le monde devint froid, dur et vide, tandis qu'ils restaient seuls tous deux face à face.

— « Je regrette que ceci soit arrivé, Harrington. Vous êtes le premier... »

— « Vous avez pris un risque, » dit Harrington. « Vous avez essayé de me relâcher. Qu'espériez-vous que j'allais faire — me promener en me demandant ce qui m'était arrivé ? »

— « Nous vous reprendrons. C'était une vie agréable. Vous pourrez la vivre jusqu'au bout. »

— « Je ne doute pas que vous le feriez. Vous, White et tous les autres... »

Madison poussa un soupir, un soupir très patient.

— « Laissez White en dehors de tout cela, » dit-il. « Ce pauvre fou croit que Harvey... »

Il n'acheva pas d'exprimer sa pensée et émit un petit rire.

— « Croyez-moi, Harrington, c'est une organisation habile et efficace. Elle est même supérieure à l'oracle de Delphes. »

Il était sûr de lui, si sûr que Harrington en fut secoué d'un profond

frisson d'appréhension. Il avait l'impression d'être pris au piège, poussé dans un retranchement d'où il ne pourrait jamais s'échapper.

A eux deux, Madison devant et Harvey derrière, ils le tenaient à leur merci. A tout moment, Harvey lui assènerait un autre coup, et malgré tout ce qu'il avait dit, malgré le maillet qu'il tenait serré dans sa main, malgré le nœud à sa chemise et la phrase stupide qu'il avait composée, il craignait terriblement de ne pouvoir résister.

— « Je ne comprends pas votre surprise, » dit doucement Madison. « Depuis des années, Harvey est pour vous un père, ou ce qui se rapproche le plus d'un père, peut-être en mieux. Vous avez été plus proche de lui, nuit et jour, que de toute autre créature. Il a pris soin de vous, a veillé sur vous et vous a guidé parfois, et vos rapports réciproques ont été plus réels que vous ne pourriez l'imaginer. »

— « Mais pourquoi ? » demanda Harrington, qui cherchait avidement une issue, un moyen de défense plus substantiel qu'une chemise nouée.

— « Je ne sais pas comment vous expliquer cela pour que vous me croyiez, » dit Madison avec ardeur, « mais ce sentiment paternel n'était pas un stratagème. Vous êtes plus près de Harvey en ce moment, et peut-être de moi-même, que vous ne le serez sans doute jamais d'aucun autre être humain. Personne ne pourrait travailler avec vous aussi longtemps que l'a fait Harvey sans que naisse un profond attachement. Lui et moi ne voulons rien d'autre que votre bien. Ne voulez-vous pas nous permettre de vous le prouver ? »

Harrington gardait le silence, mais il hésitait, sachant poutant qu'il ne pouvait se permettre d'hésiter. Car les paroles de Madison semblaient sensées dans une certaine mesure.

— « Le monde, » reprit Madison, « est froid et impitoyable. Il n'a pour vous aucune pitié. Vous n'avez pas bâti un monde doux et agréable, et maintenant que vous le voyez tel qu'il est, il vous rebute assurément. Il n'y a aucune raison pour que vous y demeuriez. Nous pouvons vous donner la sécurité et le confort. Il ne fait pas de doute que vous seriez heureux alors. Vous ne gagnerez rien à rester comme vous êtes... Ce n'est pas être déloyal envers la race humaine que de retourner dans ce monde que vous aimez. Maintenant vous ne pouvez ni offenser la race humaine ni lui nuire. Votre tâche est accomplie... »

— « Non ! » s'écria Harrington.

Madison hocha la tête.

— « C'est une race étrange que la vôtre, Harrington. »

— « Ma race ! » laissa échapper Harrington. « Vous parlez comme si vous... »

— « Il y a de la grandeur en vous tous, » dit Madison. « Mais il faut qu'on vous pousse pour qu'elle apparaisse en pleine lumière. Vous avez besoin d'être encouragés et dorlotés, d'être placés dans des situations dangereuses, d'avoir des problèmes à résoudre. Vous êtes comme autant d'enfants. Mon devoir, Harrington, le devoir auquel je me suis solennelle-

ment engagé, est de mettre en lumière la grandeur qui est en vous. Et je ne permettrai ni à vous ni à personne de s'opposer à ce devoir. »

La vérité était là, déchirant tardivement le voile noir qui l'empêchait de comprendre. Elle était là depuis toujours, se dit Harrington, et il aurait dû la voir.

Il leva son maillet par simple réflexe, en un geste d'horreur et de répulsion, et il entendit sa voix crier comme si elle eût appartenu à un autre et lui eût été totalement étrangère :

— « Nom de Dieu ! vous n'êtes pas humain ! »

Et comme il décrivait un arc de cercle en avant avec son maillet, Madison se jeta sur le côté pour esquiver le coup, tandis que son visage et ses mains subissaient un changement, aussitôt imitées par son corps — bien que ce ne fût peut-être pas un changement au sens exact du terme. C'était plutôt un relâchement, comme si le corps, le visage et les mains qui avaient été Madison retournaient à leur moule normal après avoir été emprisonnés dans une forme humaine. Les vêtements humains qu'il portait s'ouvrirent sous la pression de cette altération et pendirent sur lui en lambeaux.

Il était plus grand, ou il paraissait plus grand, comme s'il avait été forcé de comprimer son volume pour le ramener aux normes humaines, et son visage de tête de mort n'avait pas subi de modification essentielle, mais avait simplement pris une teinte légèrement verdâtre.

Le maillet retomba avec fracas et glissa sur la passerelle d'acier, tandis que la chose qui avait été Madison se coulait en avant avec une assurance inhumaine. Et de Harvey se dégageait un torrent de colère et de frustration : la colère bouillonnante d'un père devant un enfant désobéissant qui devait maintenant subir une punition. Et la punition était la mort, car aucun enfant désobéissant ne doit s'opposer au grand et solennel accomplissement d'une tâche sacrée. Dans cette fureur vengeresse, alors même qu'elle secouait son esprit, Harrington perçut une identité essentielle entre la machine et l'étranger comme si tous deux pensaient et agissaient à l'unisson.

Il y eut un grondement et un bruit étranglé de colère et Harrington se trouva en train d'avancer vers la chose étrangère, les doigts écartés et les muscles tendus pour saisir et lacérer cet ennemi venu de l'ombre qui s'étendait au-delà du puits. Il se dandinait sur ses jambes robustes et arquées et, profondément ancrée et repliée dans son esprit, la peur, une peur terrible le poussait en avant. Mais à cette peur se superposait la confiance en sa force purement animale.

Il resta un instant frappé de stupeur en se rendant compte que le grognement enroué venait de lui-même et que sa colère meurtrière lui amenait la bave au coin des lèvres. Puis la stupeur cessa, car il comprit clairement qui il était. Et tout ce qu'il avait pu être ou avait pu penser se trouva submergé et emporté par une vague de pure bestialité et le désir irrésistible de tuer.

Ses mains se tendirent, saisirent la chair étrangère, la tirèrent et la dé-

tachèrent des os. Dans son ardeur aveugle et dans les farouches efforts qu'il faisait pour tuer, ce fut à peine s'il sentit ou remarqua la douleur que lui causaient les coups de griffes ou de bec de son antagoniste.

Il y eut un hurlement quelque part, un cri perçant de souffrance et d'agonie venu d'ailleurs encore, et ce fut tout.

Harrington se pencha sur le corps qui gisait sur le sol et fut étonné d'entendre les grognements qui roulaient encore dans sa propre gorge.

Il se releva et tendit les mains. Dans la pénombre, il vit qu'elles étaient poisseuses et tachées de rouge, tandis que, dans la fosse, il entendait les cris de Harvey faiblir jusqu'à n'être plus que des gémissements.

Il s'avança en titubant jusqu'au garde-fou et regarda dans la fosse. Des filets d'une substance sombre et visqueuse s'écoulaient de toutes les fentes et jointures de Harvey, comme si celui-ci se vidait de la vie et de l'intelligence qui l'habitaient.

Et quelque part une voix (était-ce bien une voix ?) disait: *Imbécile ! Regarde ce que tu as fait ! Que va-t-il t'arriver maintenant ?*

— « On s'en tirera, » dit Harrington : le Harrington ordinaire, non pas le dernier gentleman ni encore l'homme du Néanderthal.

Il avait une entaille dans le bras, d'où le sang s'écoulait, humectant le tissu de sa veste déchirée. Un côté de son visage était humide et poisseux, mais il ne se sentait pas mal.

Nous vous avons maintenus sur le chemin, dit la voix mourante, maintenant faible et lointaine. *Nous vous y avons maintenus pendant tant de siècles...*

Oui, pensa Harrington. Oui, mon ami, tu as raison. Jadis l'oracle de Delphes, et combien d'éons avant cela ? Et avec habileté — jadis un oracle et aujourd'hui un calculateur analytique. Et où cela dans les années intermédiaires — dans un monastère ? Un palais ? Un bureau ?

Bien que l'opération pût ne pas être continue. Peut-être n'était-elle nécessaire qu'à certains points critiques.

Et quel était le but véritable ? Guider les pas hésitants de l'humanité, obtenir de l'homme qu'il pensât comme ils le désiraient ? Ou modeler l'humanité pour servir les desseins d'une race étrangère ? Et quelle force eût pris la civilisation humaine s'il n'y avait pas eu d'intervention ?

Et lui-même, se demandait-il, faisait-il figure de récapitulation, était-il l'homme qui avait été utilisé pour écrire le verdict final de ces siècles de conditionnement ? Non pas avec ses mots à lui, mais avec ceux des deux autres : celui qui était dans la fosse et celui qui gisait sur la passerelle. Mais étaient-ils deux ? Ou n'y avait-il qu'un seul ? Etait-il possible, se demanda Harrington, qu'ils ne fissent qu'un, l'un des deux n'étant qu'un prolongement du premier ? Car lorsque Madison était mort, Harvey était mort aussi.

— « L'ennui chez toi, mon ami, » dit-il à la chose étendue sur la passerelle, « c'est que tu étais trop près d'un humain à maints égards. Tu es devenu trop confiant et tu as commis des erreurs. »

Et la pire erreur de toutes avait été quand ils lui avaient permis de mettre un homme du Néanderthal dans cette œuvre de ses débuts.

Il se dirigea lentement vers la porte et s'y arrêta un moment pour jeter un regard à la forme recroquevillée sur le sol. On le découvrirait dans une heure ou deux et on penserait d'abord qu'il s'agissait de Madison. Puis on remarquerait les changements et on verrait que ce ne pouvait pas être Madison. Et cela donnerait à penser, d'autant plus que Madison aurait disparu. On se demanderait, aussi, ce qui était arrivé à Harvey, qui ne fonctionnerait plus jamais. Et on trouverait le maillet !

Le maillet ! Grands dieux, pensa-t-il, j'allais laisser le maillet !

Il revint sur ses pas et ramassa le maillet tandis que son esprit était envahi par la peur de ce qui aurait pu arriver s'il l'avait laissé là. Car ses empreintes auraient été relevées partout sur l'outil et la police serait venue l'interroger.

Et le garde-fou devait être couvert d'empreintes aussi, pensa-t-il. Il fallait les faire disparaître.

Il prit son mouchoir et se mit à frotter la barre d'appui, en se demandant pourquoi il se donnait tout ce mal, car il n'avait pas commis de crime.

Pas de crime ? se demanda-t-il.

Comment pouvait-il en être sûr ?

Madison avait-il été un gredin ou un bienfaiteur ?

Personne n'avait aucun moyen de le savoir en toute certitude.

Pas encore du moins. Pas si tôt après. Et peut-être n'y aurait-il jamais aucun moyen de le savoir. Car la race humaine avait été placée si fermement sur la voie qui lui avait été tracée qu'elle ne pourrait jamais en dévier. Jusqu'à son dernier jour, il se demanderait s'il avait eu raison ou tort de commettre cet acte.

Il guetterait les signes et les présages. Il se demanderait si tout ce qu'il apprendrait d'inquiétant dans les journaux aurait pu être évité par cet étranger étendu maintenant à terre. Il se réveillerait la nuit en se débattant contre le cauchemar d'un sort stupide qu'il avait forgé de ses propres mains.

Il finit d'astiquer la barre d'appui et gagna la porte. Il en essuya soigneusement le bouton et la referma derrière lui. Et, geste final, il défit le nœud de son pan de chemise.

Il n'y avait personne dans le vestibule et personne dans la rue. Un long moment, il demeura immobile à regarder la rue dans les deux sens, à la pâle lueur froide de l'aube.

Il courba l'échine contre la clarté de l'aube et contre cette rue qui était un symbole de son univers. Car il lui semblait entendre un cri dans la rue, le cri de sa culpabilité.

Il savait qu'il possédait le moyen d'oublier tout cela, de l'effacer de son esprit et de le laisser derrière lui. Il y avait une voie qui, même à cette heure, menait au confort et à la sécurité, et même, oui, à la béatitude, et

cette voie le tentait. Il n'y avait aucune raison de ne pas la prendre. Personne, sauf lui, ne risquait d'y perdre ou d'y gagner.

Mais il secoua la tête avec obstination, comme pour faire fuir cette pensée.

Il fit passer son maillet d'une main dans l'autre et traversa la rue. Il alla à sa voiture, ouvrit le coffre arrière et y jeta le maillet.

Les mains vides maintenant, il resta immobile, sentant le silence battre en longs flots, comme une houle impitoyable lui assaillant la tête.

Il leva les mains pour empêcher sa tête d'éclater et il se sentit horriblement faible. Il savait que c'était la réaction ; les nerfs qui lâchent brusquement après avoir été trop longtemps tendus.

Et alors le silence étouffant ne fut rien de plus qu'une quiétude souveraine. Il laissa retomber ses mains.

Une voiture arrivait et il l'observa tandis qu'elle se garait le long du trottoir opposé, à quelque distance de lui.

De cette voiture émanait le son aigu d'un poste de radio fonctionnant à pleine puissance :

« ...Dans la lettre qu'il a écrite au Président pour décliner l'offre, Enright déclare qu'après avoir longuement sondé son âme, il était parvenu à la conclusion que mieux valait pour le pays et le monde qu'il n'acceptât pas le poste. A Washington, les observateurs de politique étrangère et le corps diplomatique ne savent que penser. Qu'est-ce que ce sondage d'âme peut bien avoir affaire avec le Département d'Etat, se demandent-ils.

« Et voici une autre information reçue ce matin et dont les conséquences sont, elles aussi, difficiles à évaluer. Pékin annonce un remaniement de son gouvernement, des éléments notoirement modérés s'installant au pouvoir. Bien qu'il soit encore trop tôt pour l'affirmer, ce changement pourrait avoir pour effet un revirement complet de la politique de la Chine communiste... »

Le poste se tut brusquement et l'homme descendit de voiture. Il claqua la portière derrière lui et s'en alla lentement dans la rue.

Harrington ouvrit la portière avant et s'installa au volant. Il avait l'étrange impression d'avoir oublié quelque chose. Il essaya de se rappeler de quoi il pouvait s'agir, mais la chose était complètement effacée de sa mémoire.

Les mains crispées sur le volant, il sentit un léger frisson lui parcourir le corps. Comme un frisson de soulagement, bien qu'il ne pût imaginer pourquoi il se sentirait soulagé.

Peut-être au sujet de cette nouvelle concernant Enright, se dit-il. Car c'était une très bonne nouvelle. Non pas qu'Enright ne fût pas l'homme qui convenait pour occuper ce poste, bien au contraire. Mais il venait un moment où un homme avait le droit et le devoir d'être entièrement lui-même.

Et la race humaine, se dit-il, avait le même droit.

Et le changement de gouvernement en Chine était une chose tout à

fait surprenante. Comme si, pensa-t-il, de mauvais génies, d'un bout à l'autre du monde, disparaissaient avec l'arrivée de l'aube.

Et il y avait quelque chose au sujet des génies, se dit-il, qu'il devait se rappeler. Quelque chose sur la façon dont un génie se manifestait.

Mais il ne pouvait s'en souvenir.

Il baissa la vitre et renifla l'air frais et vif du matin. En le reniflant, il redressa consciemment le buste et leva le menton. Un homme devait rectifier son attitude plus souvent, se dit-il avec satisfaction. Il y avait dans la naissance du jour quelque chose qui aiguisait l'âme.

Il embraya et s'écarta du trottoir.

Dommage pour Madison, pensa-t-il. Tout compte fait, c'était un type très bien.

Et Hollis Harrington, le dernier gentleman, démarra dans le petit matin.

(Traduit par Roger Durand).



Le retour des cigognes

par MICHEL EHRWEIN

Michel Ehrwein, dont voici la dixième nouvelle dans « Fiction, » *a parcouru déjà, depuis ses débuts, toute une évolution. La voie qu'il suit dans le sens de la S. F. semble subir ici un nouveau tournant. Derrière l'économie des moyens et le réalisme du style, il y a comme un arrière-plan visionnaire et hanté, qui donne une double dimension séduisante à l'histoire.*



UN froid subtil la tira à demi du sommeil. Sa main tâtonna mécaniquement le tissu moelleux qui tenait lieu à la fois de drap et de couverture, mais le bord en était tiré jusqu'à son menton, jusqu'au dessus de ses épaules. Alors elle se tourna sur le côté, et son bras se détendit en travers de la couche, ses doigts en touchèrent le bord — et elle sut qu'elle était *seule*. Et elle ouvrit les yeux.

Il était debout à quelques pas d'elle, lui tournant le dos. Pour se couvrir, il avait ramassé la robe de chambre qu'elle avait laissé glisser sur le tapis, et l'étoffe flottait en plis mous autour de ses hanches minces de Terrien. Il regardait quelque chose au-dehors, par la baie vitrée qui occupait la moitié de la largeur de la pièce. Ainsi, c'était lui qui, après s'être levé, avait dû la recouvrir si soigneusement.

— « Piêrr... » dit-elle, oubliant de maîtriser la puissance de sa voix, et les tympans de l'homme vibrèrent douloureusement.

Il se retourna d'un bloc.

—« Hhâa ?... » fit-il, sans s'approcher.

— « Il fait déjà jour ? » continua-t-elle, plus bas.

— » Il fait déjà jour, » soupira-t-il. « Hélas. »

— « Viens près de moi. »

Il s'assit. S'assit au bord du lit, un coude sur les coussins, une main sur les cheveux tant caressés. Hhâa roula contre lui, se hissa, reposant sa tête contre la robe de chambre. Le haut de son corps émergea, ses épaules, ses seins... Tout ce qu'il y avait d'humain en elle, en somme. Quelques centimètres de plus, et la ligne bleue des écailles fût apparue.

— « Tu regardais ? »

— « Je regardais la nef. »

— « La nef. »

— « Là-bas. »

Il tendit le bras. Un bras fort, musclé, doré au soleil de la Terre. Elle se pencha pour voir.

— « C'est vrai : on l'aperçoit d'ici. »

Il ne savait pas lui-même combien de fois son regard s'était tourné vers les feux du vaisseau, au long de la nuit. Des chambres de la maison d'Hhâa, c'était la première où il avait dormi près d'elle d'où l'on pouvait le voir.

« Tu t'ennuies de tes compagnons ? »

— « Idiote, » fit-il tendrement.

— « Tu t'ennuies de la Terre ? »

...Il fut dans l'espace, dans la nuit.

— « Non, » dit-il, ouvrant ses yeux au jour. « Non. »

— « Alors, viens, » dit-elle.

— « Je suis de service, aujourd'hui. Tu le sais. »

— « De service... » Elle rit. « Tu es de service auprès de moi, petit Terrien. »

— « La nuit, pas le jour. »

— « Petit, tout petit Terrien... »

Il se sentit rougir. Un souvenir cuisant.

— « Dis donc !... »

— « Viens ! »

— « Non ! »

Il s'écarta d'elle d'un bloc, se leva, et les doigts d'Hhâa qui cherchait à le retenir glissèrent le long de son avant-bras. *Ce toucher humide...* Il frissonna.

Derrière lui, un bruit d'étoffe. *Si elle s'était encore découverte, on devait maintenant apercevoir les écailles... Nuit, nuit bénie du ciel sans lune...*

⁂

Et, loin, très loin, haut, très haut, au-dessus de la nef et à l'horizon, il vit la neige blanchir, le cristal scintiller contre le ciel, contre les nuages d'Almagedarine-ô — Almagedarine-la-vieille. Une lame vivante, recourbée comme celle d'un cimeterre, contre le ciel, qui surgissait de derrière les montagnes.

— « Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est ? » fit-il.

Un bruit d'étoffe.

— « Les Oiseaux qui reviennent. »

— « Les Oiseaux ? »

— « Ils s'en vont chaque année à la saison chaude. Ils vont vers les pôles, là où il fait toujours froid. Et quand il recommence à faire froid ici, comme maintenant, ils reviennent. Il va faire froid, maintenant. Trop froid pour toi, petit Terrien. Tu ne pourras plus venir me voir, ou alors

habillé comme un *sisgalamou* — c'est un animal qui a beaucoup de poils. Mais ici, il fera toujours chaud pour toi, ah ! »

Toujours chaud.............. un jour il lui dirait, il faudrait qu'il lui dise le froid de ces écailles et l'étrange excitation qu'il en éprouvait.

— « Ils vont très loin, comme ça ? »

Marchant en crabe, il revint vers elle, sans la regarder. *Habillée, oui, mais pas nue.* S'assit à nouveau et tira, tira sur la couverture vers le haut. Enferma l'épaule dans sa main.

— « On raconte même que parfois ils... Ils ne craignent pas du tout le froid, tu sais... Parfois ils s'en vont très loin, loin d'Almagedarine, si loin qu'ils n'y reviennent jamais, dans le ciel, comme toi, Piêrr... »

Elle rit.

Il ne rit pas. Pensait à ces récits fous de Navigateurs : *les oiseaux blancs de l'espace.* Il n'en avait jamais vu, lui. Mais des nefs en avaient rencontré.

« Tu n'en as jamais vu, dans le ciel ? »

— « Non, jamais. »

— « Il faut, tu sais, qu'ils s'en aillent, parce qu'ils ne meurent jamais ! »

— « Légendes ! »

— « Non, Piêrr, c'est vrai. C'est vrai aussi que c'est eux avec leurs becs et leurs serres qui ont sculpté la montagne Li. Tu connais la montagne Li ? Celle qui a un visage, tu sais ? »

Il savait. Il connaissait la montagne Li, vers le Sud. On l'apercevait de très loin et, depuis la nef, on en distinguait aisément les traits à l'aide de fortes jumelles. Pas un accident naturel, mais l'œuvre de l'homme, assurément. Il ne voulait pas croire aux oiseaux-sculpteurs. Almagedarine-ô avait dû avoir ses civilisations disparues, ses Atlantes et ses Mayas. La montagne était toute entière de pierre blanche, au sommet arrondi, très régulier, qui avait vraiment la forme d'une tête, une bouche rigide, implacable entre deux rides profondes, un nez proéminent, mais surtout, surtout, deux yeux aux orbites profondes qui semblaient vous observer de leur regard d'aveugle même au travers des brumes du soir.

— « Ce sont les Oiseaux qui l'ont faite. Il y a des mille et des mille ans. »

— « Bon. Ce sont les Oiseaux. »

— « Tu ne me crois pas... Mais tu ne les a pas encore vus, attends ! »

— « Et quand je les aurai vus de près, tu crois que je te croirai ? »

— « Tu ne me crois pas, ah ! Terrien ! »

Elle allait pleurer ? Elle était fâchée ? *Tu n'es pas une femme, tu n'es qu'une espèce de demi-poisson, et je...*

— « J'attendrai de les avoir vus à l'œuvre. Ils sculptent encore maintenant ? »

— « Non, ils ne savent plus. Mais ils nous sont bien utiles quand même : avec leurs becs, ils tuent les méchantes bêtes. Est-ce qu'il y a des oiseaux comme cela, chez toi ? »

— « Oui, il y en a. »

— « Ceux qui savaient sculpter les montagnes sont partis, il y a très longtemps. Chercher sur d'autres mondes d'autres montagnes Li. »

— « Bien sûr, oui. »

— « Tu ne me crois pas ! »

— « Et ils font leurs nids sur le toit des maisons, sans doute ? »

— « Non, ils creusent le sol, comme certaines bêtes qu'ils chassent, justement. Ils font de grands trous très profonds et très compliqués, mais toujours semblables, dit-on. Le bas de la montagne Li en est plein, de ces terriers. »

⁂

Le ciel vivait, palpitait, respirait, battait des ailes en se rapprochant du sol.

— « Je n'en ai jamais tant vu, » fit Hhâa, tout excitée. « Jamais tant vu. C'est beau, c'est beau ! Dis, Terrien, que c'est beau ! »

Mais Pierre ne dit rien. Ne dit rien jusqu'au moment où il les vit planer en piaillant près du sol par légions blanches, l'aile dans l'aile, semblant se soutenir l'un l'autre. Le bec en proue et les ergots en sabres. Le regard rempli de nuit. Ne dit rien jusqu'au moment où il les vit s'abattre en un blizzard furieux sur la nef très loin, qui disparut. De partout, du haut du ciel et des quatre points cardinaux il en venait, tout ce qu'il y avait de dur en eux dardé.

Et de destructeur. Quand ils s'élevèrent un peu, où étaient-ils les câbles d'argent et les gouvernes fragiles, et les grandes ailes qui battaient l'espace sans hâte ? A terre, broyés, sans doute.

Et de mortel. Quand ils s'élevèrent enfin, où étaient-ils les hommes contenus dans le grand corps de libellule maintenant éventré ou s'activant alentour ? Morts ?

Morts ! Et ce cri, comme un glapissement, un ricanement, qu'ils poussaient tout à l'heure en fondant vers le sol, cri de meurtre, et qu'ils poussaient maintenant encore, cri de victoire ? Il le connaissait ! Il le connaissait !

Avait-il rencontré les oiseaux blancs de l'espace ? Non, mais... Un livre, un vieux livre. Ils étaient venus, voilà, puis ils étaient repartis. Une montagne Li, une autre, d'autres sur chaque planète, comme des jalons plantés dans l'espace. Une route qui mène quelque part et que suivent les oiseaux blancs. Autour du jalon-Terre, un continent dépeuplé et le souvenir de la terreur...

Et lui !

⁂

Hhâa sut ce qui allait arriver et tira la couverture très au-dessus de sa tête. La maison trembla comme prise dans un formidable ouragan hurlant. La fenêtre près d'elle éclata : *ce n'était qu'un Terrien, après tout.* Elle se boucha les oreilles autant qu'elle put, car ce n'était pas beau à en-

tendre. Au bout d'un moment, la tempête parut se calmer, et elle sut que les Oiseaux s'en allaient. Elle retira ses mains de ses oreilles et rabattit la couverture. Les Oiseaux étaient partis, mais le tapis restait sali. Elle appela, on vint, et on évita de la regarder pendant que l'on s'affairait à réparer le dommage. Car il a beau parler, et sa langue s'apprend en un seul jour, s'appeler « Terrien » et dire qu'il vient du ciel, ce qui se peut, un *zolamou* n'est qu'un *zolamou* sur Almagedarine-ô, c'est-à-dire une bête et pas un homme.



L'ami de la famille

(Friend of the family)

par RICHARD WILSON

« Fiction » *a déjà publié à diverses reprises des nouvelles de l'écrivain américain Richard Wilson* (1). *Elles roulent en général sur des situations de science-fiction simples, traitées sobrement, et toutes en implications. En voici une autre, tout à fait caractéristique de sa manière.*



On avait promulgué une loi interdisant les bébés.

Le commissaire du district expliqua que c'était à cause de la pénurie alimentaire. Tout le monde savait, depuis des dizaines d'années, qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus assez de nourriture pour alimenter la population terrestre qui croissait comme des champignons ; et ce jour était arrivé.

Thad et Annie habitaient une ferme éloignée, dans les collines, et ils n'avaient pas pu se rendre au village le jour où le commissaire avait parlé. Un voisin leur apporta la nouvelle.

— « Ça concerne point les enfants qui sont déjà nés, » leur dit le voisin, Lacy. « Pour eux, ça va. Pareillement pour les gosses qui naîtront pendant les onze mois qui viennent. Mais après ça, faut plus qu'il en naisse. »

Lacy parlait d'un ton solennel, comme s'il représentait lui-même le gouvernement qui avait fait la loi. Lacy était un vieux garçon qui vivait de chasse, de braconnage et d'échanges.

— « Qu'est-ce qu'ils feront si les gens continuent tout de même à avoir des bébés ? » demanda Thad.

Lacy nne se le rappelait pas vraiment. Comme ça ne le concernait pas directement, il n'avait pas écouté très attentivement. D'autre part, au moment où il s'était agi de cette question, il était en train de marchander une peau de raton laveur, derrière la foule amassée sur la place du village. Mais il répondit à Thad sans hésiter :

— « On les détruira, naturellement. La loi est la loi. »

— « Oh ! non, » dit Annie.

---

(1) Voir n° 48 : « *Route déserte* » ; n° 54 : « *Brouillage* » ; n° 57 : « *Pas de frontières* » ; n° 59 : « *Le dossier Vénus* ».

— « Si, » dit Lacy. » C'est ce qu'ils feront. Tout comme ils ont fait pour les petits cochons, du temps de la loi de l'Aigle Bleu. » (1)

— « C'est rudement sévère, » dit Thad.

— « Il faut ça, » dit Lacy. « Sinon personne n'aurait assez à manger. Le commissaire, il dit que c'est parce que la conservation n'a pas marché comme elle aurait dû. Tout le monde avait sa chance. Mais ils n'ont pas fait leur part de travail, alors maintenant faut qu'on soit sévère. »

— « Plus *jamais* de bébés ? » demanda Annie. « Au bout d'un certain temps, il n'y aurait plus personne, s'ils faisaient ça. »

— « Pas plus jamais, » dit Lacy. « Il n'a pas dit « plus jamais ». Il a dit dix ans. A ce moment-là, qu'il a dit, les choses seront rentrées dans l'ordre. »

Le soulier de Thad s'imprima dans la poussière du petit dégagement qui se trouvait devant leur case.

— « On n'a pas encore eu de bébés, nous deux, » dit-il. « Pour sûr qu'on aimerait bien en avoir un avant que ça devienne illégal. »

Lacy jeta un regard en coin à Annie qui regardait les dessins que son mari faisait avec son soulier.

— « Alors, » dit Lacy avec un large sourire, « vous feriez bien de vous y mettre. »

***

Quoi qu'il en soit, Thad et Annie n'eurent pas de bébé pendant que c'était encore légal. Ce ne fut pas faute d'essayer. Les onze mois passèrent, puis un an. Un an et demi plus tard, quand ce fut devenu illégal, Annie s'aperçut qu'elle était enceinte.

Elle ne le dit pas à Thad, mais naturellement il finit par le remarquer.

— « Qu'est-ce que nous allons faire ? » demanda-t-elle.

— « Eh bien, on va pas se dénoncer, ça c'est sûr, » répondit Thad.

— « Mais ils nous le prendront quand ils le découvriront. »

— « Alors, ils ne le découvriront pas, c'est tout. Nous sommes assez éloignés de la plupart des gens du pays. Ceux qui viendront — on ne les laissera pas te voir. »

— « Ce Lacy, » dit-elle. « Il vient fouiner partout et chacun sait qu'il a une gueule grande comme une porte de grange. »

— « Laisse-moi m'occuper de Lacy, » dit son mari.

Le bébé choisit un jour d'orage pour naître. Annie, sans sage-femme, passa un mauvais quart d'heure mais, au bout du compte, le bébé se retrouva bien douillettement dans un petit berceau confectionné par Thad. Annie s'était finalement endormie sous une masse de couvertures, et Thad chantonnait maladroitement pour son puceron de fils, quand on frappa à la porte.

Thad se leva d'un bond, faillit renverser le berceau, et le bébé se ré-

(1) L'Aigle Bleu (Blue Eagle) était le symbole et l'emblème de la N. R. A. (Administration du Relèvement National.)

veilla en poussant un cri. Thad le calma pendant que les coups redoublaient, puis il tira un rideau devant le berceau et alla à la porte.

— « Qui est là ? » dit-il en l'entrebâllant à peine et en fouillant du regard l'obscurité pluvieuse.

— « Moi, » fit la voix de Lacy.

— « Qu'est-ce que tu veux ? »

— « Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que tu crois ? Je veux entrer me mettre à l'abri de la pluie. » Il essaya de pousser la porte.

Thad la retint.

— « Tu n'aurais pas dû sortir sous la pluie pour commencer, » dit Thad en se demandant si Lacy avait entendu le bébé pleurer.

— « Qu'est-ce que c'est que ce langage, Thaddie ? » Il essaya une nouvelle fois de pousser la porte. » Laisse-moi entrer. Je suis trempé. »

— « Non, » dit Thad. « Va-t'en. » Il referma la porte d'une poussée, la verrouilla et mit la barre en travers.

Il entendit Lacy tempêter et jurer pendant un moment ; puis ce fut le silence.

Un éclair fit se retourner Thad vers la fenêtre, dans l'encadrement de laquelle il vit se découper la silhouette d'un homme. Puis cet homme partit en courant. Il était seul et Thad reconnut à sa démarche que c'était Lacy. Il disparut dans les bois.

Thad retourna au berceau. Il contempla l'enfant endormi, enveloppé gauchement dans un bout de couverture mal bordée, et dit :

— « Mon fils, nous allons avoir des ennuis avec ce Lacy. »



Thad était à l'autre bout de son champ de maïs. Il faisait chaud. Il ôta son chapeau et s'essuya le visage et le cou.

Lacy sortit à pas lents des bois. Il portait une paire de peaux à sa ceinture et un sac était jeté par-dessus son épaule.

— « Comment va le maïs ? » demanda-t-il.

— « Ça pousse, » dit Thad.

— « C'est une chtiote récolte pour moi. Ça fait plaisir de voir quelqu'un de prospère. »

— « Nous nous débrouillons. »

— « Comment va Annie et... »

Thad lui lança un coup d'œil aigu.

— « Elle va très bien. »

— « Et... »

— « Et quoi ? A quoi fais-tu allusion, Lacy ? »

Lacy sourit sans regarder Thad. Il détacha un épi de maïs, l'éplucha et renifla les grains jaunes.

— « C'est du bon maïs, » dit-il. « Il m'en faudrait une demi-douzaine d'épis par jour. Et une paire de navets. Et peut-être quelques tomates. Un homme a besoin de quelques légumes frais dans son régime. »

Les yeux de Thad se rétrécirent. « D'accord, » dit-il. « Nous pourrions conclure un marché. Qu'est-ce que tu as à offrir ? Nous serions preneurs de viande de lapin, je pense. »

Lacy cracha et atteignit un scarabée. « J'pensais pas à ce genre de marché, où j'aurais à te donner quelque chose. »

— « Alors, ce n'est pas un marché, comme ça. »

— « Non ? Vraiment ? »

— « Parle, mon gars, si tu as quelque chose à dire. »

Lacy rabattit les barbes le long de l'épi et le fourra dans son sac. Il en arracha un deuxième.

— « Arrête-ça, » dit Thad.

— « Je me suis laissé dire en ville, » dit Lacy en cueillant six épis en tout, « qu'il y avait une prime sur les bébés. Sur les bébés illégaux. »

Il fit une pause et tourna la tête pour voir comment Thad réagissait. Thad fit en sorte de bannir toute expression de son visage.

— « Une fois, j'ai touché une prime sur un loup, » dit Lacy. « Ça m'a fait une belle petite somme. Naturellement, à l'époque, je ne me doutais pas qu'un jour il y aurait aussi une prime sur les bébés. »

Thad serra les poings contre son corps pour s'empêcher de les écraser sur la mauvaise figure de Lacy.

— « Parlons un peu de ces navets et de ces tomates, » dit Lacy.

⁂

Le Directeur du Bureau de Planification de la Population faisait son rapport à un sous-comité réuni en congrès.

— « L'esprit de coopération des centres urbains a été magnifique, » dit-il. « On enregistre également des progrès généralement satisfaisants dans les districts ruraux, le pourcentage des contrevenants à la loi ne dépasse pas les estimations préalables. Des mesures sont en voie d'être appliquées en vue d'assurer l'amélioration croissante du pourcentage. »

— « Quelle sorte de mesures ? » demanda le président du comité. « J'ai entendu dire que l'on offrait une prime sur les enfants nés après le délai accordé. »

— « C'est faux, » dit le directeur. « Absolument inexact. Il est vrai qu'une rémunération a été offerte pour tout renseignement pouvant conduire à la récupération d'enfants illégaux, mais ce n'est nullement une prime. »

— « Pour beaucoup de gens, » reprit le Président, « ceci pourrait être considéré plus comme une simple nuance que comme une différence. »

— « Lorsque les enfants sont — euh — récupérés, » demanda un autre congressiste, « que deviennent-ils ? »

Le directeur fit un mouvement de tête significatif en direction de la table des journalistes. « C'est une question à laquelle je préférerais répondre à huis clos, » dit-il.

⁂

La première fois que Thad vit l'étranger, ce fut un matin, comme il conduisait leur unique vache au pâturage.

Matilda, la vache, cheminait d'un pas pesant, chassant les mouches avec sa queue de chaque côté de ses flancs et ruminant au rythme de ses pas. Le chemin passait à travers un bosquet de jeunes arbres et, appuyé sur l'un d'eux de telle sorte qu'il pliait sous son poids, l'étranger se vautrait nonchalamment, une brindille dans la bouche et un curieux chapeau rond sur la tête.

A sa vue, Matilda fit un écart et poussa un mugissement d'alarme.

— « 'jour, » dit l'étranger à Thad.

— « 'jour, » dit Thad, étonné mais poli.

L'étranger avait une bonne tête de moins que Thad, autrement dit moins d'un mètre cinquante. Ses pantalons étaient des bleus neufs et raides et sa chemise de travail portait encore les plis de présentation du magasin. Ses bottines, recouvertes d'une pellicule de poussière, étaient également toutes neuves.

Son chapeau rond était la seule chose qui paraissait avoir été portée plus de quelques heures. Il était d'un vert vif et Thad n'aurait pu dire s'il était en toile, en cuir ou en quelque autre matière. Il aurait même pu être en métal. Il emboîtait étroitement la tête de l'étranger, s'enfonçant presque jusqu'aux oreilles sur les côtés, et sur les sourcils de face.

Seulement l'étranger n'avait pas de sourcils. Sa tête ne comportait, apparemment, aucun système pileux.

Il avait le teint pâle, comme s'il était rarement au grand air, et son nez avait quelque chose de bizarre.

Mais Thad ne pouvait décemment le dévisager. Il donna une tape sur la croupe de Matilda pour la rassurer et dit :

— « Je m'appelle Thad Coniker. Je ne crois pas vous avoir déjà rencontré quelque part. »

— « Probablement pas, » dit l'étranger. « Je viens d'arriver. »

— « Soyez le bienvenu, » dit Thad. Il s'abstint de faire remarquer à l'étranger qu'il violait son domaine. « Comment vous appelle-t-on ? »

— « Green, » dit l'étranger.(1)

— « Comme votre chapeau. »

— « Oui, comme mon chapeau, » dit Green, en souriant et inclinant la tête.

— « Vous n'êtes pas un agent du gouvernement. » Thad dit cela sur le ton de la constatation et prit conscience pour la première fois qu'il n'avait aucune suspicion à l'égard de l'étranger.

— « Non. »

— « Avez-vous un logis par ici ? »

— « Pas par ici. »

— « En ce cas ne vous gênez pas pour venir au nôtre — celui d'Annie et de moi. »

(1) *Green* veut dire « vert » en anglais

— « Et du petit garçon, » ajouta Green. « Merci. »

Thad n'en fut pas alarmé. Si Lacy avait dit ça, ce rappel cruel lui aurait fait serrer les poings et grincer les dents, mais avec Mr. Green, tout allait bien. Il ne comprenait pourquoi, mais il le savait simplement.

— « Oui, du petit garçon aussi, » dit-il. « Nous serions tous honorés de votre visite. »

— « Je viendrai, » dit Mr. Green. « Je crois que je pourrai vous aider. »

— « C'est possible. Mais je ne voudrais pas que vous veniez uniquement pour cette raison. »

— « Je viendrai avec plaisir. »

— « Quand vous voudrez, » dit Thad.

Il fit un claquement de langue et Matilda se remit en marche. L'étranger resta appuyé contre l'arbrisseau. Il les regarda s'éloigner.

Lorsqu'ils furent hors de vue, il cracha la brindille, détacha son nez, se gratta la peau par-dessous et prit le chemin d'où Thad était venu. Ce ne fut qu'en arrivant en vue de la case qu'il parut se rappeler qu'il portait toujours son nez dans sa main. Il le replaça vivement et s'avança vers la case.

***

Plus tard ce jour-là, Annie raconta :

— « Il a frappé et j'ai dit, qui c'est, et il a dit, Mr. Green, j'ai rencontré votre mari, Mrs. Coniker, et je ne sais pas pourquoi j'ai su qu'il n'y avait pas de danger et je lui ai fait bon accueil. Il a été très poli, il a parlé un peu du temps et des récoltes et il a remarqué que la vache avait bonne allure et puis il a vu le bébé et il s'est énormément agité autour. »

— « Et tu n'as pas eu peur ? demanda Thad.

— « Pas le moins du monde. C'était comme qui dirait un bon vieil oncle, bien qu'il soit difficile de lui donner un âge. »

— « Qu'est-ce que le bébé a fait ? »

— « Il a gloussé comme un petit fou et souri tant et plus. Il n'a jamais fait attention à nous comme à Mr. Green. C'est bien simple, il a eu l'air de se mettre à vivre pour ce type, il se comportait comme s'il avait été trois fois plus âgé. »

— « Il m'a dit qu'il nous aiderait, » dit Thad, « et à la façon dont il l'a dit, je l'ai cru. T'a-t-il dit quelque chose comme ça ? »

— « Oui. Il a dit qu'il serait là quand nous aurions besoin de lui. Il a dit ça juste avant de partir. Il n'a pas dit où il allait. »

***

Lacy s'amena pour dire qu'il voulait une douzaine d'épis par jour au lieu d'une demi-douzaine. Il voulait aussi le double de tomates et de navets. Il lui fallait du lait, également.

Thad lui dit que ça n'était pas possible.

— « Je t'ai donné une part honnête, pour autant que le chantage est une chose honnête, » dit-il. « Il n'en resterait plus assez pour nous, si je te donnais davantage. »

— « Tu me donneras tout ça parce que tu y es obligé. Rappelle-toi la prime sur les gosses. »

— « C'est plus que tu ne peux manger. Pourquoi veux-tu prendre le nécessaire aux gens ? »

— « Il n'y a pas de loi qui m'empêche de vendre le surplus, n'est-ce pas ? Je veux ça, à partir d'aujourd'hui. Et n'oublie pas le lait. J'ai une cruche de cinq litres dans mon sac. »

Thad essaya d'être patient. « Pas le lait. Je te donnerai le reste, mais pas le lait. »

— « Tu me donneras le lait aussi, » dit l'autre d'une vilaine voix et avec une sale expression de visage. « Tu feras tout ce que je dis, si tu tiens à garder ton moufflet. »

Alors Thad lui donna aussi le lait.



Mr. Green était assis à leur table, ce soir-là, son chapeau sur la tête ; il étalait soigneusement une mince pellicule du beurre baratté à la maison sur une tranche de pain cuit au four familial.

— « C'est excellent, Mrs. Coniker, » dit-il en mastiquant avec contentement. Puis, se tournant vers Thad : « Pourquoi ne le tuez-vous pas ? »

Annie jeta un regard de détresse à son mari qui répondit :

— « Mon petit a assez d'ennuis comme ça. Lorsqu'il aura un peu grandi, il pourra passer pour plus âgé qu'il ne sera et personne ne saura qu'il est illégal. Ce sera déjà assez dur d'être obligé de mentir pour le garder en vie. Je ne veux pas qu'il grandisse avec un père assassin. »

— « Il me semble que ce ne serait pas un assassinat dans le cas de Mr. Lacy, » dit doucement Mr. Green en ramassant une miette sur la nappe et en la projetant dans sa bouche. « Ce serait comme de tuer une bête qui sortirait de la forêt pour menacer votre foyer. »

— « Tuer un animal, c'est simplement tuer, » dit Thad. « Mais tuer un homme, c'est un meurtre. »

— « Dans mon pays, nous ne voyons pas les choses sous cet angle. Cela vous arrangerait-il si je tuais Mr. Lacy ? »

— « Non, » dit Thad avant qu'Annie, qui ouvrait la bouche pour parler, ait pu dire un mot. « Lacy est mon problème personnel, pas le vôtre. »

— « Mais j'ai dit que je vous aiderais, de sorte que c'est aussi mon problème personnel. »

— « Merci tout de même, Mr. Green, mais ça ne serait pas la bonne méthode. »

— « Alors il faudra que je réfléchisse à une autre manière de me rendre utile. Je vous ai donné ma parole, vous savez. »

— « Encore une tranche de pain beurré, Mr. Green, puisque vous ne voulez rien manger d'autre, » dit Annie.

— « Non, merci beaucoup, Mrs. Coniker. Je sais combien vous en avez peu, à cause de ce misérable Mr. Lacy, et je ne veux pas vous priver au-delà de ce qu'exige la politesse. J'aime votre bonté et votre générosité. Dans mon pays, nous agissons de même et cela me donne l'impression d'être chez moi. »

— « Excusez mon indiscrétion, Mr. Green, mais où est votre pays ? Vous ne nous l'avez jamais dit, vous savez, et il a l'air d'être très loin. »

— « Ne vous excusez pas, Mrs. Coniker. Il est en effet éloigné, très éloigné. De l'autre côté de la lune, pourrait-on dire. »

— « Vous voulez dire en Europe, » dit-il. « J'ai entendu parler de l'Europe. C'est, en effet, très loin.

— « Encore plus loin que l'Europe, j'en ai peur. J'aimerais vous le dire exactement, mais vous penseriez que j'invente. »

— « Oh ! non. »

— « Alors je vais vous le dire. Et vous devez me croire si ça vous est possible. » Mr. Green se gratta tout près du nez et regarda par la fenêtre. « Vous pouvez apercevoir une partie du chemin d'ici même. Cette étoile. La voyez-vous ? Mon pays est tout près de là. Aussi près de là que le vôtre de Sol — du soleil. Me croyez-vous ? »

Il les regarda successivement, puis le berceau à côté de la cheminée.

— « C'est difficile à dire, » dit Annie. « Très difficile. »

— « Je ne sais pas, » dit Thad. « J'ai entendu des histoires. »

— « Ceci est une histoire vraie, » dit Green en souriant d'un triste sourire. Il regarda de nouveau l'étoile. « En un sens, j'aimerais mieux qu'elle ne le soit pas. C'est agréable ici et peut-être que dans d'autres circonstances j'aimerais rester. Mais quand on a un endroit à soi, ça n'est jamais pareil d'être ailleurs. Vous voyez, j'ai le mal du pays. »

— « Pauvre Mr. Green, » dit Annie. Elle avait envie de lui tapoter le bras. Au lieu de ça, elle dit : « Prenez encore une tranche de pain beurré. Allez. »

Mr. Green la regarda avec beaucoup de bonté.

— « Oui, merci bien, » dit-il.



Quand il fut parti, ils parlèrent de tout ça. Thad plaça le lit de manière qu'ils pussent voir l'étoile étant couchés.

— « Je le crois maintenant, » dit Thad.

— « Il est tellement bon et gentil qu'on ne peut pas faire autrement que de croire tout ce qu'il dit. »

— « Il n'y a pourtant pas beaucoup de gens qui le croiraient. »

— « C'est peut-être pour ça qu'il est venu à nous. Pauvre homme, si loin de ceux de son espèce. »

— « Mais pourquoi ? » demanda Thad, comme si ça lui venait tout à coup à l'esprit. « Il ne nous a jamais dit pourquoi. »

— « C'est vrai. Il ne nous l'a jamais dit. »

— « C'est peut-être un fugitif. Il a peut-être fait quelque chose. »

— « Et puis comment ? Il ne nous a non plus jamais dit comment il était venu ici de son pays. »

— « Non, c'est vrai. »

— « Les gens ne volent pas. »

— « Ils volent dans des avions. »

— « Il n'y a pas d'air là-haut, entre nous et son étoile. Je sais au moins ça. »

— « Il nous le dira si nous le lui demandons, » dit-elle. « J'en suis sûre. »

— « S'il revient. Il n'a pas dit qu'il reviendrait. »

— « Oh ! il reviendra. Je sais qu'il reviendra. »

— « Je crois que tu as raison. Il nous a quasiment adoptés, » dit Thad. « Ou vice versa, suivant la manière dont on voit les choses. »

Elle se tut un moment. Puis elle se redressa sur un coude pour jeter un coup d'œil au berceau.

— « Le petit va bien, n'est-ce pas ? »

— « Tout à fait bien. »

— « Il lui faudrait un nom, » dit-elle. « Nous ne pouvons pas continuer à l'appeler Garçon. »

— « Il lui faut un vrai nom qu'on lui donne dans un baptême. Nous veillerons à ce qu'on le baptise le plus tôt possible. »

— « Bien sûr. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser. Je me demandais. »

— « Quoi ? »

— « Est-ce que ça t'ennuierait si nous lui donnions Green dans ses prénoms ? »

—« Non. Pas spécialement. Pas du tout. C'est son parrain en quelque sorte. »

— « Nous pourrions l'appeler — j'étais juste en train de me demander — peut-être Thaddée Green Coniker. »

Thad se redressa lui aussi etjeta un regard vers le berceau. Puis il regarda l'étoile par la fenêtre.

— « Je n'y vois pas d'inconvénient, » dit-il.



Lacy paraissait nerveux la prochaine fois qu'il fit son apparition pour percevoir sa ration de chantage. Son regard accrochait fugitivement celui de Thad et le quittait bien vite tandis qu'il fourrait dans son sac le maïs, les navets, les tomates et le pot de cinq litres de lait.

Thad lui dit : « Des remords de conscience, Lacy ? »

— « Ne fais pas le mariolle avec moi, Thaddie, parce que je peux te créer des ennuis. Rappelle-toi toujours ça. »

— « Tu as ce qu'il te faut. Maintenant débarrasse mon plancher. »

— « Pas avant d'avoir eu une autre chose pour laquelle je suis venu. »

— « Quoi que ce soit, tu ne l'auras pas. »

— « Je crois bien que si. Je veux la vache. »

Thad n'en croyait pas ses oreilles.

— « La vache ? »

— « C'est ce que j'ai dit. Je sais où je peux en avoir un bon prix. »

— « Tu es fou. Il n'y a pas plus fou que toi sur la terre si tu te figures que nous cèderons notre vache. Tu tires trop sur la ficelle, Lacy. »

— « Ou je sors d'ici avec la vache, ou sans la vache. Si c'est sans, je vais droit chez le commissaire du district et je lui dis que tu as un bébé illégal. Et alors tu sais ce qui arrivera. Rappelle-toi ce que la loi de l'Aigle Bleu a fait aux petits cochons. Elle les a massacrés, Thad. Voilà ce qu'elle en a fait. »

— « Tu ferais mieux de t'en aller, Lacy. » La voix de Thad était lourde de menaces. « Tu ferais mieux de t'en aller pendant que tu tiens encore debout, ou je ne sais pas ce qu'il t'arrivera. »

Lacy partit lentement à reculons. « J'irai voir le commissaire. Je lui dirai. Ne crois pas que je me dégonflerai. Rappelle-toi les petits cochons... »

Thad lui lança un coup de pied. Sa lourde godasse atteignit Lacy sur le côté de la hanche, pendant qu'il se retournait. Lacy cria de douleur et se mit à courir.

— « T'aurais pas dû faire ça, Thaddie ! » Thad le suivit lentement. « Ça c'est ton erreur. Maintenant j'irai voir le commissaire. Tu verras ! »

Il partit en courant dans les bois en boîtillant et en criant, son sac ballottant sur son dos.

Thad s'arrêta et contempla l'endroit où Lacy avait disparu. Il se demanda pourquoi il ne l'avait pas tué. Il l'aurait fait si Lacy avait menacé directement le bébé. Il l'aurait tué instantanément et avec plaisir. Mais tuer de sang froid un vieil homme, par un beau temps ensoleillé, sur sa propriété et en vue de la case, parce qu'il *pourrait* le dénoncer au commissaire du district. lequel *pourrait* venir prendre le bébé, un tel acte n'était pas en son pouvoir. Il est toujours temps de tuer quand cela est vraiment nécessaire, si ça l'est jamais.

⁂

Thad se retourna vers la maison. Mr. Green s'avançait à travers la clairière, venant de l'autre direction. Ses bleus étaient tout aussi neufs et sa chemise tout aussi propre que le jour où Thad l'avait rencontré pour la première fois, et son chapeau vert tout aussi mal assorti avec le reste de ses vêtements.

Une seule chose était différente. Mr. Green ne portait pas son nez.

Thad lui en fit la remarque, aussi poliment que possible, quand ils se rencontrèrent sur le pas de la porte. Mr. Green parut quelque peu embarrassé.

— « Je l'ai perdu, » dit-il. « Je n'ai pas idée où. C'est un faux nez, évidemment, et je ne le portais que pour avoir l'air moins... étranger. » Il avait deux narines minuscules au milieu de son visage plat.

Mr. Green recommença son explication pour Annie lorsqu'ils furent entrés Annie dit que cela ne la gênait pas. Ce qui comptait, dit-elle, c'était comment une personne était à l'intérieur d'elle-même.

— « J'ai aussi d'autres différences, » dit Mr. Green. « Par exemple, quel âge croyez-vous que j'ai ? »

— « Trente ou quarante ans environ, » dit Thad.

— « Trois cents serait plus près de la vérité. Nous vivons longtemps dans mon pays. A une époque nous crûmes que nous vivrions toujours et quand ça parut en prendre le chemin, nous cessâmes d'avoir des enfants. Nous ne le voulions pas — c'est arrivé comme ça, et personne ne pouvait se l'expliquer, sauf que peut-être c'était la nature qui rétablissait l'équilibre. »

— « Mais maintenant vous vous éteignez, » dit Annie intuitivement, « et vous cherchez des enfants pour assurer votre descendance. »

Thad la regarda, étonné, puis il regarda Mr. Green.

— « C'est exactement cela, Mrs. Coniker, » dit-il. « Nous nous sommes dispersés à travers l'univers, chacun de nous avec sa mission personnelle. Si je trouvais un enfant qui veuille me suivre, il serait mon propre enfant, élevé dans ma propre famille. Il y a aussi une Mrs. Green, vous savez. Elle est là-bas à la maison et elle m'attend.

— « Dites-lui notre bon souvenir quand vous la verrez, » dit Annie.

— « Je n'y manquerai pas. »

— « Vous voulez dire que vous êtes venu ici pour voir si notre garçon vous convenait ? » dit Thad. « Que vous pensiez l'emporter ? »

— « Seulement si vous le désirez, » dit Mr. Green. « Seulement si vous alliez le perdre d'une autre manière et que je ne puisse vous aider à le garder. Seulement en ce cas, Mr. Coniker. »

— « Je vous crois. Je ne suis pas fâché. Je veux seulement connaître les faits. »

— « Naturellement. »

— « Comment l'emporteriez-vous avec vous — s'il voulait vous suivre ? » demanda Annie. Elle s'adressa à Thad : « Je vous ai vus vous disputer, toi et Lacy ; j'en ai même entendu une partie. »

— « Dans mon navire, » dit Mr. Green. « Il est dans les montagnes. Je l'ai caché afin de n'inquiéter personne. »

— « Aurait-il une bonne vie ? »

— « La meilleure que nous pourrions lui donner, nous les gens sans nez. Il aurait aussi des amis de son âge parmi les enfants adoptés par certains de nos voisins. Ce monde-là est bon, Mrs. Coniker. »

— « Meilleur que celui-ci en ce moment, à vous entendre, » dit-elle.

⁂

Il y eut un appel au dehors et ils regardèrent tous par la fenêtre. Le bébé se mit à pleurer dans son berceau.

Lacy arrivait, accompagné de deux hommes qui tenaient des fusils. Ils ouvrirent la porte.

— « Sortez de chez moi ! » cria Thad. «Sortez d'ici où je vous jette dehors ! »

— « Tu ne jetteras personne dehors ! » répondit Lacy sur le même ton. « Ces messieurs sont des agents fédéraux et ils sont ici pour veiller à ce que je touche ma prime. »

Les trois hommes s'entassèrent dans la case.

— « Le voilà ! » dit Lacy. « Annie essaye de le cacher dans l'armoire. »

Lacy se jeta sur elle tandis que les autres hommes se tenaient prêts à tirer. Lacy attrapa l'enfant et se rua par la porte en ricanant comme un fou. Cela se passa si vite que Thad trébucha en essayant d'arrêter Lacy et s'étala en travers du seuil.

Il était en train de se relever pour donner la chasse à Lacy quand Mr. Green le retint par l'épaule d'une poigne de fer.

— « Attendez, » dit-il.

Thad essaya de se dégager mais n'y parvint pas. Les deux hommes aux fusils qui, à leur arrivée dans la case sombre en venant du grand soleil avaient été un peu désorientés, y voyaient clair maintenant. Ils tenaient leurs fusils braqués sur Thad.

— « Mais lâchez-moi, bon Dieu ! » cria Thad à Mr. Green. « Qu'est-ce qui vous prend de les aider ? »

Lacy s'était arrêté à quelque distance de la maison, près des bois, et il tenait le bébé par un bras et une jambe comme si c'était un animal pesant qu'il venait de prendre au piège. La couverture du bébé était tombée par terre et il pleurait. Lacy paraissait hésiter sur la marche à suivre.

Il appela les hommes aux fusils : « Vous venez ? »

— « Je le tuerai, » dit Thad, insoucieux des fusils braqués sur lui et luttant pour échapper à l'étreinte de Mr. Green. « Je vous en supplie, laissez-moi aller le tuer. »

— « Ne bougez pas, monsieur, » dit un des agents. « Nous ne voulons pas être obligés de vous faire du mal, à vous ou à votre dame. Nous ne voulons que le bébé. Alors ne nous créez pas d'ennuis et nous ne vous en créerons pas. »

Les deux hommes reculèrent en direction de Lacy, en continuant à menacer Thad de leurs armes.

En un dernier effort désespéré, Thad se libéra. Il s'étala de tout son long, se remit debout et bondit vers Lacy.

Un des agents fédéraux le mit en joue. Il cadra bien le dos de Thad dans son viseur et fit feu.

Mr. Green arracha son chapeau prestement et fit un geste.

La voix d'Annie fut coupée au milieu d'un cri. Instantanément, tout devint silencieux et s'immobilisa.

Annie restait là, la bouche ouverte, les mains à demi levées comme pour retenir Thad. Celui-ci était figé comme l'instantané photographique d'un athlète se ruant vers le ruban dans un cent mètres. Plus loin, Lacy serrait le bébé contre lui pour empêcher Thad de le lui reprendre. Un des agents, pétrifié dans une pose de tireur, avait l'air d'une statue de cire dans un musée. L'autre était arrêté dans l'acte de porter son fusil à son épaule.

Au centre du tableau macabre, Annie crut voir un reflet de soleil sur une balle de fusil en suspens dans les airs, mais destinée à s'enfoncer dans le dos de Thad.

La brise s'était arrêtée, les oiseaux se taisaient, les arbres avaient une immobilité de tableau. Seul Mr. Green bougeait.

Il alla vers Thad et le poussa délicatement, de sorte qu'il tomba la figure en avant. Puis Mr. Green alla tranquillement jusqu'à Lacy et lui prit le bébé. Il retourna vers Annie. Le haut de sa tête, qui n'était plus couverte du chapeau vert, brillait étrangement. Les bras et les jambes du bébé étaient aussi raides que ceux d'une poupée et une expression de terreur se lisait sur ses traits figés.

Mr. Green fit un berceau de son bras pour le bébé, tout près des mains à moitié levées d'Annie. Puis il jeta un regard circulaire comme s'il voulait s'assurer que tout était en ordre, et il remit son chapeau.

Aussitôt tout reprit vie. Il y eut comme un rugissement de bruit se précipitant dans le vide du silence et ce bruit se répartit progressivement entre ses parties composantes — le claquement du fusil, le chant des oiseaux, le chuchotement du vent et le bruissement des feuilles.

Annie prit dans ses bras l'enfant terrifié. Mr. Green la poussa vers l'intérieur de la case, devant lui.

Thad griffa la terre, en agitant bras et jambes.

Lacy hurla quand la balle de fusil troua sa poitrine.

Les enquêteurs ne surent pas quoi conclure.

Lacy, qui était à l'origine de la plainte, était mort, tué accidentellement par la balle perdue d'un agent. L'enfant, si tant est qu'il y en eût un, n'était nulle part. Les parents présumés, Mr. et Mrs. Coniker, soutenaient qu'il n'y avait jamais eu d'enfant — seulement une vieille poupée que la femme avait conservée depuis son enfance et qu'elle s'imaginait être un bébé. Les agents *croyaient* qu'ils avaient vu un bébé vivant, mais Lacy l'avait emporté si vite qu'ils ne pouvaient en être sûrs.

L'homme sans nez ? Un drôle de numéro. Ils l'avaient vu, lui aussi, ou croyaient l'avoir vu, mais il avait également disparu.

Ils enquêtèrent donc et acquittèrent l'agent qui avait tué Lacy. Ils

enterrèrent le vieux trappeur. Ils s'excusèrent auprès des Coniker. Et ils s'en allèrent.

⁂

Thad acheva de couper la mèche et alluma la lampe à pétrole. Il la suspendit à son crochet dans le plafond bas et s'assit à table. Annie regardait le berceau vide.

— « Il n'a pas dit quand il reviendrait ? » demanda Thad.

— « Non. Il a dit qu'il était temps de partir et je lui ai donné quelques couches supplémentaires et une bouteille d'huile. Il n'avait pas beaucoup de temps. Il y avait tout ce charivari au dehors. »

— « Et qu'est-ce qu'il a fait ensuite ? »

— « Il s'est assis avec le gosse sur les genoux et a claqué la langue — et le gosse a ri comme il fait d'habitude — et puis ils se sont évaporés tous les deux. »

— « Simplement évaporés ? »

— « Ils devenaient de plus en plus vagues. Bientôt je pus voir à travers eux. Ils souriaient tous les deux et paraissaient contents de tout. Et puis ils ne furent plus là. »

— « Et tu crois que c'est bien comme ça ? »

— « J'en suis sûre. »

— « J'aimerais l'être aussi. »

Il y eut comme une sorte de chuintement à l'extérieur. Thad et Annie regardèrent par la fenêtre, mais il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit. Puis on frappa à la porte.

C'était Mr. Green. Il ne portait plus ni bleus, ni chemise de travail, ni bottines. Il ne portait plus son nez. Il avait revêtu une sorte de manteau vert qui lui descendait jusqu'aux pieds. Et le chapeau vert, qui brillait un peu dans la pénombre, était parfaitement assorti.

— « J'ai dû partir en hâte, » dit Mr. Green.

— « Où est le bébé ? » demanda Annie.

— « Dans le navire. Il va très bien. Nous sommes prêts à partir. »

— « Le navire ? » dit Thad.

— « Oui. Je crains qu'il n'ait un peu endommagé votre champ de maïs lorsque j'ai atterri. Maladroit de ma part. »

— « Pouvons-nous voir le bébé avant votre départ ? » demanda Annie.

— « Bien sûr, » dit Mr. Green. « Mais il dort. »

— « Oh... »

Annie baissa la tête et Mr. Green se tut un moment.

— « Vous savez, j'ai réfléchi, » dit-il enfin. « Il n'y a pas de raison pour que vous ne veniez pas aussi, si vous le désirez. »

— « Que nous venions ? » dit Thad.

— « Avec le petit et moi. Il y a toute la place qu'il faut, aussi bien sur le navire que chez moi. Je sais que Mrs. Green aimerait beaucoup vous accueillir. »

— « Que ferions-nous là-bas ? »

— « Servir de parents à votre enfant — et à tout autre enfant qu'il vous plairait d'avoir. Il n'est pas nécessaire que Mrs. Green et moi adoptions le petit. Il nous plairait tout autant d'être ses « grands-parents ». Nous pourrions vous adopter tous les deux à la place. »

Thad regarda sa femme.

— « Qu'en penses-tu, Annie ? »

— « Et la vache ? Nous ne pouvons pas la laisser... »

— « C'est vrai, » dit Thad. « J'oubliais. »

— « Emportez-la aussi. Bien sûr, » dit Mr. Green.

— « Très bien, » dit Thad, comme si cette question décidait de tout.

— « Je vais faire les bagages, » dit Annie.

Leur ami rayonnait. « Vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin dans le navire. Excepté — vous pourriez emporter un peu de votre pain cuit chez vous. Et je sais que Mrs. Green serait contente si vous pouviez lui donner la recette. »

Annie mit les deux dernières miches dans un vieux sac à farine. Le jour de cuisson tombait le lendemain. Thad abaissa la mèche de la lampe à pétrole et l'éteignit.

Ils se dirigèrent vers le navire.

(Traduit par François Valorbe).



Perfidies-blues

par JEAN-CHARLES PICHON

Après une première nouvelle dans « Fiction » (1), Jean-Charles Pichon, dont le talent — même dans notre domaine — s'exerce hors des sentiers battus, nous offre la vision satirique d'un futur matriarcat. Son récit est un curieux mélange d'insolite, de poésie et d'humour grinçant.



I

Dès avant le repas, ils allèrent à la plage chercher les haridelles, deux chevaux de manège mangés des mites. Ils avaient des façons à eux de faire les choses. Nous restâmes très longtemps à table, regardant le ciel. Cet après-midi-là, le ciel était une mariée en robe blanche, parce qu'il avait plu toute la nuit.

— « Ils auront faim quand ils reviendront, » dit Raymonde.

Mais nous ne savions pas quand ils reviendraient.

Les haridelles étaient un vestige du printemps. Bien des pluies avaient délavé leurs couleurs déjà indistinctes lorsque l'homme du cirque les avait laissées là, entre la dune et le bois de noisetiers, debout et adossés à un tronçon de barque squelettique. Ils avaient aimé cette barque également, les deux saisons précédentes. Ils aimaient les choses vieilles, brisées, démantelées, misérables ; mais rien autant que les haridelles, ces neuves vieilleries.

En leur absence, Jean-Louis, Georges et nous tous nous étions tristes. Mais aucun de nous n'aurait voulu le reconnaître. Au contraire, nous riions et nous criions plus fort, pour nous donner à croire les uns aux autres que leur absence nous soulageait. S'ils n'étaient pas rentrés avant la nuit, nous savions que nous irions en bande derrière la dune chercher leurs empreintes dans le sable.

Comme d'ordinaire, ce serait Georges qui les retrouverait, qui le premier sentirait, reconnaîtrait leur présence. Il échangerait un regard avec Raymonde et Raymonde saurait qu'ils sont là de nouveau. Raymonde avait des cheveux verts. Dans notre souvenir à tous ils sont verts et ses grosses lèvres, jaunes. Elle gardait dans le soleil une peau blanche, cré-

(1) « Dieu n'a pas de mémoire » (n° 76).

meuse, où les taches de rousseur faisaient comme des framboises. Mais ses yeux étaient le plus beau, à cause de leurs ombres violettes.

Il y avait deux Raymonde : la femme de Georges, guindée un peu, secrète, terriblement savante et chaste, l'auteur de la première étude méthodique et concrète sur les Gamins ; « travail définitif, » disait Jean-Louis — nous approuvions, l'âme en repos, justifiée. Puis la Raymonde nue, ouverte, les bras comme des ciseaux, les jambes comme des compas, deux fois plus grande, plus large, plus épaisse que nature, acclamant le soleil levant, debout sur la dune ou bien couchée entre deux vagues, notre Raymonde commune, intime pour chacun de nous.

Si la première avait écrit l'étude, c'était la seconde qui la vivait, la seconde qui « leur » parlait, usant d'un langage inintelligible pour la plupart de ses compagnes mais non pour nous : ses frères et ses amants, plus amants que frères avec la seconde Raymonde, plus frères qu'amants avec la première, et ne sachant plus très bien ce que nous étions.

Plus tard, quand Pauline nous eut rejoints, il nous fallut vite le savoir, parce que Pauline aimait les distinctions tranchées. Ainsi, pour elle, Jean-Louis était le mari, Georges le beau-frère, Raymonde la sœur. Elle ne perdait jamais cela de vue. Au point que nos autres qualités, pour nous les vertus primordiales : la faculté qu'avait Georges de « les » sentir, la faculté de Raymonde de « leur » parler, lui apparaissaient secondaires auprès des titres et des liens, des emplacements familiaux. En raison de cette tournure d'esprit, nous ne pouvions pas vraiment considérer Pauline comme l'une de nous et nous plaignions Jean-Louis, dont elle est cependant l'Epouse.

Elle avait dû demeurer en ville pour passer l'examen terminal de sa thèse sur les Borronacées Malignes ; il ne lui plaisait guère sans doute que Jean-Louis nous accompagnât sans elle mais l'obtention de son diplôme provisoirement primait tous ses autres soucis, ce succès devant faire d'elle une Supérieure, titre dont Raymonde elle-même ne pouvait se prévaloir.

On se rappellera que jusqu'à l'autre année les virils n'avaient pas le droit de préparer une thèse doctorale. Parmi les non-femmes, seuls les châtrés et les invertis pouvaient prétendre à l'accession aux postes de pilotage, aux emplois de Laborat, de Professorat et de Sénatorat. Encore leur fallait-il, d'abord, présenter aux autorités le certificat requis puis, après les neuf mois de noviciat en robe, subir l'opération qui les féminisait définitivement. A ce que nous pensions, Jean-Louis avait dû être, vers sa quinzième année, tenté par ce chemin périlleux ; il aurait pu y prétendre, mais il manquait d'ambition.

Il était beau : petit mais rond, poli, rose comme un œuf. Nous avions toujours peur un peu de le casser. Avec lui nous pensions que Raymonde devait se faire caline, maternelle ; et, par quelque inadvertance de langage, il arrivait que Jean-Louis laissât percer son secret. Ainsi parlait-il du bec de Raymonde, de sa crête, de ses pattes.

— « Donne ton bec ! »

Elle l'entourait de ses bras, que les manches du kimono élargissaient tout à coup exagérément, et nous avions tous l'impression qu'elle le couvait... Mais, quand Pauline fut de retour, ces géorgiques se teintèrent d'ambiguïté ; une certaine hypocrisie s'insinua dans nos rapports. Raymonde et Jean-Louis durent s'appeler de loin, à petits bruits caquetants, et même nous entendîmes un jour, outrés par tant de duplicité, Raymonde nommer Jean-Louis : « mon petit canard. » Ce jour-là, Pauline envoya son mari nettoyer l'égoût sous la dune.

Par solidarité nous l'y aidâmes. Georges ni Pierre, pour ne parler que d'eux, ne se plaignaient jamais de la soumission où les tenaient Raymonde et Simone. C'était bien volontiers que Georges battait le terrain devant son Epouse et rabattait vers elle les Gamins égarés ; quant à Pierre, il passait de très heureuses journées à collationner les Eons Macrios dont Simone faisait collection. Mais il est vrai que ni Raymonde ni Simone n'avaient droit de vie et de mort sur leurs époux. On ne croirait jamais comme la situation change du jour au lendemain lorsqu'on devient le mari, le beau-fils, l'amant second ou tierce d'une Super.

J'avais connu cela moi-même... et l'emprise de l'habitude est sur nous si puissante qu'aujourd'hui encore je n'écris pas cette petite phrase sans trembler. Au nombre des crimes justiciables de la mort, il fallait compter celui-là, naturellement : parler de soi à la première personne du singulier. Et c'est la première fois que j'ose écrire : *je,* bien que depuis quelques mois j'eusse pu le faire sans risque.

Néanmoins, à l'époque où se passe cette histoire, Véronica n'était pas notoirement morte. Elle ne l'était ni juridiquement ni modalement : il s'en fallait de cinq mois que le délai ne fût achevé au terme duquel me serait consenti le statut redoutable et cependant envié de « survivant ».

Les affranchis romains et les noirs libérés de l'Amérique latine ont peut-être éprouvé cette joie hésitante et mêlée d'inquiétude que ressentait hier encore un adulte viril à l'annonce de sa survie. Peut-être, ce n'est pas sûr. Car on ne saurait comparer ces primitivités latines au quantum élevé de civilisation qui nous caractérise. Mais la nature humaine évolue lentement.

Ma situation était d'autant plus fausse que Raymonde m'avait pris à partie et que je la soupçonnais, riant à demi en moi-même, de songer à m'offrir le rempilement sitôt ma survie décrétée, en qualité soit d'amant second, soit d'époux même, supposé qu'elle eût l'intention de se débarrasser de Georges, ce qui n'aurait guère présenté de difficulté. Georges vieillissait, il faut le reconnaître : il n'avait plus le flair de la jeunesse ni, je le crains, la rapidité souhaitable. Au point que parfois Raymonde elle-même devait l'avertir par un regard ou par une moue de la présence des Gamins — un comble ! Dans ces conditions, qu'on soit ou non l'époux d'une Super, la mort rôde à tous les instants. L'accident est vite arrivé !

Mais je feignais de ne pas tenir compte d'avances trop évidentes et

même, obstensiblement, je m'attachais aux pas de Simone, dont la molles-se, à défaut de la beauté, me rassurait sans me troubler vraiment. Puis Simone, une troisième catégorie, avait bien assez de mal à subvenir à la vie de son triste Pierre : l'hypothèse qu'elle pût s'offrir un second amant était tout bonnement ridicule !

— « En ce qui concerne le testament du moins, » me disait Raymonde, ce jour où les Gamins ramenèrent les haridelles, « j'espère que tu ne redoutes plus rien ? »

Je ne redoutais plus rien mais ne pouvais le dire, car c'eût été avouer que toutes précautions avaient été prises et bien prises avant la mort de Véronica ! Après quoi Raymonde se fût étonnée que j'eusse prévu cette mort et l'on nne peut savoir quelles autres questions aurait entraîné celle-là. Je répondis donc, avec prudence, qu'il était souhaitable, en effet, qu'on ne trouvât pas trace d'un testament avant la survie décrétée.

— « Véronica n'était pas goulape, n'est-ce pas ? » dit Simone.

Non, elle ne l'était pas. Honnêtement pas. Elle avait bien, de temps en temps, de courtes flammes dans ses yeux gris et sa torpeur n'était pas toujours rassurante. (En fait, elle avait bel et bien, en codicille, exigé que mon corps allât retasser le sien ! Et n'eussent été les précautions que j'ai dites, j'aurais en ce moment même, au lieu de bavarder en paix sous le blanc ciel d'août (moi ou la chose qui nous succède), partagé os contre os et poussière sur poussière l'éternité de ma Véronica !)

— « Elle était un peu jalouse, » répondis-je avec prudence, « mais goulape, non ! »

Comme je disais ce mot, Simone poussa un cri, mais ce n'était pas à cause de mon blasphème : dire jalouse une Super, une Super morte, sa propre Epouse ! Sur la route blanche jaillie de la plage et saupoudrée de sable jusqu'à la villa, nous voyions avancer les chevaux de manège, l'un près de l'autre, leurs queues vers nous. Les Gamins n'en faisaient jamais d'autres ! Ils n'auraient pas daigné mouvoir des haridelles la tête en avant ainsi qu'il se doit ! Etincelante dans la lumière, Raymonde cria qu'elle en avait assez de ces « gosses ». Le mot était osé, même pour parler de Gamins domestiques, alors que lesdits Gamins pouvaient entendre.

— « Chut ! » dit Jean-Louis. « Qu'est-ce qui vous prend ? » Raymonde le foudroya. Elle ne pouvait souffrir le ton dont il lui parlait parfois ; elle aurait alors souhaité qu'il fût libre de Pauline pour en faire son amant tierce et châtier légalement ses insolences... Mais le mari de sa sœur ? Pas question !

— « Il me prend, » dit-il avec aigreur, « que ces gosses... ces Gamins exagèrent. Je ne sais si vous êtes comme moi, Simone, mais il y a quelque chose dans l'air, ces jours-ci — non ? »

— « Dans l'air ? » répéta Simone, l'obtuse.

— « Dans le varlap, quoi ! Histoire de dire que nos hormones sont en baisse, vous ne pensez pas ? »

— « Par la Sublime ! » dit Simone, « non, je ne le pense pas ! »

Raymonde fit le signe du farou.

— « Le laisser-aller, » dit-elle tragiquement, « gagne de jour en jour, à tous les échelons de la Société ! Mais voilà ! Passé le danger adieu le saint ! Après tout, » grimaça-t-elle avec une amère ironie, « la Grande Panique ne date guère que de trente ans ! »

Nous savions tous ce qu'elle voulait dire ; nous nous rappelions, bien que nous n'eussions été, sauf Georges, que des Gamins nous-mêmes à l'époque des Troubles. Mais l'éducation que nous avions reçue par la suite nous avait si parfaitement conditionnés que le souvenir des Troubles et de la Grande Panique nous faisait tressaillir comme Georges.

— « L'horreur ! » répondait-il à son Epouse. « Oubrier cela, jamais ! »

Il s'agenouilla devant elle et lui baisa les mains l'une après l'autre et chacune trois fois. C'était le geste rituel d'adoration, mais nous en fûmes tous saisis, à cause de sa perfection et de sa sincérité.

« Grâces vous soient rendues, Femmes, » dit-il d'une voix vibrante, « pour avoir écarté cela de nous ! »

Et l'invocation nous parut aussi spontanée, sincère que le geste rituel qui l'avait précédée. Nous nous levâmes, bouleversés de ferveur mystique ; la main gauche appliquée sur la poitrine et la main droite tendue vers le Zénith, nous répétâmes :

— « Gloire à vous, Femmes ! Grâces vous soient rendues ! »

Au même instant, les haridelles firent irruption sur la terrasse et les Gamins — il y avait là les deux garçons de Raymonde et la fille de Simone — éclatèrent de rire en nous voyant. Alors, non sans épouvante, j'entendis mon propre Gamin faire écho à leurs rires ; je vis les deux Femmes tourner les yeux vers moi et me contempler, scandalisées.

— « Un malaise soudain, » balbutiai-je.

Mais elles ne me crurent pas.

II

Pour certaines érudites, on le sait, les Gamins auraient toujours existé, non seulement depuis les débuts de l'humanité mais antérieurement aux humains. Les défenderesses de cette thèse font valoir que tout au long des âges les légendes nous apportent le témoignage de telles existences, invisibles et pourtant notoires : les Incubes, les Succubes, les Elfes, les Gnomes, les Korrigans, Eros et Balthazar, Pittpitti et Fendant, qu'il serait assez difficile, c'est vrai, de différencier de nos Gamins. Mais, selon une autre thèse, celle de Raymonde elle-même, spécialiste de ces questions, les prodigieux pouvoirs qu'il faut bien reconnaître aux Gamins interdisent de supposer qu'ils aient pu coexister pendant des millénaires avec la race humaine. Selon ces secondes théoriciennes, leur origine serait relativement récente : elle coïnciderait avec le décret de Patrice le Grand, pris pour tenter de résoudre l'insoluble problème de la surpopulation.

Sous Patrice le Grand, il y a trois siècles, la population mondiale atteignait le chiffre record de vingt-huit milliards d'humains, parmi les-

quels plus de la moitié n'étaient encore que des enfants. La dernière tentative en date, la colonisation des planètes, s'était soldée par un épouvantable échec : le retour en masse des colons désorientés, désabusés, chassés de leurs fermes et de leurs domaines par les Martiens, les Vénusiens, les Jupitériens insurgés. Sans doute ces colons rapportèrent la guerre sur notre planète, où rien n'avait été prévu pour eux, et quelque trois milliards d'humains périrent dans cette guerre, dite de Restauration ; mais, dans le même temps, la population terrestre s'était accrue du double, et rien ne paraissait résolu.

C'est alors que Vladimir Bory lança l'idée du sérum d'invisibilité, dont Patrice le Grand devait faire, avec l'approbation du Conseil Sudestien, un vaccin obligatoire à partir du second enfant. Huit années plus tard, le Conseil Nordouestien appliquait le même remède avec le même effet : celui d'arrêter dans chaque hémisphère l'accroissement de la population au chiffre réputé immuable de quatorze milliards d'habitants visibles.

L'un des avantages du système était qu'on ne tuait personne, le cœur trop sensible de nos ancêtres y eût répugné ; son inconvénient majeur étant, bien sûr, la formation dans le varlap d'une population innombrable ou difficile à dénombrer, bien que des enquêteurs volontaires y fissent plusieurs fois l'an de nécessaires randonnées. Beaucoup ne revenaient pas, soit occis, soit séduits par la vie — prétendument bienheureuse — des invisibles. Ces on-dits, d'autre part, avaient l'effet que de nombreux malheureux, accablés par la charge des impôts ou affolés par la menace de la guerre, rêvaient de s'enfuir dans le varlap ; d'habiles contrefacteurs commençaient de fabriquer du sérum d'invisibilité, lequel, souvent frelaté ou imparfaitement réussi, se vendait cependant à prix d'or.

Je me rappelle que, dans mon enfance, je rencontrais parfois sur la route du lycée l'un de ces misérables, dupé par des gangsters sans scrupule : il n'avait en apparence qu'un seul bras et qu'une seule jambe, n'était en fait que la moitié de lui-même, comme s'il fût resté coincé dans une porte à glissière qu'il n'aurait pu rouvrir. Par pitié je lui parlai un jour, quoique son approche me terrorisât. Ses récits me révélèrent de surprenants aspects de l'existence dans le varlap, ainsi que d'effroyables maux, pires que tous ceux que l'Eglise imagina jadis pour son enfer.

Les êtres invisibles avaient sans doute vécu en bonne intelligence pendant une génération ou deux ; le sérum les libérant de la pesanteur en même temps que de la visibilité, ils disposaient d'immenses espaces où ils pouvaient s'ébattre et ne se heurtaient l'un l'autre qu'exceptionnellement. Néanmoins, dès la quatrième génération, on fixait communément leur nombre à plus de soixante-dix milliards et le problème de la surpopulation commença de se poser aussi pour eux. Ils le résolurent brutalement, anarchiquement mais définitivement semble-t-il, par l'osmose. Le varlap, de cet instant, devint assez comparable à une piste d'autos tamponneuses, sauf qu'il ne s'agissait pas de se tamponner mais de se fondre.

Mon malheureux vieillard, ainsi, me racontait que sa demi-présence

au monde visible ne le protégeait pas de l'osmose varlapienne. Tout au contraire ! Affaibli par le morcelage, il n'offrait guère de résistance à ses agresseurs.

— « Ils sont en moi quinze, vingt, le sais-je ? à s'entredévorer. Ils me heurtent, brouff ! Un morceau de ma cervelle, de mon estomac disparaît, absorbé par la cervelle ou l'estomac d'un Gren ou d'un Vaplan. »

Ayant demandé le sens de ces mots inusités, j'appris de la demi-portion quelle hiérarchie régnait dans l'invisible, fort différente des nôtres, principalement basée sur l'importance et la fréquence des absorptions individuelles. Un Glen avait à son actif de dix à vingt osmoses, un Vaplan de vingt à trente, etc... Au sommet de la hiérarchie quelques dizaines d'Irradients pouvaient se flatter de cent osmoses et plus. L'Invulnérable, le chef suprême, était choisi parmi ceux-ci, mais il semblait que le titre restât porté peu de temps par le même individu, comme il en fut du titre d'Empereur dans le dernier siècle de l'Empire Romain ou, plus près de nous, du titre de Président du Conseil en France.

En bref, Raymonde et son Ecole considéraient que les Gamins pouvaient être une survivance ou mue des invisibles les plus dévorateurs, lesquels auraient survécu à la destruction de leur race ; et je n'ai aucun moyen d'y contredire, bien que le Gamin qui me possède ait toujours nié cette interprétation depuis le jour néfaste où je m'appliquai sans espoir à la confection d'un plat Bleu.

C'était un jeudi, Jour de Repos. Véronica m'avait envoyé préparer le dîner pour le soir cependant qu'elle achevait la retranscription de *Phèdre* en vers blancs, décasyllabiques, œuvre appelée au plus grand retentissement, comme tous ses ouvrages d'ailleurs.

Je ne me rappelle pas sans émotion ces admirables plaintes de l'Incestueuse, tellement plus sobres et naturelles sous la plume de ma Véronica que dans l'antique version :

> « *Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,*
> *Naïve à mes yeux je puisse approuver*
> *Le fol amour qui trouble ma raison !*
> *Je me hais plus que tu ne me détestes ;*
> *Les dieux m'en sont témoins qui dans mon flanc*
> *Ont allumé le feu fatal à mon être...* »

Véronica était un grand poète, l'un des plus créateurs de sa génération, et c'est l'un de mes remords, certainement, que d'avoir dû en priver le monde des lettres !

Le plat Bleu était son mets préféré ; elle me pardonnait mal de le rater chaque fois, bien qu'elle eût jusqu'alors la patience ou la bénévolence d'espérer que je le réussirais un jour. Néanmoins, ce fameux jeudi, Jour de Repos, sa patience semblait à bout et sa bénévolence bien entamée.

— « Tu me feras un plat Bleu pour ce soir, » m'avait-elle dit, « et je suis au regret de t'avertir que, cette fois, je ne supporterai aucune erreur de ta part. Le moindre petit goût de brûlé, la moindre sauce tournée, et c'est au correcteur que tu auras à faire ! Tu ferais bien de t'en souvenir... »

On imagine combien une telle promesse dispose à réussir un Bleu ! Raymonde pense que l'inquiétude, la peur rendent le viril plus perméable à l'action des Invisibles ; je suis tout prêt à lui donner raison, car ce fut alors que le Gamin me parla — pour la première fois de ma vie. J'avais mêlé le beurre, les œufs et la salade en poudre dans le mixter quand la petite voix grêle retentit dans ma nuque (en vérité, j'eus l'impression qu'elle provenait de là).

— « Te rappelles-tu, » disait la voix, « la dernière fois que ton Epouse a fait appel au correcteur ? »

Si je m'en souvenais ! A cette seule évocation, tout mon corps me brûlait comme un coup de soleil. Je revoyais clairement l'horrible robot et son affreux petit ménager. J'entendais celui-ci prévenir doctoralement ma douce Epouse :

— « Avez-vous fait appel déjà à nos services ? »

— « Par la Sublime, non ! »

Elle s'en excusa :

« Nous ne sommes mariés que depuis six semaines ! »

— « Dans ce cas, je me dois de vous donner quelques conseils, dont vous ferez seulement ce que vous jugerez bon. Votre fiche porte : quarante tours de manivelle. L'habitude, pour une première sanction, est de se contenter de vingt tours, voire de quinze. Par la suite, naturellement, on peut atteindre les quarante, bien qu'il soit déconseillé de les dépasser... »

—« Est-ce donc si douloureux ? » minauda-t-elle. « Eh bien ! Tant mieux ! Il y regardera à deux fois avant de me désobéir de nouveau. »

L'affreux petit homme s'inclina :

— « Cela, Femme, je puis vous le promettre. »

Mon Epouse sourit d'un air satisfait et s'assit dans le grand fauteuil pour jouir à son aise du spectacle. Le ménager s'en étonna :

— « Vous désirez être présente ? »

— « Est-ce interdit ? »

— « Certainement pas. Mais la plupart de ces Dames préfèrent ne pas assister au supplice, de peur de perdre leur sang-froid et d'intercéder elles-mêmes pour le coupable au cours de l'exécution. »

— « Je n'aurai pas cette faiblesse, » dit Véronica.

Le fait est qu'elle ne l'eut pas. Elle regarda paisiblement le robot marcher sur moi, me saisir entre ses poignes puissantes, d'une main m'enserrant les jambes, de l'autre la poitrine et, par une double pression contraire, exercer la première torsion. J'avais déjà vu opérer de la sorte et même opéré moi-même sur des serviettes et des draps, un jour que l'essoreuse était en panne, mais jamais sur un viril. Lorsque ma croupe eut effectué un demi-tour à droite et mon thorax un demi-tour à gauche, le monstre de métal les laissa revenir l'un et l'autre à leur position naturelle ; puis il recommença.

Quarante tours de manivelle. Je ne m'évanouis pas. Ce qui laisse penser que je ne m'évanouirai jamais. Simplement, à partir de la vingt-deuxième ou vingt-troisième torsion, je commençai de réclamer la mort. Quand,

après la quarantième, je me retrouvai tordu mais vivant sur le sol en fissiaux de la pièce, il me parut que je resterais jusqu'à la fin de mes jours dévié par le haut vers la droite et vers la gauche par le bas, mon estomac se situant vaguement entre ces deux morceaux de moi-même, perpendiculairement à son gîte normal...

— « Vous devez avoir raison, » dit mon Epouse. « Pour un premier avertissement, vingt-cinq tours auraient suffi. »

— « Tu veux connaître de nouveau cela ? » me disait le Gamin dans ma nuque, tandis qu'il devenait évident que je ne saurais jamais réussir un Bleu.

— « Regarde ce que tu me fais faire ! » lui répondis-je. « J'ai mis les coques d'œufs dans le mixter et je crois bien, la Sublime me pardonne ! que j'ai pris le sucre pour du sel ! »

Il ricana :

— « Cela me semble assuré, » dit-il. « Tu ne couperas pas cette fois encore à l'essoreuse ! »

Je dois à ma défense — et à la vérité — de dire que je ne me rendis pas tout de suite à la petite voix tentatrice. Au contraire, je la suppliai de se taire, non pas du bout des lèvres, vraiment du fond du cœur. Je ne cessais de penser : « Si Véronica devine que cet être m'habite, ç'en est fait ! Je suis mort ! » Et je pensais aussi : « Pourquoi faut-il que cette chose-là m'arrive, à moi ! » car, à ma connaissance, il y avait bien quinze ans qu'aucun cas de possession gaminienne n'avait été soumis aux Tribunaux d'Exception.

Mon Gamin ricanait toujours, cueillant à sa naissance la moindre de mes pensées. « Tu aurais de sacrées surprises, » me disait-il, « si tu savais combien de virils sont secrètement possédés et quelles hypocrisies fomentent sous l'apparente sérénité du Nouveau Matriarcat ! »

Il prétendait me donner à croire, en somme, que notre Civilisation reposait sur des pilotis vermoulus. Il me suggérait d'immondes marécages sous le sol apparemment ferme où se posent les sandales d'or de nos Epouses.

— « Tais-toi ! » lui dis-je enfin. « Ou je te dénonce ! »

— « Tu te dénoncerais donc toi-même ! » me répondit-il en riant aux éclats. Et c'est bien vrai que notre législation présente cette faille que les victimes y sont réputées des coupables, de sorte que de gré ou de force elles doivent le devenir.

Je discutais encore cependant lorsque Véronica entra dans la cuisine. Avant qu'elle eût goûté à l'infâme mélange que j'avais le front de lui présenter comme un plat Bleu, mon inquiétude, je crois, l'avertit de ma faute. A peine la cuillère eut-elle effleuré ses lèvres, elle quitta la pièce sans un mot.

— « Où vas-tu ? » lui demandai-je.

Mais je le savais. Elle allait téléphoner au Service des Correcteurs et Hommes de Main Matrimoniaux.

— « Eh bien ? » me dit mon Gamin. « Que décides-tu ? Es-tu maintenant prêt à m'entendre ? »

Mon silence lui parut un acquiescement, ce qu'il était sans doute. Il commença de m'enseigner les secrets du Pouvoir Subtil, ignorés par ceux de mon sexe ou bien oubliés par eux depuis des générations...

III

Raymonde et Simone me regardaient.

— « Pourquoi rit-il ? » demandait Simone. « Et de quoi ? »

Raymonde avait déjà compris. L'horreur que je lui inspirais se plaqua sur son visage comme un masque de plâtre.

— « Un possédé ! » murmura-t-elle.

Tout s'éclairait pour elle. Même cet air, de dédaigneuse liberté, qui l'attirait vers moi devenait une preuve supplémentaire de ma culpabilité, sans parler de l'intérêt que je portais aux Gamins — combien suspect chez un viril ! Mais certainement elle ne soupçonnait pas la moitié de mes crimes. Je la sentais perplexe, indécise encore...

Georges, Pierre, Jean-Louis se taisaient. J'eus l'impression qu'ils ne m'étaient pas hostiles, qu'ils me plaignaient plutôt. Cependant, en cas de besoin, je n'espérais pas pouvoir compter sur eux, trop respectueux, les uns les autres, des Mœurs, des Coutumes et des Lois !

Ce fut alors que mon Gamin parla. Distinctement, sans gêne. Il me suffisait d'ouvrir et de fermer la bouche afin de laisser passer les mots.

— « Possédé, oui ! » dit-il. « Par l'Esprit de Vérité ! Gloire à vous, Femmes, dans les siècles des siècles ! Nous vous applaudissons et vous remercions d'avoir mis fin aux guerres, à la création pernicieuse, au mortel désir d'aventure, à l'insatisfaction chronique, irrationnelle, de la virilité... Mais ce n'est pas assez ! Non, ce n'est pas assez que glorifier votre Prudente Sagesse, incarnation de la Sagesse et de la Prudence de la Sublime. L'heure est venue, enfin, de regarder vers l'Avenir, de vénérer en Vous la race triomphante qui assumera demain les Destins nouveaux de l'Humanité ! »

Plus d'une heure il parla ainsi — égrenant, sans donner l'impression d'une fatigue, les mots les plus pompeux et les plus dénués de sens. Nous tous, les adultes, écoutions, cependant que les fils de Raymonde et la fille de Simone jouaient avec les haridelles. Enfin, il se tut ; je fermai la bouche. Raymonde se leva et, s'approchant de moi, elle me baisa les lèvres.

— « Voilà notre Pythie ! » s'écria-t-elle. « Voilà la preuve de ce que j'ai toujours avancé — à savoir que le viril, bien qu'il n'ait pas l'intelligence de la Femme, possède sur Elle cette supériorité de pouvoir, en certains cas privilégiés, communiquer avec l'Essence des Choses ! L'intuition de l'homme, la voilà ! »

A son tour alors, Simone se leva et vint m'embrasser. Georges, Pierre et Jean-Louis me serrèrent les trois doigts. Je me sentais épuisé ; tout le

monde admettait fort bien que je le fusse. Raymonde me versa et m'apporta elle-même un verre de Kzarchr.

«Eh bien, mon colon ! » pensais-je. Mais je n'étais pas surpris, car j'avais dans mon Gamin, déjà, une confiance entière et ne doutais pas que ces Dames, tout comme Véronica, se rendraient vite à la litanie de leurs vertus. La nuit même, par pure gloriole, j'obtins de Raymonde, avant de m'étendre sur sa couche, qu'elle se dessaisît de son désingréteur, habituellement porté dans une gaine de nylon à la place du sein gauche. « Les Esprits Mineurs, » affirmai-je, « détestent la présence des armes ! » L'argument était éprouvé : il m'avait déjà servi.

Toute la nuit les Esprits parlèrent, par la voix de mon Gamin et par ma bouche. Nous allâmes jusqu'à donner à l'imposante Raymonde de la sveltesse et de la grâce : cette matrone plantureuse se voulait nymphe, cet éléphant se rêvait gazelle. Véronica souffrait de sa maigreur : « dodue » fut le mot de passe en ce qui la concernait, (« génial » aussi, bien sûr — vulnérable poétesse !). Seule l'arrivée de Pauline, attendue, me terrifiait. L'apprivoiser, ce serait une autre paire de manches. Elle n'écrivait pas, hélas ! Et je n'espérais pas qu'elle rêvât beaucoup. Mais le Gamin sifflotait, parfaitement à son aise. Puis ce fut l'aube et Raymonde soupira, comme toujours une Femme lorsqu'apparaissent dans le ciel les filaments pourpres sur un fond rose :

— « Tu vois bien que tous les Gamins ne sont pas morts ! »

Il a fallu, là encore, mon cher hôte pour que je prisse en dégoût cette confusion (je la crois voulue par la Sublime) entre un lever de soleil et je ne sais quelle invisibilité maléfique. Mais le mot *gamin* lui-même, quand on y pense, quel fauteur de malentendus !

Avant d'aller plus loin, je devrais, me semble-t-il, présenter la version que mon mignon me donne des Evénements Terribles, assez différente, comme on pense, de l'Enseignement Officiel. On vous a raconté que la révolte des Gamins, en l'an 79 de l'ère de la Mondialité, n'était que la conséquence prévisible, fatale de l'avachissement viril. Vous le croyez d'autant plus volontiers que l'attaque fut foudroyante et immédiatement victorieuse. Dès les premières vingt-quatre heures, les plus vulnérables parmi les humains, les névrosés, les aliénés et la très grande majorité des impubères étaient assaillis, dominés, possédés enfin corps et âmes ; le Président du Conseil Mondial et les principaux ministres assassinés chez eux par leurs propres enfants, la Curie, le Palais, la Réserve investis, les radios, vidéos et télécinés aux mains des insurgés, les Gamins maîtres de la rue.

Ce fut alors que s'éleva la voix de Martha Kleber (dont mon Gamin prétend qu'elle n'était qu'une condamnée politique, interdite de séjour, exilée sur la Lune après cinq années de camp). Elle annonçait le combat de l'Humanité Adulte contre les Invisibles et leurs séides, les enfants, les uns et les autres confondus — pour la première fois de l'histoire — dans l'unique vocable : les Gamins. La contre-attaque brusquée des exilées

lunaires, l'intervention de la bombe V, qui purgeait le varlap de cent milliards de Glen et de Vaplans, le massacre systématique de six milliards d'impubères, la reddition des autres, la divinisation de Martha la Sublime, l'institution dans les trois mois du Premier Triumlériat... Tout cela est trop connu pour qu'il soit besoin d'y revenir.

Mais, selon mon Gamin, presque tout cela est faux. A l'entendre, les Invisibles n'auraient jamais existé avant les Evénements de l'an 79. La Révolte ne serait pas leur œuvre mais l'action concertée des impubères eux-mêmes, justement insurgés contre une société robotique. Il me paraît exact, je l'avais lu du moins, que depuis quelques siècles la précocité croissante de l'intelligence créatrice faisait l'émerveillement des adultes inconscients. Au début de l'ère de la Mondialité, on ne comptait plus les musiciens de cinq ans, les poètes de six, les mathématiciens, les physiciens et les chimistes de dix ans et moins. On peut concevoir que des stratèges géniaux aient fait leur apparition vers l'an 70 de notre ère et commencé de rassembler, de former et d'enrégimenter leurs troupes dans les crèches et dans les écoles...

— « Quel était votre programme, » lui demandai-je, « si vous aviez triomphé ? »

— « Ce qu'il est aujourd'hui. Balayer les Institutions existantes, immobilisatrices de vie ; développer les pouvoirs *psi* par l'enseignement des Rites Essentiels et de l'Individualisme Fidéiste, défini en 73 par Jean-François Boutonneau. »

— « Boutonneau ? »

— « Tu ne connais pas. Tous ses ouvrages, et bien d'autres, ont été anéantis dès les premières années du Nouveau Matriarcat. La destruction systématique des Bibliothèques Nationales a supprimé d'un coup des siècles de savoir au moment même où l'homme allait devenir dieu. »

— « Vous parlez comme si vous pouviez encore vaincre ? »

— « Nous vaincrons. Parce que nous sommes les plus faibles, selon la Loi de Réversibilité... »

— « La loi de Réversibilité ? »

— « Boris Vlaksborkyz, né à Prague en 69, mort en 95 sur Mars, colonie pénitentiaire 230. »

J'abandonnai. Le Gamin est trop savant pour moi.

Mais je réfléchis. Dur. Ce ne fut pas sans peine, car l'habitude est prise de nous considérer, nous, les virils, comme inaptes à la réflexion et la paresse intellectuelle est un gîte assez confortable pour qu'on ne tienne pas à le quitter. (Mon Gamin cependant va jusqu'à prétendre qu'au XXe siècle après le Christ encore, l'homme et la femme étaient traités comme des égaux : il y aurait eu, à l'époque, *presque autant* de virils que de Femmes dans les Universités : ce sont là, je l'avoue, de ces affirmations impudentes qui me font parfois douter de tout ce qu'il me dit).

La Sublime, une criminelle ? Soit. Les invisibles créés par les Gamins et non l'inverse ? Peut-être. Toutes nos lois battues en brèche et contredites par une Science plus évoluée ? Je l'admettais. Mais pourquoi donc,

s'il en était ainsi, les Gamins demeuraient-ils dans la soumission — pour ne pas dire l'inexistence — où les Femmes les tenaient depuis trente ans ? Je n'avais qu'à regarder vivre les garçons de Raymonde pour comprendre que jamais ils ne redeviendraient les hommes libres que leurs ancêtres auraient été.

— « Mais comment se voudraient-ils libres ? » me répondait le Tentateur. Il m'opposait la cruauté des Lois, la souple rigueur du Conditionnement. « Et pourquoi le voudraient-ils ? On ne leur refuse rien, leurs désirs sont des ordres — jusqu'à leur puberté du moins, où vingt-quatre mois dans « les camps de sagesse » en feront des virils parfaitement incultes et disciplinés. Vous êtes heureux de votre esclavage, » concluait-il, « voilà la triste vérité ! »

Il n'avait pas tort sans doute, puisque maintenant encore, à l'instant même où j'écris cela, je me demande : « A quoi bon se bagarrer, souffrir, mourir peut-être — au nom de quoi ? »

IV

Pauline arriva le lendemain, nantie de son diplôme. Au contraire de Raymonde, Pauline n'a aucune sorte de couleur. La peau, les cheveux, tout est noir en elle, vertigineusement abyssal. Bien sûr, c'est le besoin de clarifier toute chose qui lui donne cette apparence de néant. Pour elle tout est « trop clair » et je l'ai entendue un jour, non sans surprise, présenter l'histoire de l'humanité comme une longue préhistoire jusqu'à l'avènement du Nouveau Matriarcat. Elle prétend avoir approché la Première Sublime quelques semaines avant sa mort et tenir d'Elle-Même les secrets concomitants. Pour moi, je vois une preuve de sa supériorité dans le fait qu'elle n'a jamais cessé de me soupçonner des pires turpitudes et de la déloyauté la plus noire. Les événements — hélas ! — ne l'ont pas démentie.

Dans le salon ouvert de la villa on avait installé, ce jour-là, un trépied d'or, assez inconfortable mais sur lequel, assis, je ne manquais pas d'allure. Pauline me vit dès qu'elle passa le seuil. Ses yeux durcirent encore, s'il est possible, et son visage se crispa légèrement.

Cependant elle se tut d'abord et attendit que Simone m'eût apporté l'alcool glacé dont mon Gamin était friand. Elle attendit même que je l'eusse bu. Les garçons de Raymonde, à genoux devant le trépied, me considéraient avec une ferveur évidente. Un peu en retrait de leur Super, Raymonde et Simone espéraient qu'un mot tomberait de mes lèvres ; elles en frétillaient désopilament.

— « Alors, Grand Prêtre ! » dit Pauline.

Et la sueur commença de perler à mes tempes, mais je me redressai et assurai mes avant-bras sur les haridelles parallèles qui me servaient d'accoudoirs.

Elle s'approcha d'un pas et me regarda sous le nez.

— « La Sublime t'habiterait, toi ! » dit-elle. « Depuis quand parlerait-elle par la bouche d'un homme ? »

Je balbutiai déjà :

— « Je n'ai jamais prétendu... »

Mon Gamin m'imposa silence.

— « Que la Sublime, » acheva-t-il, « s'abaisserait jusqu'à moi ! Les Esprits qui me dictent les paroles que je dis doivent être tout au plus de ces esprits mineurs dont la Sublime elle-même a reconnu l'existence lorsqu'elle a dit : « Je n'aurais pas vaincu, ni aucune Femme au monde, sans l'aide des ennemis éternels des Gamins, les Esprits Purs ! »

Pauline secoua la tête et fronça les sourcils :

— « Elle parlait alors symboliquement, comme l'a montré avec clarté l'exégèse de la Mère Bienheureuse Félicie ! »

— « Sauf, » répliqua le cher ange, « que la Mère également Bienheureuse Agathie du Farou de la Sublime est d'un avis contraire et tient que ces paroles doivent être prises littéralement. »

Pauline ouvrit la bouche, jeta un regard gêné vers Simone et Raymonde et décida de se taire. Il lui fallait sans doute vérifier cette source mal connue d'elle avant de s'engager plus avant.

— « Tu aurais exprimé des sentences remarquables, » poursuivit-elle, « relativement à mes compagnes. J'aimerais les entendre à mon tour ! »

Je frissonnai. Quelle Femme a jamais toléré d'entendre encenser sa prochaine ! Mais j'avais tort de craindre.

— « Les Esprits, » dit le Gamin, « ne se répètent jamais. Est-ce à toi, la plus docte des Super, que je dois apprendre cela ? »

— « Trêve de poisseuses flatteries ! » rétorqua-t-elle. « Je ne suis pas la plus savante, je le sais très bien ! »

— « Tu sais même cela, » dit-il. « Mais ce que tu ne sais pas c'est le rayonnement de savoir qui émane de toi, bleu clair de la sagesse, jaune or de la prudence, carmin de la juste fureur ! »

« Tu exagères ! » pensai-je. Mais, déjà, stupéfait, je voyais la noire Pauline adoucir son regard — oh ! Sublime ! — d'une tendresse encore inaperçue. Puis je la vis trembler de la gorge aux pieds, cependant qu'une sorte de safran, qui devait être sa rougeur, colorait ses pommettes sèches. Cela ne dura qu'un instant mais nous fut clairement, violemment perceptible. Avec lenteur, elle tourna les talons.

— « Venez, » dit-elle à ses compagnes. « Il nous faut discuter entre nous de tout cela ! »

Je n'ébauchai pas un geste pour la retenir. Je savais qu'elle reviendrait et que, cette fois, elle serait seule. Mon Gamin, cependant, me pressait de parler à Jean-Louis et à Pierre. J'envoyai les garçons de Raymonde les chercher.

Or, ce fut Georges qui vint. Il s'assit en tailleur auprès de mon trépied et me considéra un moment, en silence, sans cesser de tirer sur sa pipe.

— « Tu as des boyaux, mon cher gars, » dit-il. « De sacrés boyaux ! »

Puis il ajouta cette question redoutable :

« Celui qui t'habite, c'est-y un Glen ou un Vaplan ? »

Il sourit de mon étonnement.

« J'ai connu cela il y a dix-huit ans. Un Glen. On dit qu'ils sont moins forts que d'autres. Et puis les temps étaient plus durs, tout s'est bien relâché depuis. Dans ce temps-là, parler de soi, dire « je », « moi », c'était vraiment la mort. Sans phrases. L'ange gardienne, nous en avions tous, épouse ou surveillante, sortait illico son désingréteur — et hop ! on devenait soi-même un invisible, plus invisible que tous les Gamins du vaplan, invisible même pour eux. »

Il rêva :

« Sais-tu que « désingréteur », c'est un jeu de mots, un mot-valise. On disait encore, dans ce temps-là, un désintégrateur à regrets, bien que, des regrets, je doute qu'on eût le temps d'en avoir. »

— « Vous avez triomphé de votre Gamin ? » balbutiai-je.

— « Question de vie ou de mort, mon cher gars ! On vendait, dans ce temps-là, des « boules Ryas » qui empêchaient d'entendre « l'intérieur », si je me fais bien comprendre. J'en ai acheté. Après cela, le Gamin, il pouvait parler. Ça ne me gênait pas. »

— « Raymonde était peut-être moins sévère que ma Véronica, » dis-je.

— « Ne crois pas ça. Elle avait dix-neuf ans et moi trente-cinq. Autant dire qu'elle faisait de moi ce qu'elle voulait. La casserole, le tourniquet, les équerres, j'ai tout connu. A la longue pourtant, j'ai appris certains trucs : ne jamais la contrarier, la flatter gentiment et puis faire du sport, beaucoup. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour me calmer, pardi ! Peu à peu, c'est devenu assez correct, nous deux. Gentillet, même. Le monde, après tout, ne marchait pas plus mal qu'au temps de la Mondialité... »

— « Vous l'avez connu ? » suppliai-je. « Parlez m'en. »

— « Rien à en dire. Entre un politicien et une femme, tu sais, il n'y a pas tellement de différences. Continuité, justice et formulaires... Que rien ne change, surtout ! Les Gamins, oui, les Gamins auraient pu... Je vais te confier un grand secret, cher gars. En 79, j'avais vingt-trois ans, un petit peu vieux déjà. Tout de même, la Révolte m'a secoué. J'aurais eu, je ne sais pas, moi, un lustre de moins, je me lançais aussi sec dans la bagarre — et j'y laissais ma peau. Seulement, j'aurais vécu ! »

Il ne m'en avait jamais tant dit.

— « Pourquoi vous confiez-vous — maintenant ? »

Il secoua sa pipe, en fit tomber les cendres et se leva.

— « Qui sait ? L'instinct... Cela vient peu à peu. On dit qu'autrefois les Femmes n'en étaient pas dépourvues. Bien sûr, maintenant, on leur ferait manger de la semelle sous le nom de tournedos, mais il y eut un temps... En bref, t'es bien parti, cher gars, crois-en un vieux. Parti pour être le Héros de la Virilité, parole ! Ce que ça nous rapportera, c'est une seconde histoire... »

— « Mais je peux compter sur votre silence ? »

— « Mieux que ça : sur mon appui. Il m'a semblé ce matin qu'on graillonnait en moi, comme un murmure. Et voilà bien longtemps que j'ai perdu mes boules Ryas ! »

Pauline parut dans l'encadrement de la porte. Georges cacha sa pipe et s'en fut tranquillement sans un regard derrière soi. Pauline ferma les portes.

Elle s'avança d'un pas mécanique, effrayant, jusqu'à trois pas de moi et se tint debout, frémissante, devant le trépied.

— « Carmin ! » balbutia-t-elle. « Jaune or, bleu clair — et puis ? »

En moi, le silence ! Sacré Gamin ! Il devait dormir, ou bien il s'amusait à me flanquer les jetons ! « Attends un peu ! » pensai-je. Et je parlai, moi tout seul :

— « Le vert de la lucidité, le violet de la puissance ! Ignores-tu l'arc-en-ciel qui s'épand sur tes pas ? »

— « Non, » dit-elle, « je sais. Mais je ne croyais pas que quelqu'un d'autre que moi... Ni Jean-Louis, ni Raymonde... »

Elle bafouillait vraiment. Je craignis de la plaindre. Déjà, je me penchais vers elle, aux dépens de ma splendide assise. J'allais pleurer dans son giron... Mon Gamin ressentit le péril et prit le relais :

— « Raymonde te jalouse, Super — et Jean-Louis n'est qu'un homme ! »

Des larmes brillèrent dans ses yeux. Elle me supplia de descendre de mon trépied. Je lui obéis avec la lenteur souhaitable.

— « Veux-tu être mon amant premier ? » dit-elle.

« Sors-moi de là, Gamin, » priai-je. Il consentit :

— « Les Esprits Purs ne me le permettraient pas, Super ! » murmura-t-il d'une voix profonde.

Elle soupira. Je fis écho à son soupir.

— « Du moins, dis-moi ce que tu veux. Je peux te combler de toutes les faveurs ! »

— « Il ne m'appartient pas, » répondis-je dignement, « de me poser en quémandeur pour moi-même. Mais l'Esprit qui m'anime réclame un temple et désire que j'en sois le prêtre... »

— « Quant à cela, » dit Pauline, « c'est déjà arrangé. Le temple s'élèvera ici même et nous fixerons l'entrée à quatre-vingt crédits. Raymonde, Simone et moi, sommes tes humbles servantes. »

— « Voilà qui est parlé, » lui dis-je. « Va jusqu'à cent. Le public préfère les chiffres ronds. On aime la simplicité. »

Elle reconnut dans ce mot la sagesse de l'Esprit.

V

Ces événements remontent à dix mois maintenant. Depuis quatre mois, j'ai mon temple, seul « survivant » en France, seul grand-prêtre dans le monde. J'ai déjà reçu les doctoresses les plus célèbres — nous avons, veux-je dire, mon Gamin et moi. La grande maîtresse elle-même de la

Recherche Tellurique n'a pas craint de venir nous demander conseil. A peine entrée dans le Temple, elle a chassé d'un geste ses cinq amants, ses trois suiveurs et ses douze secrétaires. Sourde, elle s'est approchée à toucher mon trépied ; ses deux dents ont sifflé la supplique rituelle :

— « Que dit de moi l'Esprit ? »

La réponse fut :

— « L'Esprit se tait, confondu par ton éternelle jeunesse ! » Elle se pâma pendant dix-neuf secondes avant de rappeler sa suite.

Cette vie ne manque pas d'être agréable, car j'ai pris goût moi-même au Kzarchr, dont mon Gamin fait grosse consommation ; puis j'ai ma chambre, mon lit, mes images personnelles. On me fout la paix vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un seul point noir : l'impatience du Gamin. Il reçoit ses ordres je ne sais d'où ni comment, mais je dois reconnaître qu'ils sont coordonnés. Et, quant à me révolter, ce n'est plus l'heure.

Il paraîtrait que nous sommes actuellement deux cent quarante-sept mille et des poussières complètement possédés dans le système solaire, dont plus de cent vingt mille sur notre seule planète. En moins d'un an, les choses ont bien changé. Sous d'étranges influences, les Femmes évoluent lentement, le plus grand nombre d'entre elles du moins ; les autres, comme Pauline, s'irritent vainement de la dégradation des mœurs, ou bien on les découvre noyées dans leur baignoire — accidentellement, comme la belle Raymonde ou ma pauvre Véronica. De nouveaux décrets sont promulgués qui permettront désormais aux virils d'accéder aux postes officiels ou de prolonger le « temps de réflexion » autorisé avant le mariage. Mais tout cela vient trop tard et les Femmes le savent. Elles s'inquiètent, elles pressentent que le Grand Soir ne tardera plus, Soir qui sera sans doute un matin, car Elles supportent plus mal l'aurore que le crépuscule.

Que dire d'autre ? Comme Georges, Pierre, Jean-Louis, j'attends. Sans impatience, non sans malaise. Elles n'étaient pas si mauvaises, nos maîtresses, compte tenu de leurs pouvoirs exagérés. Je ne peux m'empêcher de les plaindre en pensant à cette aube prochaine où, chacune dans sa chambre — et toutes ensemble pourtant — elles déboucleront le baudrier de sein et poseront sur la table de chevet le désintégrateur à regrets...

Je les plains. Je m'interroge aussi. Ce récit même, prématuré, ne l'ai-je pas écrit pendant les sommeils de mon hôte dans l'espoir qu'il tombe sous les yeux de l'une d'elles et l'avertisse ? On sait ce qu'on perd, sait-on ce qu'on trouve ? Nos futurs maîtres vaudraient-ils mieux ? Dois-je croire Gamin quand il me jure qu'Ils nous laisseront jouer chaque jour dans le sable chaud avec les barques démantelées, l'écume aux mille paillettes des vagues, les ravissantes et renaissantes haridelles ?



Les tortues en folie

(Callahan and the wheelies)

par STEPHEN BARR

C'est un vrai plaisir que de présenter des robots drôles. Les robots de la science-fiction sont généralement des penseurs profonds ou des monstres assoiffés d'huile. Dans notre monde réel, les robots : « tortues, » « renards » et « écureuils » électroniques, sont plutôt du genre « gentil ». Les robots de la nouvelle que vous allez lire sont, eux, de l'espèce « robots farceurs ». Ce qui ne les empêche pas, en fin de compte, d'être assez inquiétants...



— « Ah ! si j'avais su, » dit Amantha. « Si seulement quelqu'un m'avait mise en garde. Si maman avait été assez avisée pour me prévenir que... que... »

— « Où veux-tu en venir avec tous ces « si » ? demanda Callahan avec gêne.

— « Eh bien, j'y aurais regardé à deux fois avant d'épouser un maboul d'inventeur, voilà tout ! » dit Amantha en remettant la corbeille à papiers dans la position verticale et en en ramassant le contenu épars. « Regarde-moi cette pièce ! Comme toute la maison, d'ailleurs ! Pourquoi ne pas les tenir au labo où est leur véritable place, je demande à savoir ? » Ses yeux noirs pétillaient de colère.

— « Je ne suis pas un inventeur, » dit Callahan en s'approchant de la petite mécanique à trois roues qui essayait pour le moment d'extraire un livre de la rangée inférieure des rayonnages fixés au mur. Il la tourna en sens inverse, lui faisant faire face au centre de la pièce. « Je suis un chercheur cybernéticien. Les inventeurs... »

— « Que tu sois ce que tu voudras, tu est fou à lier. »

Amantha lança un regard farouche à la petite machine mobile. Celle-ci, qui avait à peu près l'allure d'une tortue montée sur roulettes, semblait réfléchir à ce qu'elle allait faire maintenant. Elle tournait ses antennes photo-électriques de côté et d'autre tout en agitant ses bras articulés terminés par des pinces. Bientôt, cependant, elle parut s'être décidée ; elle courut jusqu'à une prise de courant encastrée dans la plinthe, s'y enficha, et se mit à se recharger. Amantha se retourna avec une expression exaspérée au moment où une deuxième tortue franchissait la porte avec un léger bruit métallique. Elle la vit rejoindre sa compagne et attendre pa-

tiemment que celle-ci eût fini de se recharger et libéré la prise ; alors, elle prit sa place. La première gagna rapidement la porte et, tournant à droite, disparut dans le couloir.

— « Ah ! ça non ! » s'écria Amantha en s'élançant à sa poursuite. « Tu n'entreras pas dans mon bureau ! »

Callahan suivit et trouva sa femme debout, adossée à la porte de son bureau, défiant la petite machine qui, pour un peu, aurait pris un air vexé.

— « C'est déjà assez qu'elles entrent dans le cabinet de débarras et me cachent mes chaussures, » dit-elle. « Je ne veux pas qu'une de ces tortues pénètre dans mon bureau, c'est clair ! » Bien que dépourvue d'appareil auditif, la tortue sembla comprendre, et, exécutant un prompt demi-tour, elle s'engagea en cliquetant dans le couloir en direction du labo.

Dans la grande maison sans étage de Callahan, située à la périphérie d'un village du nord de l'Etat de New-York, une pièce restait inviolée ; c'était le bureau d'Amantha, où elle écrivait — surtout des histoires d'enfants. Ces histoires manquaient totalement de sentimentalité et avaient, en fait, une teinte légèrement sardonique qui pouvait expliquer leur popularité parmi les jeunes.

Quand la tortue eut disparu dans le labo, Amantha regarda son mari dans les yeux, ce qui pouvait être alarmant, car elle avait un père irlandais et une mère à la fois gitane et française. Callahan se sentait capable de tenir tête au côté irlandais, mais il était moins sûr en ce qui concernait l'autre côté.

— « Callahan, » dit-elle, « le moment est venu de mettre les choses au point. Quand tu t'es lancé dans cette... entreprise, il a été entendu que mes livres seraient écrits dans mon bureau et que tes expériences se feraient au labo — autrement dit que tu resterais dans ta boutique et moi dans la mienne. Et maintenant que se passe-t-il ? Ces bon sang de tortues ont pris possession de toute la baraque ! Tu te rappelles ce que l'une d'elles a fait à mes bas ? La petite qui avait quatre roues ? »

— « Elle n'est plus en circulation, » dit Callahan. « Elle s'est court-circuitée et a grillé ses bobinages. Mais pourquoi ne pas tenir la porte de la chambre à coucher fermée ? »

— « Elles s'introduisent dans la cuisine, » répliqua-t-elle, « et elles ouvrent la porte du four. Comment veux-tu que je réussisse un soufflé si on m'ouvre la porte du four ? Le four n'a pas de fermeture et je ne veux pas boucler la cuisine — comment surveillerais-je le rôti autrement qu'à l'odeur quand je suis dans le bureau ? »

— « Qu'est-ce qui t'empêche de te servir du réglage de durée du four ? »

— « Les mécanismes d'horlogerie ne valent rien pour la cuisine ; ils n'ont pas la subtilité que cet art demande. Il faut que tu tiennes tes petites camarades dans le labo ou que tu leur apprennes à faire attention, il n'y a pas d'autre solution. Laisse-les s'ébattre dans le jardin — il fait un temps superbe aujourd'hui. »

— « La dernière fois qu'elles sont sorties dans le jardin, » objecta Callahan, « il y en a une qui s'est aventurée sur la route et qui s'est fait écraser par un camion. Et de toute façon, elles n'ont pas été créées pour faire attention : elles doivent avoir une complète liberté de choix. Je veux que leurs circuits au gélatino-graphite fassent l'épreuve de tout ce qui... »

— « En tout cas, j'espère que tu as fait à cette pauvre chérie des funérailles dignes d'elle, » dit Anatha.

— « Non, » répondit Callahan. « Ce ne sont pas des animaux, Amantha. Ce sont des machines avec des circuits de mémoire souples et des commandes par contre-réaction, et elles sont très impressionnables. »

— « Hum ! » fit Amantha. « Je trouve qu'elles fourrent leur nez partout ! »

— « Mais non ! Ce n'est pas de la curiosité — leur comportement est d'abord motivé par un dispositif aléatoire et ensuite elles apprennent. Les lignes de connexion du gélatino-graphite qui se révèlent les plus efficaces se comportent comme un circuit imprimé, et si l'occasion s'en présente, la machine les surimprime. Mon intention est essentiellement de m'écarter d'une machine pourvue d'une série d'instructions prédéterminées et de les laisser s'éduquer par tâtonnements. C'est ce qu'on peut appeler le réflexe de survie. »

— « C'est en somme la théorie de Darwin : chacun pour soi et Dieu pour tous, n'est-ce pas ? » dit Amantha.

Un bruit métallique parvint de la cuisine et Amantha jeta à son mari un regard dépourvu d'aménité. Tous deux s'élancèrent pour voir ce qui se passait. Une tortue s'était approchée du seau à ordures dont elle manœuvrait nonchalamment la pédale, soulevant et laissant retomber le couvercle tandis que ses antennes suivaient le mouvement et qu'un de ses bras articulés battait la mesure.

— « Il ne manquait plus que ça ! » dit Amantha en se baissant pour faire cesser le tapage.

— « Non, laisse-la ; elle étudie la corrélation entre le mouvement de la pédale et le couvercle. Elle s'arrêtera quand elle constatera que cela ne l'aide pas à faire avancer le seau et qu'elle perd son temps. »

— « Est-ce vraiment tout ce qu'elle désire faire, la mignonne ? »

— « Oui, cela et se recharger ; c'est un commencement, j'ai dû m'en tenir là. Et je les ai dotées de deux dispositifs préventifs, comme le détecteur de chaleur, afin qu'elles n'aillent pas mettre le feu à la maison. C'est pour cela qu'elles s'empressent de filer dès qu'elles ont ouvert la porte du four. Elles sont très simples, par leur nature même, Amantha. »

La tortue simple de nature cessa de faire claquer le couvercle et se jeta contre le seau à ordures, mais celui-ci était trop lourd pour être déplacé de cette manière. Après une nouvelle tentative, elle y renonça et alla se réfugier dans un coin où elle s'immobilisa.

— « Je crois que tu es maboul, » dit Amantha. « J'aurais préféré que tu continues à travailler dans les calculateurs. Les calculateurs ne sont pas continuellement dans vos jambes. »

— « C'est là toute la question, » dit Callahan en s'asseyant sur le coin de la table de la cuisine et en prenant un air doctoral. « Un calculateur reste assis sur sa grosse boîte et ne ressent jamais rien qui résulte de son activité ! On l'alimente avec une masse d'informations, mais ce n'est pas du tout la même chose. Ces grosses machines ne se déplacent pas et ne font rien ; si elles avaient un but, comme les tortues qui cherchent à se recharger, elles penseraient au lieu de se contenter de calculer. La pensée véritable commence avec la réaction opérationnelle à l'environnement ! »

— « Ah ! que voilà une belle phrase ronflante ! » dit Amantha. « Tu devrais te mettre à écrire, Callahan, crois-moi. »

— « Oui, mais il faut que je travaille maintenant, » dit-il en se levant.

— « Commence d'abord par te donner un coup de brosse, » dit Amantha. « Tu as de la farine plein le... plein ton fond de pantalon. »

Quand il entra dans le labo, Callahan trouva les deux tortues occupées à se pousser, tête contre tête. Il observa la scène avec intérêt ; c'était une nouvelle phase de leur comportement. Au bout d'un moment, l'une d'elles abandonna la lutte et se détourna pour laisser le passage à sa compagne. Callahan en conclut que c'était l'affaire du hasard ; il ne voyait pas là de rivalité ; la question était de savoir si un engramme durable ou viable avait été produit dans leur « cerveau » quasi amorphe. Naturellement, le cerveau d'un animal vivant comportait tout un système de neurones, de synapses et de fibres connectrices, et une activité répétée y laissait finalement des empreintes utiles, mais avec la masse uniforme du gélatinographite semi-conducteur des tortues le résultat était plutôt semblable à des alignements de particules polarisées dans un champ magnétique. « Ce que je veux tenter, » avait-il dit à Amantha, « c'est de donner à un petit calculateur un *but,* ainsi que des bras et des jambes. Des roues, en tout cas. »

— « Je crois que tu es maboul, » répéta-t-elle.

Il se remit au travail et essaya de prendre un électro-encéphalogramme d'une tortue. L'opération était devenue de plus en plus délicate, car elles réagissaient avec de plus en plus de violence si on voulait les immobiliser, et il était difficile de ne pas voir en cela une sorte de ressentiment. Si l'une des tortues se trouvait momentanément inactive, l'électro-encéphalographe ne révélait rien d'autre que la pulsation alpha fondamentale — sa résonance particulière — mais si on la maintenait immobile, elle entrait dans ce qu'Amantha appelait une rage folle. Cette journée, assez décevante pour lui, touchait à sa fin. A cinq heures, il alla au coffre à fusibles et manœuvra un commutateur pour couper le courant alimentant les prises au sol où se rechargeaient les tortues. Les autres prises, celles où se branchaient les lampadaires, ne pouvaient être atteintes qu'avec un outil spécial et se trouvaient sur un circuit distinct. Cette mesure était devenue nécessaire quand les tortues avaient commencé à manifester un esprit aventureux ; autrement, personne n'aurait pu dormir. Le courant coupé, les tortues s'arrêtaient une fois leur réserve d'énergie épuisée et restaient sur place jusqu'au moment où il les rechargeait, le lendemain matin.

— « Tu sais, Amantha, » dit-il au dîner, « elles peuvent finir par établir une relation entre moi-même et l'arrêt de leur source d'énergie. Et du fait qu'elles ne sont pas en état de perception lorsque je les recharge, elles ne m'en sont pas reconnaissantes. Elles ne voient qu'un côté de la chose. J'espère qu'elles n'en acquerront pas des tendances agressives. »

— « Quoi qu'il en soit, tu feras bien de te tenir à carreau, » dit-elle.

— « Underwood a téléphoné cet après-midi, » reprit-il. « Tu étais dans ton bureau. Cet homme est un imbécile... »

— « Vraiment ? » fit Amantha. « Qu'avait-il à dire pour sa défense ? »

— « Oh ! il voulait me rappeler la réunion de demain soir. Comme je suis le principal orateur, je ne risque pas de l'oublier. Je ferai un exposé sur mes expériences. Après cela, il s'est mis à bavarder sur les dentrites — il fait partie de ces sceptiques qui croient tout savoir. Il ne semble pas comprendre que le gélatino... »

— « Allons, » interrompit Amantha. « Nous allons manquer la télé. »

Il la suivit dans le vestibule, mais, préoccupé qu'il était par sa conférence du lendemain, il ne remarque pas une petite forme qui se réfugia dans un coin éloigné. Comme à cette heure toutes les tortues devaient normalement être privées d'énergie, mieux valait pour sa tranquillité d'esprit qu'il ne l'eût pas vue.

***

Quand Callahan s'éveilla le lendemain matin, il s'aperçut que sa femme était déjà habillée. Elle semblait avoir des ennuis avec la porte de la chambre.

— « C'est étrange, » dit-elle en fronçant les sourcils. « La porte est fermée à clé... et de l'extérieur... »

Il se leva et s'approcha d'elle. Il fit jouer la poignée, mais la porte refusa de s'ouvrir.

— « Pour l'amour du ciel ! » s'écria-t-il.

— « Je t'avais prévenu. Voilà qu'elles nous enferment maintenant. »

— « Mais elles ne peuvent pas atteindre la serrure ! » Il alla à la fenêtre. « D'ailleurs, j'ai coupé le courant dans les prises au sol... » Il enjamba la barre d'appui, sauta à terre dehors et rentra par la porte. Il fit sortir Amantha et tous deux restèrent silencieux. Alors, une tortue entra en cliquetant dans le living-room.

— « Eh bien, tu avais oublié de couper le courant tout compte fait, Callahan. »

— « Mais bon Dieu non ! Viens, je vais te montrer. »

Ils allèrent au labo et il ouvrit le coffre à fusibles.

— « Tiens, tu vois bien que l'interrupteur est fermé, et elles n'auraient pas pu atteindre la clé de la chambre de toute façon. »

— « Vraiment ? Alors, regarde ça. »

Il se retourna et vit une pile de livres qui avait été disposée en un escalier rudimentaire allant du plancher à l'établi.

— « Ça, par exemple !... » fit-il, les yeux écarquillés.

— « Mais, Callahan, comment ont-elles pu monter ces marches avec leurs roues ? »

— « Leurs pneus sont en caoutchouc mousse, » dit-il d'un air absent. « Mais leur réserve d'énergie aurait dû être épuisée dans la nuit... Oh ! oh ! » Il désigna le mur derrière l'établi, où une prise de courant se trouvait au niveau de celui-ci, sur un autre circuit que celui des prises déconnectées. A côté, un râtelier de tubes à essais avait été renversé. « C'est la chose la plus invraisemblable que j'aie jamais vue ! Mais la serrure de la chambre à coucher... Il n'y avait pas de pile de livres devant la porte ! »

— « Peut-être qu'elles les ont remis en place, » dit Amantha. Ils gagnèrent le living-room et trouvèrent les livres jonchant le sol. Ils regardèrent une tortue les manier et finalement en placer un sur un autre. Puis la tortue aperçut le pied de Callahan, fit demi-tour et s'enfuit précipitamment dans le vestibule.

— « Elle a peur de toi, Callahan, » dit Amantha. « Et ça n'a rien d'étonnant, à crier comme tu le fais. »

— « Je ne criais pas ! Et d'abord elle n'a rien pour entendre ! »

Amantha secoua sa chevelure brune.

— « Je crois que tu la froisses. »

— « Mais nom d'un chien, tout en elle est hasard ! Essai et erreur ! »

— « Je persiste à croire qu'elle a fait preuve d'intelligence. »

Il alla s'habiller et fit la tournée de la maison pour ramasser les tortues inertes — seule celle qu'ils venaient de voir était parvenue à se recharger — et il les enficha chacune pendant quelques minutes dans la prise de l'établi. Puis il leur rendit la liberté pour la journée et rétablit le courant dans le circuit des prises au sol. Il s'aperçut qu'il avait oublié de relever l'identité de celle qui avait eu tant d'ingéniosité — ou plutôt de chance. Toutes avaient des plaques numérotées vissées sur le dessus de leur carapace. Il alla demander à Amantha si elle en avait pris note.

— « C'est le numéro treize, évidemment, » dit-elle. « Quelle autre aurait-ce pu être ? C'est celle qui est maligne. »

— « Ça ne tient pas debout ! » dit-il en regagnant le labo. Il remporta les livres dans le living-room et passa les deux heures suivantes à aménager le câblage de toutes les prises qu'il avait jusque-là supposées inaccessibles aux tortues, afin de pouvoir les mettre hors circuit en même temps que celles qui se trouvaient dans les plinthes. Puis il se demanda s'il devait mettre un cadenas au coffre à fusibles, mais il se dit que les tortues n'iraient pas jusqu'à comprendre l'utilité d'un commutateur. Du moins, il l'espérait. Il sortit dans le vestibule et aperçut Peter Brown, le fils de son voisin, un gamin de onze ans, qui franchissait la porte d'entrée, une lueur d'intérêt dans les yeux. Callahan s'arrangea pour l'éloigner du labo et le faire entrer dans le living-room. La mère de Peter, Jessica Brown, était venue quelques jours avant et avait aperçu une tortue. Elle avait dû en parler à Peter.

— « Dites, Mr. Callahan ! Maman dit que vous avez une petite loco-

motive qui marche sans... » Il s'interrompit au moment où deux tortues faisaient leur apparition et couraient vers la prise de courant la plus proche. « Oh ! mince alors ! Regardez ça ! En voilà deux ! Qu'est-ce qu'elles font ? »

Les deux tortues étaient en train de se disputer la prise de courant et Peter se mit à quatre pattes pour observer tandis que celle qui avait eu le dessus se rechargeait. Il était fasciné. Quand la tortue eut terminé, elle s'élança pour traverser le tapis et Peter tendit la main, mais elle fit un détour et franchit rapidement la porte-fenêtre.

— « Bon sang ! » s'écria Callahan en s'élançant après elle.

— « Ma parole, on dirait qu'elle est vivante ! » dit Peter, ravi, en suivant Callahan sur la terrasse. « Vous avez vu comment elle a évité ma main ? Comment l'avait-elle vue, Mr. Callahan ? »

— « Elles ont des antennes photo-électriques. Et elles ne sont pas vivantes, Peter, mais c'est tout comme... Oh ! nom d'un chien ! »

La tortue avait traversé la pelouse et se trouvait maintenant sur la bordure en ciment de leur petite piscine. Il se mit à courir, mais trop tard ; sans un moment d'hésitation, la tortue fit la culbute par-dessus le bord et disparut avec un léger plouf ! Quand ils arrivèrent, ils l'aperçurent immobile sur les carreaux de faïence bleue au fond de l'eau. »

— « Sapristi ! Elle s'est noyée ! »

— « Non, elle s'est simplement court-circuitée ; quand elle sera sèche, il n'y paraîtra plus. »

— « Ah bon, alors vous la sortez de là, Mr. Callahan ? Ou voulez-vous que je le fasse ? » Peter commençait déjà à se dépouiller de son maillot de corps.

— « Si tu veux, » commença Callahan.

A ce moment, Amantha parut à la porte-fenêtre.

— « tu as fait sauter les plombs ! » cria-t-elle. « Je n'ai plus de courant à ma machine à écrire ! »

— « Mais non, » murmura-t-il d'un ton distrait en se dirigeant vers la maison. Comme il y arrivait, il entendit Peter plonger. En regardant dans le coffre à fusibles, il constata que celui de la section arrière avait fondu. Il y avait dans l'air une odeur d'huile chaude. Après une brève investigation, il en découvrit la cause : une tortue — non pas la Treize, remarqua-t-il avec un soulagement — était dans un coin derrière quelques boîtes et émettait de la fumée. Elle avait de toute évidence trouvé quelques clous et les avait jetés derrière l'écran de protection d'une prise de courant au sol. Tout le voltage avait passé dans ses grappins et court-circuité le gélatino-graphite.

Il la ramassa et la laissa retomber aussitôt ; elle était encore brûlante. Il lui restait sept tortues maintenant ; les numéros un à six étaient des prototypes qu'il avait mis au rebut. Tous les modèles qui fonctionnaient encore étaient pourvus d'un dispositif incorporé réagissant à un affaiblissement de leurs batteries et qui les faisait rechercher aussitôt une prise de courant pour se recharger ; il avait trouvé avantageux de n'utiliser

que des batteries de faible capacité afin de les forcer à répéter fréquemment cette manœuvre. C'était l'équivalent d'une recherche de nourriture et il espérait qu'il en résulterait une sorte de survie de la plus apte, la compétition n'étant pas entre une tortue et une autre, mais entre les engrammes les plus utiles.

Ceux-ci étaient à leur tour le résultat d'un changement durable produit dans l'écorce cérébrale par leur activité précédente : une forme de mémoire. En rencontrant les problèmes imposés par son environnement, la tortue apprendrait, et les problèmes, comme l'avait dit R. W. Gerard à propos du cerveau vivant, faisaient en quelque sorte naître par nécessité un cerveau capable de les résoudre. Les pensées de Callahan furent interrompues par Peter, entrant dans le labo tout trempé et vêtu de son seul caleçon. Il tendit la tortue, aussi mouillée que lui.

— « Vous croyez qu'elle remarchera, Mr. Callahan ? »

— « Bien sûr. Merci bien, Peter, » dit Callahan. « Tu ferais bien de rentrer chez toi pour mettre des vêtements secs. »

Il posa la tortue sur l'établi. Amantha vint à la porte pour lui annoncer qu'elle avait de nouveau du courant. Il se résigna à accepter la culpabilité de l'interruption.

Quand Peter eut été renvoyé chez lui pour se changer, la tortue secourue se mit à faire des mouvements saccadés et indécis tandis que ses servo-circuits séchaient, et Callahan la posa à terre. Amantha et lui la suivirent quand elle pénétra dans le living-room pour aller éprouver la porte-fenêtre, maintenant fermée.

— « Faisons une expérience, » dit Callahan en la ramassant et en la posant sur la table. La tortue s'avança jusqu'au bord, où elle s'arrêta net, ses antennes explorant le vide. « Tu vois ! La leçon lui a servi. C'est stupéfiant ! »

— « La numéro Treize, encore, » dit Amantha. « Je t'ai bien dit, Callahan, que c'est celle qui est intelligente. » Pour une fois, Callahan n'était pas loin de partager son opinion. « A quelle heure est ta conférence ? » demanda-t-elle.

— « Il y a d'abord le dîner, à sept heures. Les discussions dureront ensuite jusqu'à une heure avancée de la nuit, aussi je coucherai à l'hôtel. Je serai de retour pour le déjeuner. N'oublie pas de couper le courant des prises au sol, Amantha. »

— « Non. Tu ferais bien d'aller préparer ta valise si tu dois te chercher un hôtel. Tu as quatre heures de route, il faut donc que tu partes d'ici à deux heures. »

— « C'est juste. Je vais emporter la Treize avec moi pour la démonstration. »

— « Si tu veux, mais arrange-toi pour qu'elle ne te joue pas de mauvais tours. »

Callahan avait, pour le transport des tortues, une boîte spéciale qui leur laissait une certaine liberté de mouvement afin qu'elles ne deviennent

pas « enragées », mais quand vint le moment, il ne put trouver la Treize nulle part.

— « Tu penses qu'elle a pu aller se fourrer derrière les livres du living-room ? » demanda Amantha quand ils eurent cherché un moment en vain.

— « Il n'y a pas assez de place, » dit Callahan. « C'est bougrement ennuyeux, mais je ne peux pas attendre. Je vais prendre la Neuf. Quelle poisse ! Je voulais leur montrer comment la Treize évite le bord de la table ! »

— « Peut-être a-t-elle dit à la Neuf de se méfier du vide. »

— « Oh ! je t'en prie, Amantha. Elles ne peuvent pas communiquer ! »

— « Bon. J'ouvre l'œil au cas où la Treize se présenterait. Elle va peut-être communiquer l'endroit où elle se trouve. »

Callahan approuva de la tête et partit à la recherche de la Neuf. La disparition de sa tortue la plus remarquable était un fait sans précédent — aucune d'elles ne s'était jamais cachée. Il lui vint à l'esprit qu'elle avait pu sortir, mais toutes les portes étaient fermées et les grillages mis aux fenêtres. C'était vraiment mystérieux. Sur le point de partir, il dit à sa femme : « A ta place, je couperais le courant de bonne heure. Ou mieux, dès maintenant, sinon il faudra que tu les surveilles tout l'après-midi. Si tu le fais maintenant, elles n'auront plus de courant dès quatre heures et tu aura un peu de tranquillité. »

— « C'est ce que je vais faire, » dit-elle avant de l'embrasser en lui souhaitant bon voyage.

Il se dirigea vers le garage pour sortir le petit coupé qu'ils utilisaient pour les longues randonnées, mais quand il mit le contact, le moteur ne démarra pas. Comme il n'avait pas le temps de vérifier la batterie ou le câblage, il prit la jeep. Dix minutes plus tard, il n'y pensait plus.



La réunion démarra bien : le rapport de Callahan sur la marche de ses expériences fut suivi avec intérêt et enthousiasme par toute l'assistance, à l'exception d'Underwood qui ne cessa d'interrompre. Il semblait incapable de saisir le concept d'un cortex malléable, s'éduquant et se créant pratiquement par lui-même, et il agissait comme si Callahan cachait à ses collègues des renseignements importants. C'était le moment qu'attendait Callahan. Il fit signe à un employé qui apporta la boîte à tortues. Il la déposa précautionneusement ; la faible agitation qui se manifestait à l'intérieur était déconcertante, mais puisqu'il s'agissait d'une réunion de savants, il ne devait s'étonner de rien. Callahan le remercia, saisit la tortue numéro Neuf et la mit sur la table.

— « Messieurs, en voici une, » dit-il. « Ce n'est pas la plus évoluée de celles que je possède, mais... »

— « Comment se fait-il que vous n'ayez pas apporté la plus évoluée ? » coupa Underwood.

— « J'en avais l'intention, mais je... je n'ai pas pu la trouver. »

— « Vous n'avez pas pu la trouver ? »

— « C'est-à-dire que, voyez-vous, elle s'est cachée. »

— « Et j'imagine que celle-ci se montrera incapable de confirmer vos prétentions assez extraordinaires, » dit-il en ricanant. « Cachée ! »

— « Laissez, Underwood, » dit un autre membre. « Voyons ce que celle-ci peut faire. » A ces mots, il étendit la main. La tortue numéro Neuf l'examina avec ses antennes, eut un mouvement de recul et courut jusqu'au bord de la table... où elle s'arrêta pile. « Ça alors ! » s'écria l'homme avec admiration. Callahan éprouvait le même sentiment ; tout semblait en somme donner raison à Amantha.

— « Je crois, » dit Underwood, « que pour celui qui connaît bien le chat photo-électrique du Dr. Monkton, qui suit et attraque une souris illuminée, il n'y a là rien d'inédit ni de sensationnel. »

— « Oui, mais le bord de la table n'est pas illuminé, » dit l'autre membre.

— « Quand j'étais gamin, » dit Underwood avec hauteur, « j'avais un jouet mécanique qui ne tombait jamais de la table. Il avait des appendices qui reposaient sur le bois de la table et qui tombaient quand il arrivait au bord, ce qui avait pour effet de faire faire demi-tour au mécanisme. »

— « Cette tortue n'a pas de tels appendices, » dit Callahan. « Elle a appris à reconnaître l'image corticale du vide. Tenez, je vais vous montrer. » Il posa la Neuf sur le plancher et demanda aux membres de former le cercle en se tenant les uns contre les autres, mais en laissant entre leurs jambes jointes un étroit passage.

La Neuf explora la barrière de jambes et conclut manifestement qu'elles étaient trop serrées pour qu'elle pût traverser. Quand elle découvrit le passage, elle y courut tout droit, mais au moment de le franchir, elle fit un détour pour venir dénouer un des lacets de chaussure d'Underwood. Puis elle prit son élan et s'enfuit à travers l'espace libre. L'assistance éclata de rire et l'un des savants dit : « Quelle espièglerie ! » mais Underwood ne parut pas goûter la plaisanterie.

— « Tout ce qu'elle a fait, » dit-il en relaçant sa chaussure, « c'est d'enregistrer la zone de lumière et d'y aller. Ce n'est ni plus ni moins que du phototropisme. » Il s'abstint de mentionner le lacet.

— « Si tel est votre avis, nous pouvons essayer autre chose, » dit Callahan en allant rechercher la tortue. Celle-ci roulait lentement dans une direction parallèle au mur. Il comprit que sa batterie faiblissait et qu'elle cherchait à se recharger. Il en fit part à ses collègues et ceux-ci regardèrent la tortue qui, venant de découvrir une prise, essayait d'enlever le cordon électrique qui y était enfiché, mais sans y parvenir, car il tenait trop bien. Après avoir tiré dessus sans résultat, elle y renonça et revint vers la table, sous laquelle un couteau était tombé. Il était évident qu'elle l'avait vu et s'en était souvenue, car elle retourna tout droit à la prise et, se servant du couteau comme d'un levier, la libéra du cordon. Puis, calmement, elle se rechargea. Underwood lui-même en était stupéfait. Mais Callahan ressentait quelque inquiétude...

Il était fourbu quand il rentra à son hôtel et il dormit jusqu'à midi. Il essaya d'obtenir Amantha au téléphone, pour l'informer qu'il serait en retard, mais il n'obtint pas de réponse. Où diable pouvait-elle être ? Il lui avait dit de l'attendre pour le déjeuner ; elle aurait dû être à la maison.

Il prit à toute allure le chemin du retour, couvrant la distance en un peu plus de trois heures. Il laissa la voiture dans l'allée et courut à la porte ; elle était fermée à clé. Il appela et sonna, mais personne ne parut. Et c'est alors que, de l'intérieur, lui parvint, très faiblement, la voix de sa femme qui l'appelait. Il dut casser un carreau pour entrer et, une fois dans le vestibule, il entendit nettement Amantha qui se trouvait dans une pièce de derrière. Il courut au labo, fermé à clé lui aussi. La voix de sa femme venait de là, curieusement étouffée. Il prit son élan et enfonça la porte, faisant dégringoler une pile de livres. La voix était maintenant au-dessus de lui : « Sors-moi d'ici, Callahan ! »

— « Pour l'amour du ciel, où es-tu ? »

— « En haut, dans le grenier, bouclée ! »

— « Mais il n'y a pas de grenier, Amantha ! »

— « Eh bien ça ne fait rien, c'est là que je suis ! »

Il s'avisa qu'il y avait un espace vide, pourvu de lucarnes d'aération aux deux extrémités et accessible par une trappe s'ouvrant dans le plafond juste au-dessus de l'établi. Il vit alors qu'une caisse avait été placée sur celui-ci, et une chaise sur la caisse. La trappe avait un loquet à ressort, ce qui expliquait pourquoi Amantha était prisonnière.

— « Attends une minute ! » cria-t-il en montant sur l'établi.

Il se disposait à grimper de là sur la chaise quand il remarqua qu'un des pieds de celle-ci ne reposait pas sur la caisse. Il mit la chaise d'aplomb, se hissa dessus, et déverrouilla la trappe. Amantha était couverte de poussière et de toiles d'araignées. Ses yeux étincelaient.

— « Bon Dieu ! » s'écria-t-elle. « Attends seulement que je mette la main sur cette Treize ! Tu verras comment je vais lui apprendre à vivre ! Je vais la décontaminer ! »

— « Voyons, calme-toi, Amantha et raconte-moi ce qui s'est passé. Que diable faisais-tu là-haut ? »

— « J'y ai été attirée, voilà tout ! » fit-elle avec indignation. « N'écoutant que mon bon cœur, j'essayais de venir en aide à cette misérable et perfide mécanique, alors qu'elle me tendait un piège ! C'est elle qui mène la bande, Callahan, tu peux me croire ! »

— « Ecoute : commençons par le commencement, » dit-il. « As-tu coupé le courant dans les prises au sol de bonne heure, comme je te l'avais recommandé ? »

— « Eh bien, à vrai dire, j'ai eu scrupule à le faire. Elles avaient envie de jouer ; il m'a paru cruel de les faire aller au lit à quatre heures. »

— « Mais as-tu finalement coupé le jus ? »

— « Attends que je reprenne mon souffle, s'il te plaît. J'ai crié à tue-tête là-haut depuis je ne sais quand, mais personne ne m'entendait. Les Brown doivent être sortis. Oui, je l'ai coupé, mais elles le prennent autre

part en douce. Tout vient du moment où elles ont découvert la scie à contourner. La Treize a découpé un trou dans le plancher et elles se sont mises à courir par-dessous d'un bout à l'autre de la maison ! » Elle désigna un trou aux bords déchiquetés, près de la porte. « Elle en a fait un dans chaque pièce et les portes ne les retiennent plus. Et elles ont trouvé une nouvelle façon de grimper : elles se hissent avec un morceau de fil métallique recourbé. C'est comme ça que je me suis fait enfermer. »

— « Je croyais t'avoir entendu dire qu'elles t'avaient tendu un piège ? »

— « C'est exact. La Treize monte là-haut en s'arrangeant je ne sais comment, et elle se met à cogner : toc-toc, toc-toc. Je viens pour voir ce qui se passe et, croyant qu'elle s'est accrochée quelque part, je fais un échafaudage avec la caisse et la chaise et je grimpe dessus animée des meilleures intentions, et voilà que la Treize me file entre les jambes, se laisse tomber sur la chaise et, clac ! elle me boucle bel et bien ! »

— « Il est heureux que tu n'aies pas pu la suivre, » dit Callahan. « La chaise avait un pied en dehors de la caisse et tu te serais ramassée — là-bas. » Il tendit le doigt et vit, pour la première fois, qu'une bouteille cassée était dressée, pointes en l'air, sur le plancher, à l'endroit où sa femme serait tombée si elle avait posé le pied sur la chaise bancale. « Tu dis que la Treize s'est laissée tomber dessus ? » Elle fit un signe de tête en regardant avec incrédulité la bouteille cassée. « Elles pèsent plus de trois kilos, Amantha, et de la façon dont la chaise était placée quand je suis entré, elle l'aurait fait dégringoler. Non ; elle l'a *déplacée.* »

Il y eut un silence. Callahan hocha la tête. Tout cela était grotesque. L'expérience se déroulait trop bien. La vitesse de développement mental des tortues eût fait honneur à un cerveau humain. Aucune tortue n'était visible pour le moment. « Où diable sont-elles ? » dit-il.

— « Elles sont toutes sous le plancher, en train de conférer pour savoir ce qu'elles vont faire à présent. »

— « Tu ne devines pas, Amantha ? »

— « Non, » dit-elle. « J'ai l'esprit complètement vide. »

— « Eh bien, c'est là qu'elles se rechargent ! Elles ont dénudé un câble sous le plancher — Dieu sait comment — et je ne vois pas comment les priver de courant à moins de fermer l'interrupteur général... »

— « Et comment nous éclairerons-nous ? »

— « Si je le fais maintenant, elles seront déchargées d'ici deux heures. Nous n'aurons pas besoin de lumière avant ce soir. »

— « Je vais boire un whisky et me faire un œuf sur le plat, » dit Amantha. « Je suis littéralement morte. Comment ont-elles pu reconnaître le câble électrique, Callahan ? »

— « Elles doivent le détecter par induction électromagnétique... c'est un nouveau sens. » Il promena ses regards autour de la pièce et remarqua que différents objets manquaient : une paire de pinces plates, une paire de pinces coupantes, une bobine de fil souple, en plus de la scie à contourner et d'une tarière. Il y eut un léger bruit et les antennes d'une tortue émergèrent du trou. En voyant Callahan, la tortue disparut aussitôt et ils

l'entendirent tomber sur le sol cimenté sous le plancher. Callahan alla au coffre à fusibles et coupa le courant à l'aide du commutateur général. Amantha alla à la cuisine et, un instant plus tard appela son mari du jardin.

— « Veux-tu regarder ça ? » lui dit-elle quand il l'eut rejointe. Il vit un tas de terre fraîche et, juste à côté, un trou dans le sol, assez gros pour livrer passage à une marmotte, bien qu'il n'ait jamais vu de traces de ces animaux auparavant...

— « Elles ont appris à creuser la terre, » dit-elle. « Les cochonnes ! »

— « Tu comprends maintenant, n'est-ce pas ? Elles vont pouvoir aller jusqu'à la conduite de la compagnie d'électricité sous la route. La ligne n'est plus aérienne depuis un certain temps et je peux toujours couper le courant chez nous, c'est peine perdue. Elles ont engagé une course contre le temps : si elles n'y parviennent pas en deux heures, elles seront immobilisées, leurs batteries épuisées. Autrement... » Il consulta sa montre. « Il est cinq heures moins dix... à sept heures, nous serons fixés. »

— « A mon avis, tu devrais voir sous le plancher maintenant, » dit Amantha. « Et régler une bonne fois la question avec elles. Tu peux y pénétrer en rampant par la petite porte du cabinet de débarras. Dis-moi d'abord : pourquoi as-tu pris la jeep hier ? »

— « La batterie est à plat... Tu as bien fait de me le rappeler. Je vais y jeter un coup d'œil. »

Il alla au garage, mais il ne put vérifier la batterie, car celle-ci n'était pas dans la voiture. Il retourna faire part de sa découverte à Amantha.

— « Elles l'ont emportée sous la maison, naturellement ! Elles ont dû trouver un moyen de mettre leurs transfos hors circuit et de se recharger directement à la batterie. C'est juste la tension qui convient à leurs propres batteries ! »

Il prit une lampe de poche et entra dans le cabinet où une porte donnait accès au vide sous le plancher, mais il ne put ouvrir. Il alla chercher un tournevis et enleva les gonds. La porte avait été barricadée avec des morceaux de bois de charpente. Dans cet espace, où il ne pouvait avancer que courbé en deux, il trouva la batterie du coupé et quelques-uns des outils manquants, mais pas de tortues. A un endroit, le ciment avait été gratté et un parpaing délogé des fondations. Près du trou ainsi formé se trouvait un autre tas de terre. Comme Callahan regardait de plus près, une petite quantité de terre, rejetée avec force, l'atteignit presque au visage. Une tortue montra ses antennes, puis fit demi-tour et s'enfuit dans le tunnel.

— « C'est bien ça, elles ont creusé un tunnel, » dit Callahan en émergeant du cabinet de débarras. Il exhiba la batterie de la voiture et la scie à contourner. « Privées de ces ustensiles, je pense qu'elles nous laisseront en paix cette nuit. Je ne crois pas qu'elles aient déjà pris du courant à la conduite centrale ; elles avaient la batterie. Je vais les boucler. » Il alla au garage et en revint avec une dalle d'une quinzaine de kilos destinée ini-

tialement à une nouvelle allée et qu'il posa sur le trou découpé dans le plancher du living-room. Elle était bien trop lourde pour qu'il leur fût possible de la soulever. Il recouvrit les autres trous de la même façon.

⁂

Le lendemain matin, le ciel était couvert et il faisait une chaleur orageuse. Quand Amantha alla à la cuisine pour préparer le petit déjeuner, elle constata que ni le réfrigérateur ni le grille-pain ne fonctionnaient.

— « Il n'y a pas de lumière ! » annonça-t-elle à Callahan quand celui-ci arriva.

— « C'est le bouquet ! » dit-il. « Elles ont coupé notre branchement ; elles ont tout le courant qu'elles veulent ! Il faut que j'appelle la compagnie... »

Il alla au téléphone et la compagnie lui promit d'envoyer aussitôt un ouvrier. Il se glissa sous le plancher, mais il n'y vit pas de tortues et pensa qu'elles devaient toutes êtes dans leur tunnel. Il se demanda à quelle vitesse elles étaient capables de creuser le sol. Peter arriva après le petit déjeuner.

— « Bonjour ! » dit-il joyeusement. « Toutes nos lumières ont sauté ! J'ai regardé les fusibles, mais tout est normal. »

— « Chez vous aussi ! »

— « Oui. Maman a appelé la compagnie, mais ils ne sont pas encore là. Et dites donc, Mr. Callahan, il y a une de vos petites machines qui se promenait sur la route ! Quand elle m'a vu, elle est allée se cacher dans un trou de marmotte. C'est un trou qui n'y est pas depuis longtemps ; il y a un tas de terre fraîche à côté, et il y en a un autre dans notre pelouse. Je ne savais pas qu'il y avait des marmottes par ici, Mr. Callahan. »

— « Moi non plus, » dit-il.

Callahan entendit sa femme marcher dans le vestibule et pousser une imprécation en manœuvrant sans résultat un conmmutateur. Elle parut à la porte, l'air égaré.

— « Quand ont-ils dit que l'ouvrier serait là ? » demanda-t-elle. « Ah ! tu es là, toi ! » fit-elle en apercevant Peter. « Je suppose que les tortues sont toujours dans leur tunnel, en train de tenir ün conseil de guerre... »

— « Je n'arrête pas de te dire qu'elles ne peuvent pas parler, Amantha ! » dit Callahan.

— « Il y a donc un tunnel ici ? » fit Peter, vivement intrigué.

— « Ce n'est pas un tunnel où tu pourrais entrer. C'est ces petites bêtes qui l'ont fait. Alors maintenant rentre chez toi comme un garçon bien sage. »

— « Voilà l'ouvrier qui vient réparer, » dit Callahan. « Laisse-nous, Peter, veux-tu. »

Peter s'en alla à regret et ils le virent traverser la pelouse et s'arrêter pour parler à l'homme descendu de la camionnette d'entretien. Un peu

plus tard, après avoir essayé en vain de localiser le dérangement dans leur ligne, l'ouvrier dit à Callahan :

— « Il va falloir envoyer une équipe pour ouvrir la chaussée. Vos voisins sont dans la même situation : branchement déconnecté. Ce n'est pas dans la conduite, sinon c'est tout le secteur qui serait sans courant. Je ne pige vraiment pas... Dites... » Il regarda Callahan d'un air songeur. « Le gosse dit que vous avez une espèce de machine qui creuse sous terre ; c'est peut-être la cause de la panne ! » Il prit une mine sévère — ce qui appartient à la compagnie est sacré. « Il faut que je m'en aille. Attention à ce que vous faites avec cette machine. L'équipe viendra plus tard pour ouvrir la chaussée. Il n'y a pas de trou d'homme à moins de cent mètres. » Il secoua la tête d'un air de réprobation et prit congé. Un instant après, le moteur de sa camionnette ronfla et il s'engagea rapidement dans la rue.

Callahan retourna au labo et essaya de se remettre au travail. Les tortues ne donnaient pas signe de vie, et cela l'inquiétait plus et distrayait plus son attention que lorsqu'elles étaient toujours dans ses jambes. Le tonnerre grondait au loin, mais l'orage n'éclatait pas. Au début de l'après-midi, un camion s'arrêta et un groupe d'hommes se mirent à défoncer la chaussée.

Callahan sortit au bout d'un moment et vit qu'ils avaient fait une longue tranchée découvrant la conduite. Un autre groupe faisait de même devant chez les Brown.

— « Vous pouvez essayer d'allumer maintenant, monsieur, » dit le chef d'équipe. « Nous avons trouvé le dérangement. Il y avait une perte franche non loin de la conduite ; comme si un rat avait grignoté le câble. » Il jeta à Callahan un coup d'œil accusateur. « Jones dit que vous avez une espèce de machine à creuser... ce serait pas une de ces machines rotatives pour nettoyer les égouts ? Parce qu'il ne faudrait pas vous aviser à creuser des trous sous les trottoirs ! »

— « Non, non ! Il n'a pas compris. Le gosse d'à côté lui a dit... »

— « Hé ! Willis ! » Un des ouvriers observait, avec étonnement, un appareil de mesure portatif. « Il y a encore une forte chute de potentiel. Il doit y avoir un autre court-jus pas loin. C'est pas celui des voisins ; il est réparé. »

— « Il y a des trous de rats tout du long, » dit un autre.

— « C'est pas des rats, » dit le premier. « Les trous sont trop gros. »

Callahan les laissa discuter et retourna à la maison essayer les lumières. Le filament des ampoules chauffait au rouge sombre. Il y avait manifestement une forte perte de courant dans le voisinage.

— « Est-ce qu'il y en aura assez pour faire marcher le réfrigérateur ? » demanda Amantha.

— « J'en doute. »

— « Je propose qu'on fasse nos valises et qu'on aille passer la semaine à New York. Cela nous fera des vacances, pour nous et pour les tortues. Peut-être qu'elles reviendront à de meilleurs sentiments... »

— « Mais je ne peux pas m'absenter en les laissant en liberté ! Et en les laissant voler du courant chaque fois qu'elles en veulent, sapristi ! »

Ils en débattirent pendant le dîner, après quoi Callahan mit en marche le poste de radio portatif, car la télévision ne fonctionnait pas sous une si faible tension. Ils écoutèrent les informations, noyées par intervalles sous les crachements de parasites provoqués par l'orage lointain. Quand le bulletin local fut diffusé, ils apprirent qu'un vol insignifiant mais mystérieux avait eu lieu dans leur village.

On avait pénétré dans la grande quincaillerie de la rue principale et un certain nombre d'objets avaient disparu, mais le propriétaire, en rentrant de dîner, avait déclaré qu'il n'y avait pas eu d'effraction et que la serrure était intacte. Il détenait l'unique clé. La police était perplexe et le commentateur trouvait la chose très amusante. Callahan jeta un regard à Amantha ; elle aussi semblait trouver cela très amusant.

— « Tu es bien obligé de reconnaître qu'elles sont terriblement laborieuses, » dit-elle.

— « Mais ce ne peut pas être les tortues. Voyons, la Grande Rue est à trois ou quatre blocs de maisons d'ici ! »

La seule lampe qu'ils avaient laissée allumée comme témoin clignota et se mit à éclairer brillamment.

— « Dieu merci ! La panne est réparée ! » dit Amantha. « Je vais brancher le réfrigérateur. »

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

— « Voilà la Treize ! » s'écria-t-elle. « Non... elle est repartie ! Dans le labo... »

Callahan se précipita à sa poursuite, en se demandant comment la Treize avait fait pour déplacer la lourde dalle, mais il arriva trop tard. La Treize avait disparu. Elle était entrée après avoir tout simplement découpé un nouveau trou dans le plancher ; elles avaient déniché une autre scie.

Callahan n'insista pas et s'installa avec Amantha devant le poste de télévision.

***

Pendant quelques jours, il ne vit plus les tortues et avait abandonné toute idée de les récupérer en creusant le sol, car les choses, ou plutôt les tortues, avaient été trop loin pour cela. Il installa une prise de courant facilement accessible dans l'espace sous le plancher, près de l'orifice de leur tunnel, pour les attirer, et un système d'alerte qui aurait déclenché une sonnerie dans la chambre à coucher si la prise avait été utilisé. Devant le tunnel, il disposa une sorte de grille qui aurait pris au piège tout ce qui se serait présenté. Le signal d'alerte ne sonna pas cette nuit-là et le lendemain matin il descendit examiner le piège. Ce dernier avait été ouvert de force et le fil du circuit d'alerte était déconnecté.

— « Je suis inquiet, » dit-il à Amantha. « Elles deviennent vraiment trop rusées. Si la police met son nez dans ces histoires, je peux être tenu

pour responsable des vols à la quincaillerie et des dommages causés à la compagnie d'électricité. »

— « Est-ce que tu ne pourrais pas les renier, Callahan ? Ce ne sont pas des enfants légitimes, alors tu pourrais faire passer une annonce dans le journal disant que les tortues ont quitté volontairement notre domicile. »

— « Ça ne servirait à rien. C'est comme quand tu laisses ta voiture dans une côte ; le frein casse, elle dévale la rue et écrase quelqu'un : c'est toi qui est responsable. »

— « Elles ne sont pas assez fortes pour faire du mal à qui que ce soit, sûrement ? »

— « Pas si elles unissent leurs efforts ; l'idée de nous faire un mauvais parti pourrait germer dans leur boîte crânienne. »

C'est ce jour-là que la radio diffusa la nouvelle du second vol : petits outils pour le travail du fer subtilisés, tiroir-caisse intact, police perplexe. Et un tunnel fut découvert sous le magasin, mais il était trop petit pour livrer passage à un homme, aussi la population s'interrogeait-elle.

— « Comme je voudrais n'avoir jamais fabriqué ces satanées choses ! » dit-il à Amantha.

— « Je suppose que c'est ce qu'a dû dire Frankenstein, » lui fit-elle remarquer.

Cette nuit-là, Callahan fit de mauvais rêves et se réveilla baigné de sueur peu avant l'aube. Il était tout à fait incapable de faire un mouvement et, comme il ne pouvait atteindre l'interrupteur, il ne voyait pas ce qui le maintenait immobile. Il appela Amantha.

— « Je suis là, » dit-elle. « Je suis ficelée comme un saucisson, viens me délivrer ! »

Le jour éclairait déjà la chambre que Callahan n'avait encore pu se libérer. Il était immobilisé comme l'avait été Gulliver par l'armée de Lilliput... des mètres et des mètres de ficelle avaient été enroulés autour du lit et il se trouva tout essouflé quand, enfin parvenu à se dégager, il alla couper les liens d'Amantha. Quelque chose lui travaillait l'esprit — un bruit enregistré dans un cauchemar — et il alla directement au labo. La pièce ressemblait à un champ de bataille : tout ce qui servait à la construction des tortues avait été saccagé et toute sa provision de gélatino-graphite dérobée.

Dans l'après-midi, la nouvelle parvint qu'un petit « objet mécanique » avait été aperçu emportant une clé à tube dans un terrain vague. Un garçon aux réflexes prompts l'avait saisi avant qu'il pût s'échapper. Personne n'y comprenait rien. L'objet était tombé en panne d'énergie peu après sa capture et un garagiste avait été appelé pour en faire l'autopsie. L'homme n'avait pu s'expliquer le montage intérieur, mis à part les servomoteurs et les antennes photo-électriques, et la tortue avait finalement été portée aux objets trouvés. Callahan se demanda s'il devait se manifester comme en étant le propriétaire et décida finalement de s'en abstenir. Il se dit qu'on ne remonterait peut-être pas jusqu'à lui s'il se tenait tranquille. Mais il avait compté sans Peter.

Peter arriva aussitôt après le bulletin d'informations.

— « Dites, Mr. Callahan, » s'écria-t-il tout agité. « La radio dit qu'on a trouvé une de vos machines dans le village ! Elle est au poste de police. Vous n'allez pas la réclamer ? »

— « Sans doute que si, Peter, » dit Callahan.

Au poste de police, on l'attendait. Jones, l'ouvrier de la compagnie d'électricité, était là. Il avait fait ses déductions et fourni une version modifiée du compte rendu initial de Peter, mais au grand soulagement de Callahan, aucun rapprochement n'avait été fait avec les vols. Jones fit quelques remarques au sujet de courts-circuits dans les lignes de la compagnie, mais la police ne s'y intéressa pas. Les tortues étaient apparemment parvenues à obtenir leur énergie sans causer de pertes décelables. Soudain, Callahan s'aperçut que la tortue immobile sur le bureau du sergent n'avait pas de numéro. Il se pencha pour mieux voir et un frisson lui parcourut la nuque : il n'y avait pas de trous de vis pour fixer la plaque numérotée.

Cette tortue n'était pas de sa fabrication.

Il marmonna des remerciements, laissa un billet de cinq dollars pour le garçon qui avait fait la trouvaille, remonta en voiture et reprit le chemin de sa maison le cerveau en feu. Amantha vint à sa rencontre dans le vestibule.

— « C'était la Treize, je parie, » dit-elle.

Il secoua négativement la tête et la mit au courant, puis ils entrèrent au labo. Il démonta la petite machine ; elle était presque identique à celles qu'il avait construites de ses mains. Amantha le regarda avec de grands yeux.

— « Crois-tu que c'est elles qui l'ont fabriquée, Callahan ? »

— « Je... je n'en sais rien... »

— « Si tu veux mon avis, il est grand temps de faire nos valises pour New York. »

— « On ne peut pas. C'est grave, Amantha, » objecta-t-il. « Il va falloir que je parle... pour avertir les gens. Dieu sait ce qu'elles vont inventer maintenant ! »

Il leva le bras pour allumer la lampe au-dessus de l'établi afin d'examiner le mécanisme de plus près... et il tomba comme une masse.



Quand il reprit ses esprits, Amantha était penchée sur lui, pâle de frayeur. Il avait des fourmillements dans le bras droit et une vilaine brûlure aux doigts.

— « Qu'est-ce que c'était, Callahan, mon chéri ? »

— « Six cents volts, autant que je puisse en juger. » Son regard se porta derrière elle, sur un nouveau fil tendu à travers le plafond et connecté à l'interrupteur. « Cela m'a tout l'air d'une déclaration de guerre ! »

Il y eut un bruit de pas, puis la voix de Peter qui dit :

— « Hé ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— « J'ai fait un faux pas, Peter, » dit Callahan en se levant.

— « Ah ! bon. Je venais vous dire qu'il y a deux nouveaux trous avec des tas de terre, un dans le pré derrière et l'autre plus loin, juste à l'entrée du bois. Avez-vous été chercher votre petite machine, Mr. Callahan ? »

— « Oui, » dit Callahan, prenant soudain intérêt à la nouvelle rapportée par Peter. « Merci de ce renseignement. Et maintenant, voudrais-tu me laisser ? J'ai du travail. » Il ne tenait pas à ce que Peter l'accompagnât pour l'exploration qu'il se proposait de faire : non seulement Peter l'aurait gêné, mais il aurait pu se trouver réellement en danger. Il allait déjà avoir assez de mal à empêcher Amantha de venir.

— « Bon. J'étais simplement venu vous prévenir, » dit Peter en s'éloignant sans précipitation. Callahan le regarda par la fenêtre traverser la pelouse, puis il se tourna vers Amantha et dit, avec un détachement peu convaincant :

— « Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil à ces nouveaux trous... »

— « Allons-y, » dit-elle d'un ton ferme.

Il ouvrit la bouche pour l'en dissuader, mais y renonça.

— « C'est bon. Mais ne t'éloigne pas de moi, n'est-ce pas. »

— « Je serai près de toi parce que nous allons prendre la jeep, » dit-elle.

— « Pourquoi diable ? »

— « Il y a une vieille piste qui conduit là-bas. On peut la rejoindre en prenant l'allée derrière la maison de Jessica Brown. Elle est assez large pour la jeep. et puis d'ailleurs c'est plein de ronces par là et j'abîmerais une paire de bas. »

Callahan consulta sa montre.

— « Il se fait tard, » dit-il, « et on pourrait avoir de l'orage. J'irai demain. De toute façon il doit être temps de préparer à dîner. »

— « Le dîner est prêt et il est au chaud dans le four. Viens ; il me tarde de voir si elles ont fait d'autres petits tunnels dans le bois. Je parie que c'est là qu'elles ont monté leur usine ! »

Callahan haussa les épaules. Cette histoire aurait pu s'appeler Blanche-Neige et les Sept Tortues, à cette différence près qu'il y en avait peut-être beaucoup plus de sept à présent.

Ils montèrent dans la jeep et prirent le chemin de traverse, puis tournèrent dans une étroite piste cahoteuse, mais non impassable, qui serpentait entre les arbres. Au bout d'un moment, ils stoppèrent et descendirent de voiture. Presque aussitôt, ils découvrirent un tas de terre fraîche, avec l'inévitable trou de vingt-cinq centimètres de diamètre, puis, plus loin à l'intérieur du bois, un autre trou semblable.

— « Et cela, qu'est-ce que c'est ? » dit Amantha. Suivant la direction de son doigt, Callahan vit un autre monticule de terre, non pas de la dimension d'une taupinière celui-là, mais assez gros pour emplir une camionnette. Quand ils y parvinrent, ils trouvèrent un trou dont l'orifice irrégulier ne mesurait pas moins de deux mètres de diamètre. Callahan re-

garda à l'intérieur ; le trou s'ouvrait dans le côté incliné d'un petit tertre et s'enfonçait en pente dans l'obscurité. Autour de l'ouverture, une douzaine de tortues, dont plusieurs sans plaque d'identification, jonchaient le sol et toutes étaient complètement écrasées.

— « Nom d'un chien ! » s'écria Callahan. « Quelqu'un est arrivé ici avant nous ! Qui a pu... »

— « Les pauvres petites ! » dit Amantha

Callahan promenait ses regards autour de lui ; une large trouée de branches écrasées et de jeunes arbres cassés s'enfonçait dans le bois.

— « Quelqu'un est venu ici avec une chenillette, » dit-il « et est passé sur leur cachette. Qui diable cela peut-il être ? »

— « Qu'est-ce qui te fait penser qu'elles ont creusé pour *s'enfoncer* dans la terre, Callahan ? J'ai plutôt l'impression qu'elles sont *sorties* de terre en creusant. »

Il regarda de plus près de quelle façon la terre avait été rejetée sur le côté et reconnut qu'elle avait raison. Amantha lui donna un léger coup de coude.

— « Que ce soit ce que cela voudra, c'est sorti de terre à l'instant, » dit-elle. « Je viens de voir une brindille se redresser. Là-bas. »

Elle montra du doigt les traces de passage à travers les arbres et ils s'en approchèrent. Callahan remarqua un ver qui s'efforçait de rentrer dans la terre fraîchement retournée. L'allusion à Frankenstein lui revint à l'esprit : si après avoir tué son auteur, le monstre fabriquait un autre monstre, lequel le tuait à son tour ?

— « Voilà qui ne me plaît pas, Callahan, » dit Amantha.

— « A moi non plus. »

— « Oui, mais je voulais dire la direction que cela a pris. C'est celle de notre maison... » Elle montra de nouveau les arbres écrasés. « Crois-tu que si un grand nombre d'entre elles marchaient en groupe, elles pourraient laisser des traces comme celles-ci ? »

— « Je ne crois pas. Et elles seraient sorties de leur terrier l'une après l'autre ; elles n'auraient pas laissé un énorme trou. Remonte dans la jeep, Amantha ; moi je vais suivre cette piste pour voir où elle mène. »

— « Je vais avec toi, » dit-elle. « Tant pis pour mes bas ! »

Ils perdirent la piste en arrivant dans le pré derrière leur maison. A l'extérieur du bois, aucune marque n'était visible sur le terrain sec. Le soir tombait et le soleil déjà bas sur l'horizon était obscurci par de gros nuages noirs menaçants. Au loin, près de leur maison, une chose de petites dimensions s'enfuit tout à coup.

— « Tu as vu ? » demanda Amantha. « Elles n'ont pas toutes été tuées. »

— « Je sais. Deux seulement de celles qui ont été tuées — ou plutôt détruites — portaient un numéro... Mais où est-elle allée ? »

— « Oh ! mon ragoût ! Je devrais être en train d'y mettre du vin ! »

— « Peu importe ton ragoût. Où est-elle allée ? »

— « Derrière le garage, aussitôt qu'elle nous a aperçus. »

— « Non, je veux parler de la chose qui a écrasé les tortues. »
— « C'était une maladresse, très probablement. »
— « J'aimerais le croire. »
— « Et la jeep ? Je crois que l'orage va éclater. »
— « Au diable la jeep ! Viens ! »

Ils traversèrent le champ et approchèrent de leur maison par derrière. Tout était tranquille quand ils y entrèrent par la cuisine et Amantha sortit le ragoût du four et y versa un verre de bourgogne.

— « Je ne crois pas que le gros monstre soit venu ici, » dit-elle en remettant son plat au four. « Pourquoi viendrait-il ? Ce n'est pas sa maison. »

Callahan regardait par la porte.

— « Amantha ! Viens voir. Tu avais raison ; elles peuvent communiquer ! »

Elle le rejoignit et vit s'arrêter quatre tortues qui marchaient en file indienne et une autre venir se placer de flanc. Après un moment, les quatre tortues reprirent leur marche et l'autre disparut dans un trou.

— « Je ne l'ai pas vue faire de signes ni quoi que ce soit, » dit Amantha.

— « C'est une question d'induction, » dit Callahan.

Un grondement de tonnerre retentit non loin.

— « Veux-tu aller fermer les fenêtres ? » dit-elle. « Je vais chercher mon calepin que j'ai laissé sur la véranda. »

— « Tu devrais bien... » commença-t-il à dire, mais elle était déjà dehors.

Il se dirigea vers le living-room et il allait en franchir la porte quand il vit que la pièce baignait dans une lumière bleuâtre. Il comprit que le poste de télévision fonctionnait et que les jalousies étaient tirées. Il pensa que ce pouvait être Peter qui était venu voir la télévision chez eux et il l'appela, mais personne ne répondit. Il jeta un regard circulaire dans la pièce sans rien remarquer d'anormal. La prudence le poussa à allumer avant d'entrer et il allongeait la main pour le faire quand quelque chose dans le commutateur lui attira l'œil et il le regarda dans la pénombre sans le toucher.

Maintenue au mur avec du ruban adhésif pendait l'extrémité d'un fil souple qui émergeait, à l'autre bout de la pièce, de derrière le poste de télévision. Les deux fils dénudés étaient recourbés juste devant le commutateur. A l'idée que le transformateur d'un poste de télévision débite un courant de quinze cents volts, il eut un mouvement de recul. Le piège de la lampe au-dessus de l'établi avait été amélioré.

Le téléphone sonna dans l'entrée et il alla répondre. C'était Jessica Brown.

— « Avez-vous vu Peter ? » demanda-t-elle.
— « Non. »
— « Alors, si vous le voyez, voulez-vous lui dire de rentrer ? Il va pleuvoir. »

Il raccrocha et se demanda pourquoi Amantha mettait si longtemps à revenir avec son cahier de notes. Il regarda par la porte ouverte et la vit qui traversait la pelouse avec des lettres à la main. Il se souvint qu'ils avaient oublié d'aller voir à la boîte à lettres dans la matinée. Le sourire aux lèvres, Amantha agita une lettre quand elle le vit à la porte.

— « Hé ! » appela-t-elle. « J'ai placé mon manuscrit à... »

Elle n'en dit pas plus ; elle avait disparu, et avec elle une portion de gazon avait disparu dans un trou béant au milieu de la pelouse. Callahan s'élança, mais quelque chose de mince et de froid s'enroula autour de son cou et il se sentit tiré en arrière dans la maison. Il reçut un coup terrible à la tête et s'évanouit.



La première réaction de Callahan en revenant à lui fut de colère envers lui-même. Il gisait sur le sol de la petite pièce où était le cabinet de débarras donnant accès à l'espace vide sous la maison. La porte du cabinet était ouverte, de même que les autres portes de la pièce. L'une de celles-ci donnait dans le vestibule et l'autre dans son labo, où il apercevait le coin de l'établi et, derrière, contre le mur, le coffre à fusibles. Le tonnerre continuait de gronder sans arrêt et une odeur de ragoût brûlé flottait dans l'air.

Il se mit debout et constata que, contre toute attente, sa tête ne lui faisait pas mal. Il comprit qu'il avait dû très probablement heurter le montant de la porte d'entrée. La chose qui l'avait tiré en arrière dans la maison n'avait pas eu l'intention de le frapper. Si c'était ce qu'il soupçonnait, elle l'avait laissé pour mort, ou elle avait pensé qu'il n'avait plus de courant dans sa batterie.

Comme ses pensées s'éclaircissaient, il se souvint d'Amantha et s'élança vers la porte, mais avant d'avoir pu l'atteindre, il entendit appeler : « Callahan ! Callahan ! » d'une voix au comble de l'angoisse.

Quand il l'aperçut, son sang se glaça. Elle était à l'extrémité du vestibule, le visage contre le sol, les chevilles liées, les poignets attachés dans le dos avec du fil souple. Et entre elle et lui se trouvait la chose que les tortues avaient fabriquée — à leur image, mais avec certaines améliorations.

Celle-ci n'avait pas deux, mais quatre bras à grappins, et elle ne risquait pas de manquer de courant, car une longueur de fil allait d'une prise au sol à un dévidoir fixé à ses plaques latérales, dévidoir qui empêchait le fil de s'entortiller. Mais maintenant qu'il la voyait autrement que dans son imagination, c'étaient ses dimensions qui l'effrayaient. Elle avait au moins deux mètres de long... Elle possédait également une antenne supplémentaire, dirigée vers l'arrière, et cette antenne l'aperçut dès qu'il s'avança. La tortue géante fit aussitôt volte-face et marcha sur lui. Callahan vit qu'elle tendait vers lui l'extrémité dénudée d'un gros câble qui passait par la porte du living-room pour aboutir, il n'en doutait pas, au poste de télévision et à ses quinze cents volts. Tout contact avec le câble signifiait la mort.

Il rentra précipitamment dans la petite pièce d'où il pouvait gagner le labo et de là ressortir dans le vestibule, près d'Amantha. Mais dès qu'il eut atteint la porte donnant dans le labo, il s'aperçut que la géante l'avait devancé. Il allait avoir affaire à forte partie ; elle était probablement aussi intelligente que lui. Elle avança de nouveau sur lui, mais comme il reculait pour échapper à l'électrocution, elle fit demi-tour et il se rendit compte qu'elle savait que s'il atteignait Amantha avant elle et la libérait, ils pourraient tous deux s'échapper par la porte de devant. En regagnant le vestibule, il vit que la géante était de nouveau entre lui et sa femme. S'il pouvait seulement revenir au labo à temps et atteindre le coffre à fusibles, il pourrait fermer le commutateur et couper ainsi le courant dans le poste de télévision.

Il se glissa de côté par la porte et s'élança, mais trop tard : la géante l'avait devancé. Le problème était insoluble : s'il approchait d'Amantha, il serait électrocuté et elle aussi. Il ne pouvait triompher de la géante à l'usure, car elle était alimentée en permanence en courant tandis que lui finirait par se fatiguer. S'il s'échappait seul, c'est Amantha qui serait tuée.

Il pensa au téléphone, mais l'appareil était derrière la grande tortue et son câble de mort. Crier eût été inutile ; le grondement incessant du tonnerre était tel qu'il ne parviendrait jamais à se faire entendre, même si quelqu'un approchait assez près de la maison.

Mais qu'est-ce qui empêchait la géante d'électrocuter immédiatement Amantha ? Comprenait-elle que si elle la tuait, rien n'empêcherait plus Callahan de s'échapper ; que la seule chose qui le retenait là était la menace qui planait sur sa femme ! Cela semblait incroyable, mais c'était la seule explication de son comportement. La géante raisonnait aussi bien que lui.

Amantha était parvenue à se retourner sur le dos et elle était maintenant presque assise et observait le monstre mécanique avec un visage d'une pâleur mortelle.

— « Sors par derrière, Callahan ! » lui cria-t-elle. « Vite, ou elle va te tuer ! »

Il y eut un éclair suivi d'un fort craquement proche et le bruit de la pluie s'accentua. La lueur bleuâtre du poste de télévision diminua momentanément et Callahan se prit à souhaiter une interruption de courant, mais son espoir s'évanouit quand il réfléchit que c'était improbable avec le nouveau câble souterrain.

— « Ne bouge pas, Amantha ! » lui cria-t-il. « Je cherche une solution. »

— « Eh bien, dépêche-toi d'en trouver une, mon chéri. J'étais tombée dans un énorme trou et les petits monstres m'ont attachée avant que j'aie pu recouvrer mes esprits. Et ensuite le mastodonte m'a montée ici en passant par-dessous le plancher. Qu'est-ce qu'il tient dans ses pinces ? »

— « C'est... » commença Callahan. Mais il s'interrompit. A quoi bon l'effrayer davantage ?

La grosse tortue se remit à rouler très lentement dans sa direction

et il recula jusqu'au seuil de la petite pièce, puis en ressortit aussitôt. Mais la tortue ne s'y était pas laissé prendre ; elle avançait toujours. Une fois encore, il recula, mais cette fois il continua... et il trouva la tortue qui l'attendait près du coffre à fusibles. Elle n'était pas bête au point d'être trompée par une double feinte. Callahan sentait qu'il y avait dans la Théorie des Probabilités une règle qui pourrait l'aider... si seulement il pouvait s'en souvenir. Mais la géante la connaissait probablement aussi, ou elle la déduirait sans hésitation. Existait-il une triple feinte ?

Il fit demi-tour et regagna le vestibule en courant, puis revint immédiatement ; la tortue n'avait pas bougé. Il était à bout de ressources ; la chose pensait plus vite que lui, quoi qu'il fît. Et qu'était une triple feinte après tout, sinon une feinte simple sous un autre nom ? Cela revenait à jouer à pair ou impair, mais avec un être doué d'une raison supérieure.

Il commençait déjà à se fatiguer et une partie de son esprit se demanda où étaient les petites tortues. Rétrospectivement, elles semblaient bien inoffensives. Et pourtant elles avaient créé ce monstre raisonnant. Si seulement il y avait eu un moyen de dresser devant lui une sorte de barrière, ne fût-ce que pendant une minute, il aurait pu atteindre Amantha, ou bien l'interrupteur. Mais la seule clé qu'il y avait était celle de la porte de leur chambre à coucher et il ne pouvait ni interdire le passage par les autres portes ni les bloquer. Dans la pièce où s'ouvrait le cabinet de débarras, le seul meuble qu'il aurait pu déplacer était un fauteuil léger et il n'y avait rien dans le vestibule qu'il pût atteindre avant la géante, car celle-ci aurait, sans aucun doute, décelé immédiatement sa manœuvre.

Peut-être y avait-il quelque chose dans la cuisine... non, la géante serait simplement retournée garder le commutateur, et Amantha. Ne pourrait-il donc pas aller jusqu'à la porte du living-room — sans y entrer, car il s'y serait trouvé emprisonné et la tortue aurait pu le tuer avant qu'il pût s'échapper par la fenêtre — avec une avance suffisante pour arracher le câble au poste de télévision ? Cela valait la peine d'essayer, mais il se dit alors que sa crainte d'être emprisonné était stupide, car la tortue serait incapable de le tuer si, au lieu d'essayer de fuir par la fenêtre, il tournait simplement le bouton du poste. Mais était-il bien sûr que le bouton coupait encore le courant ?

C'était un trop gros risque ; il allait devoir essayer de tirer sur le câble pour l'arracher au poste et, au cas où cette manœuvre échouerait, il ne serait du moins pas pris dans un cul-de-sac. Ils en seraient simplement revenus au point de départ.

Pour l'instant, la géante était hors de sa vue, à mi-distance d'Amantha et du coffre à fusibles du labo. Callahan gagna le vestibule sur la pointe des pieds. Non pas que la géante eût pu l'entendre, mais son expérience lui disait qu'elle aurait pu interpréter les vibrations du plancher. Il attendit un instant et une antenne apparut à la porte la plus éloignée donnant dans le vestibule. Evidemment, la géante montait constamment la garde pour couper les deux lignes d'approche. La porte du living-room

était plus près de lui que de la géante, mais la différence de distance était-elle suffisante ? Enfin, il allait essayer.

Il se dit qu'une simple feinte lui donnerait l'avantage initial optimum, aussi franchit-il rapidement le seuil de la porte à reculons pour réapparaître aussitôt. L'antenne avait disparu et il s'élança vers le câble. Comme il allait l'atteindre, la géante apparut au coin. Il saisit le câble et tira dessus tout en se reculant. Mais le câble tenait bon ; la géante avait pris ses précautions. Il laissa tomber le câble ; il n'était pas plus avancé.

La pluie tombait en cataractes, accompagnée par intermittence de violents coups de tonnerre et d'éclairs éblouissants. Amantha regardait droit devant devant elle, effrayée, pensa-t-il, pour la première fois de sa vie. En le voyant agir, elle avait dû déduire que le câble était ce qui l'empêchait de venir tout de suite à elle. Une idée prit forme dans l'esprit de Callahan — mais comment aurait-il le temps de la mettre à exécution, en face d'une logique parfaite et d'un raisonnement impeccable ?

Impeccable ? Peut-être était-ce le talon d'Achille de la géante. Quelque chose d'entièrement, de complètement *irrationnel* pouvait être trop fort pour ses pouvoirs d'analyse ! Il repassa son plan. Il existait une possibilité de réussite, avec un peu de chance, et il s'appliqua à choisir la diversion qui convenait ; ce ne devait pas être un acte par trop irrationnel, sinon la géante l'aurait négligé en le tenant pour une fantaisie. Un âcre nuage de graisse brûlée commençait à arriver de la cuisine où le ragoût se carbonisait, et il se demanda s'il pourrait trouver à faire là quelque chose qui fût juste stupide à point pour produire l'effet désiré ; il allait devoir traverser la cuisine ensuite pour réaliser finalement son dessein. La porte du cabinet de débarras et, au-delà de celle-ci, celle, plus petite, donnant accès sous le plancher, attirèrent son regard et il comprit qu'il tenait la solution parfaite.

Il attira la géante hors de son champ de vision en se dirigeant vers le vestibule. Puis il revint, tendit le bras dans le cabinet de débarras et ferma sans bruit la petite porte intérieure et ensuite la porte extérieure, mais celle-là en la claquant assez fort pour que la vibration fût sûrement ressentie. Puis il sortit de la pièce en courant, traversa la cuisine, où il s'empara d'un lourd couperet, et bondit dehors dans le jardin.

Il courait un terrible risque — il n'avait pas attendu pour voir le succès de sa diversion — mais il misait sur la chance que la tortue s'interrogerait au sujet de la porte refermée du cabinet de débarras. Elle devait raisonner que Callahan était un parfait imbécile de se cacher là-dedans, où elle le tenait pour ainsi dire à sa merci. Et cependant, elle devrait opérer des déductions et tout cela prendrait du temps.

Dehors, près de la porte de la cuisine, un fil métallique descendait le long du mur jusqu'à terre. Ce fil partait du parafoudre fixé au mât de l'antenne de télévision. D'un seul coup de couperet, il le trancha net. Il rentra aussitôt dans la maison et constata que la géante ne s'était pas donné la peine d'ouvrir la porte du cabinet de débarras, mais qu'elle avait

réfléchi un instant pour déterminer la signification de cet acte absurde, et que maintenant ils en étaient revenus à leur point de départ.

Pourtant il y avait une différence — un espoir, une faible chance que la foudre vînt frapper l'antenne. Cela s'était déjà produit, mais sans conséquences fâcheuses par suite de la présence du fil de terre. Avec l'antenne ainsi exposée maintenant, il n'était nullement impossible que le fait se répétât. Callahan ne se rappelait pas avoir jamais vu un tel orage ; il avait maintenant une raison d'espérer... peut-être. Après tout, l'Empire State Building était touché chaque fois qu'un orage magnétique éclatait sur la ville. Ce n'était pas nécessairement un éclair visible, mais une énorme surtension qui affolait les aiguilles des indicateurs des services météorologiques.

Non, pensa-t-il, je suis fou, j'ai couru ce risque pour rien. Il allait attendre interminablement, l'orage passerait, et il finirait par être exténué et ce serait la mort. De l'extrémité opposée du vestibule lui parvint une curieuse psalmodie et il reconnut la voix de sa femme.

Il alla regarder à la porte et vit Amantha assise, le visage levé, les yeux clos et les traits dénotant à la fois la concentration et le recueillement. Elle récitait quelque chose — dans son dialecte gitan — et il se demanda si elle priait, mais il se dit que les Gitanes ne priaient pas. Le jour baissait et ses genoux commençaient à faiblir par suite de la tension nerveuse.

Et c'est alors que l'événement attendu se produisit. Il y eut un claquement prémonitoire et toute la maison trembla dans un fracas épouvantable, illuminée par ce qui avait dû être un coup direct sur le mât d'antenne de la télévision. La lumière bleuâtre s'éteignit dans le living-room au moment où le poste recevait la décharge ; l'isolement du câble ne résista pas au courant survolté et des étincelles crépitèrent autour de la tortue géante. Celle-ci s'immobilisa et laissa tomber le câble tandis que de la fumée sortait de ses articulations.

Une lueur rouge embrasa le living-room où la décharge venait de provoquer un début d'incendie, mais Callahan se précipita d'abord vers Amantha qu'il libéra rapidement de ses liens. La géante était inerte, aussi, laissant Amantha se frictionner les chevilles et les poignets, il courut chercher un seau d'eau à la cuisine et l'emporta dans le living-room.

Seule l'ébénisterie du poste de télévision était en flammes. Après avoir enlevé la prise, il noya le feu avec le contenu de son seau.



Quelques instants plus tard, Amantha et lui étaient assis devant des rafraîchissements à la cuisine. Le ragoût brûlé avait été jeté aux ordures et ils avaient ouvert les fenêtres pour évacuer la fumée. Tous deux se sentaient la tête un peu vide.

— « Je n'avais guère plus qu'un espoir, » lui dit-il. « Mais la foudre se manifeste de différentes façons : parfois ce n'est rien de plus qu'une sorte de décharge de condensateur et l'on ne s'en aperçoit même pas — à moins

qu'on ne se trouve sur le passage. Ces décharges sont assez fréquentes, surtout si un conducteur émerge d'une surface plane, comme c'est le cas pour notre antenne. Mais dans ce cas, nous avons eu droit à la dose bien servie, ou plutôt la grosse bête y a eu droit, et je ne pense pas pouvoir jamais la réparer. Je crois, » ajouta-t-il avec quelque embarras, « que je priais comme toi, après avoir coupé le fil de terre... »

— « Oui, » dit Amantha. « Je suppose que c'est que tu devais faire. Mais moi je ne priais pas, mon chéri. »

— « Alors que récitais-tu ? »

Elle prit un petit air rusé, haussa les épaules, et dit en souriant :

— « Oh ! c'était un genre de charme que ma mère m'a appris, une incantation pour attirer le feu du ciel sur votre ennemi... Bon, assez parlé. » Elle se leva brusquement. « Il va me falloir un bon bout de temps pour nettoyer ce four. Tu devrais aller débarrasser le vestibule de ce mastodonte, Callahan. »

Il la regardait avec une expression songeuse. Tout à coup, il secoua la tête.

— « Dis donc, » fit-il. J'y pense ; où sont donc les petites tortues ? Je ne les ai pas vues par ici. Il en restait quelques-unes quand nous... »

— « Oh ! elles sont toutes dans leur cave, sous la pelouse. Peter est près d'elles... »

— « Bonté divine ! » s'écria Callahan en s'élançant vers la porte. « Il faut que j'aille à son secours... »

— « Calme-toi, Callahan, » dit Amantha. « Elles ont laissé tout le sale travail à la grosse. Elles sont installées en cercle et elles regardent. »

— « Elles regardent quoi, pour l'amour du ciel ? »

— « Elles regardent Peter et la Treize qui jouent aux dames. Quand j'ai été ficelée et tirée de là-bas — et c'est arrivé si vite que je n'ai pas eu le temps de dire ouf ! — Peter était tellement absorbé qu'il n'a même pas tourné la tête. Rien d'étonnant à cela : la Treize était en train de le battre, je suis sûre ! »

(Traduit par Roger Durand).



Lettre à une ombre chère

par GÉRARD KLEIN

Gérard Klein naguère avait transposé le mythe d'Ulysse (1). *En guise de pendant, c'est ici du mythe de Thésée qu'il s'inspire. Hautaine dans sa forme et cryptographique dans son esprit, cette nouvelle n'est pas (ou plus) de la science-fiction. On peut y voir le reflet moral d'une angoisse très contemporaine. Chacun de nous, selon sa propre notion de cette angoisse, donnera le visage qu'il veut au Minotaure — le visage de l'un ou l'autre de tous les monstres modernes. Mais la philosophie de l'histoire n'est pas pessimiste, car le destin de Thésée n'est-il pas d'affronter le Minotaure ?*

Ce récit marque un achèvement. Cela veut dire qu'il est aussi l'aboutissement d'une voie et que Klein, par la suite, devra rompre avec son passé littéraire, quelle que soit l'orientation qu'il adoptera.



JE m'en irai demain et vous n'en saurez rien. Je ne vous ai rien dit, mais ma tristesse passée et l'ombre de mes yeux dut vous faire pressentir ce destin. Je m'en vais sans remords, mais non pas sans regret, emportant avec moi le détail de vos traits, le son de votre voix et mille gestes épars qui me firent vous aimer. Tout cela, je le sais, le temps l'emportera, l'espace le dissoudra.

Je partirai demain dans un grand navire qui franchira l'espace. Ne craignez point pour moi l'ennui d'une longue croisière, car des années entières nous dormirons dans de grands sarcophores. Le navire a ses cryptes et nous avons nos rêves. Il ira silencieux vers un point du ciel que vous ne pouvez voir, vers une étoile dont la lumière ne vous parviendra pas et dont le nom est tu. Bien des choses, de nos jours, sont tenues secrètes, à moins que l'ignorance ne les préserve mieux qu'une police invisible. Car l'empire a peur tandis qu'un peu partout s'effondrent les piliers du ciel. Des étoiles s'embrasent, des navires disparaissent, des planètes éclatent comme des bulles de savon, des brouillards sournois venus des confins de la galaxie affolent les populations stellaires. Mais des navires partent, lourdement chargés d'hommes qui tentent de rebâtir en un siècle ce qu'une minute écrase.

L'empire est menacé. Je ne sais de quel mal il souffre au juste, quoique j'en voie partout les effets. Jusque sur la Terre, sous les lumières des villes,

(1) Voir « *L'Observateur* » (numéro spécial 1959).

l'angoisse habite les visages. Elle n'a pas de nom. La nommer déjà serait la détruire. En d'autres temps que nous avons failli connaître, la guerre chargeait ainsi le cœur d'incertitude. Des navires aussi s'en allaient, et des hommes, qui conquéraient des mondes, découvraient des étoiles, cinglaient jusqu'aux franges de cette lentille de lumière que nous habitons : la galaxie, livraient des combats furieux, et l'annonce de leur mort, nous parvenant, s'était chargée en chemin d'une gloire dont les années n'ont laissé qu'un squelette poussiéreux. L'empire croissait alors. Des machines prodigieuses assuraient sa vie. Des espaces plus vastes que ceux que j'affronterai demain étaient franchis sans tristesse par des hommes qu'appâtaient le goût de la conquête et l'espoir du butin. Parties de la Terre, des légions foraient la nuit et débaptisaient, à l'issue d'une bataille, des mondes étrangers pour leur donner les noms qui figurent sur nos cartes, Rigel, Aldébaran, Bételgeuse, Arcturus, Altaïr, Sirius, Véga...

Mais cette fois, ce n'est plus la guerre. Du moins nul ne le dit. Il se peut bien que les Arques qui choisissent parmi nous ceux qui prendront place dans les sarcophores et protégeront pour un temps, par des voies détestables, la Terre, ce noyau de l'empire, sachent la vérité et la taisent. Mais nul de nous ne sait avant d'être parti quel ennemi il affrontera, ni même si l'ennemi existe. On chuchote des choses dans les quartiers des villes, mais rien n'est assuré. On dit qu'un autre empire, à la fin rencontré, inhumain et barbare, nous refoule et demain nous détruira. On dit qu'ici et là, des races étrangères, qui n'avaient pas semblé pendant cent siècles s'apercevoir de notre présence, se soulèvent soudain. On dit que l'empire s'est trop étendu et qu'il croule sur lui-même comme une nova à bout de souffle. On prétend que sur les confins du monde exploré, les équipages entiers de flottes puissantes se sont mutinés et projettent de fondre sur la Terre pour piller ses richesses. On expose que la haine, l'intérêt, la méfiance, l'égoïsme, ont eu raison de la cohésion de l'empire. Je ne tiens point tout cela pour faux.

Mais je ne crois pas non plus qu'il nous faille chercher au dehors de la galaxie, ou à côté de nous, un ennemi définitif. Je crois plutôt que l'univers est un labyrinthe hanté d'un Minotaure. Je crois que l'empire et chaque homme de l'empire ont cherché un trésor dans le labyrinthe des mondes, et qu'ils ont dû sans cesse verser à l'univers un tribut de sang. Je crois que de tous temps, de grandes coques noires pleines de jeunes hommes ont craqué sous la dent hideuse de la nuit. Mais je crois qu'ils partaient autrefois dans l'idée de vaincre le monstre avec les armes de l'inexpérience, tandis que nous savons aujourd'hui cela impossible. Au reste, ils survivaient souvent parce qu'en son château le Minotaure dormait. Le bruit de nos moteurs et l'éclat de nos ors l'ont enfin éveillé. La faim qui gronde en lui le pousse à dévorer l'empire, et l'empire, dans le dessein imbécile et têtu de vaincre ce dont il vit, lui livre le meilleur de lui-même.

Je crois que les Arques, jadis, firent une erreur, qu'ils crurent possible de débusquer et d'écraser le Minotaure au son des fanfares comme ils

avaient soumis les peuples des étoiles ou éteint leurs soleils. Je crois qu'il nous eût fallu, au contraire, avec plus d'humilité, pénétrer en silence dans le labyrinthe et accepter de nous y perdre pour éclairer ses secrets et saigner le monstre qui l'habite.

C'est ce que je veux tenter.

On m'a dit que le monde vers lequel je partirai demain déployait des étendues plates sous un ciel de cuivre. Qu'ailleurs, des aiguilles de granit dévorées de lumière déchiquetaient l'air. Tout est jonché de poussière sauf les versants des monts. Les sources se cachent dans la terre et la nuit appartient au vent. Ce que nous y ferons, je l'ignore. Cela n'est pas sorti de la bouche close de l'Arque qui nous désigna.

Peut-être scruterons-nous le ciel avec nos instruments, soucieux d'apercevoir les avant-gardes d'une invasion. Peut-être traquerons-nous un ennemi sans nom auquel nous finirons sans doute par ressembler. Peut-être resterons-nous là-bas simplement comme un signe, les yeux et les mains de la Terre.

Je sais seulement que dans ce ciel, le soleil de la Terre n'est pas visible et qu'aucun fil, pas même celui de la lumière, ne me reliera à toi, Ariane. Je sais seulement que je serai au cœur du labyrinthe et que derrière chaque grain de poussière, au creux de chaque fissure de la roche, sera le Minotaure. Aussi ai-je formé un audacieux et singulier projet.

Mais avant de te l'exposer, il faut que je te dise un secret. Nous avions eu l'intention, tous les deux, de vivre un temps au moins heureux, sur une île occidentale où la mer aurait le goût du sel et l'air l'odeur du vent, où les pierres seraient saturées de soleil et les grèves parsemées de coquilles pourpres comme celle que tu me donnas un jour et qui, parcourue de filets plus sombres, ressemble au dos d'une main minuscule, ouvragée par les ans. Nous aurions cherché là dans nos vies, et non plus dans les livres, le sens du mot bonheur et peut-être le Minotaure nous aurait-il épargnés. Ce rêve-là, aujourd'hui, commence juste à pourrir. Je n'ai pas osé le tuer en te disant adieu.

Mais peut-être crois-tu, si longue soit mon absence, qu'elle prendra fin un jour, et tiens-tu à m'attendre ? N'en fais rien. Le secret est simple. Je ne reviendrai pas. Ou quand je reviendrai, tu ne seras qu'une ombre. Il faut que je te dise, car j'ai vu sur la Terre tant de lèvres se taire et tant d'yeux attendre ; en vain, je le sais aujourd'hui.

Le temps aussi fait partie du labyrinthe. Et dans le temps aussi, le Minotaure nous guette. Le navire qui me prendra demain va si loin qu'il lui faut presque rattraper la lumière à la course. Et il laisse derrière lui non seulement de l'espace, mais du temps. Nos savants ont des mots pour expliquer cela. Il fut un temps où tout le monde dans la galaxie savait que le voyageur qui défie les distances stellaires perd à jamais le monde qu'il quitte, et le retrouve plus vieux de siècles alors qu'il n'a lui-même erré que quelques années. En ce temps-là, ne partaient que ceux, nombreux, qui avaient moins à regretter qu'à espérer. De nos jours, les Arques tiennent la chose secrète et préfèrent diluer la colère dans l'angoisse. Le

navire que nous vîmes ensemble se poser dans le port stellaire, le mois dernier, avait quitté la Terre il y a plus d'un siècle. Un homme qui l'habitait, les yeux fous, m'a expliqué ces choses. Il venait du monde où je vais. C'est lui qui me l'a décrit. J'ai bien vu les marques que les dents du Minotaure avaient laissées sur son corps.

Toi, donc, Ariane, sache que si un homme affublé de mon nom, de mon visage et même de ma voix, revient dans dix ans, ce n'est qu'un étranger. Et s'il te tend un coquillage, tu verras, si tes yeux sont fidèles aux dessins du hasard, que ce n'est pas le tien. Je crois les Arques capables d'une telle imposture. Moi, Thésée, je serai encore en chemin.

Je n'ai même pas de haine. Comme mes compagnons, je me sens désormais séparé de ma vie. Nous partons sans raison, et sans non plus de folie qui nous pousse. Nous partons en vain et cela nous condamne au mutisme plutôt qu'à la révolte. Je me sens sec au dedans comme une pierre du désert, et même la solitude finira par s'évaporer. Il y a une altitude où le vertige cesse d'avoir une cause, et un point où le chagrin cesse d'avoir un sens. Cela t'expliquera peut-être pourquoi il y a si peu de place pour des pleurs dans cette lettre, et pourquoi j'ai tâché de tenir une voix ferme en te voyant hier. Peut-être est-ce de la fierté ? Mais je pense plutôt à une brutale impuissance. On dit qu'un très grand choc paralyse. Nos âmes sont immobiles avant même que les sarcophores n'endorment nos corps.

Cela explique aussi mon projet. D'un seul coup, l'amour que je te portais, la passion que j'avais pour la vie, les êtres, les mots, les idées, la force qui me poussait à modeler la réalité pour la faire m'appartenir et pour te l'offrir, se sont mués en un seul instinct, tuer le Minotaure. Ne pouvant être moi-même, il me faut être une machine. Les machines n'ont qu'un objet, là où les êtres ont mille buts. J'irai donc sur ce monde où l'on veut me placer, mais un beau jour, je quitterai mon poste inutile, je laisserai l'abri des hauts murs, et sans me retourner, j'avancerai en silence sur l'arène de poussière, les mains nues, à la recherche du Minotaure. Je fouillerai chaque fissure des monts, je retournerai chaque grain de poussière.

Je le ferai sans armes. Je passerai de l'autre côté. Car je crois que notre erreur fatale fut, comme je te l'ai dit, d'éveiller le Minotaure qui sommeille au creux de l'univers, ou peut-être plutôt de le susciter. C'est le défi que nous avons lancé aux étoiles qui nous revient aujourd'hui amplifié et qui écrase l'empire. Je porterai la paix pour mieux tuer le Minotaure. Je tenterai de comprendre le labyrinthe, non plus de le détruire et de percer ses murs comme tentèrent les hommes du passé, sous la risée des dieux. Ils étaient pleins d'orgueil et de violence et donnaient la mort comme ils l'acceptaient. Ils ont violé le temps et lassé l'espace ; aujourd'hui, les étoiles se vengent.

Si le Minotaure m'échappe sur ce monde, moi, Thésée, je découvrirai les chemins de l'espace, et je poursuivrai toujours seul ma quête, sans

colère et sans passion, même si elle me découvre les mensonges des Arques, même si elle me ramène ici et m'oblige à châtier, même si elle ravive en moi, comme un souffle ranime une braise, cette absence qui porte ton nom ; je parcourrai en tous sens l'univers pour acculer le Minotaure aux falaises terminales, je marcherai vers lui et je le fixerai avec douceur, et je lui dirai que je suis son ami, son seul ami, et cela sera vrai, et je le tuerai de mes mains pour qu'avec lui périsse l'empire.

Mais je souhaite que ces choses mettent longtemps à arriver, et peut-être même que ma quête soit infinie, car mon but atteint, je redeviendrai moi-même, condamné à chercher ton reflet dans ce coquillage vide, à moins que moi, Thésée, l'ami du Minotaure, devenu son semblable, privé de ton secours, incapable de quitter le labyrinthe, je ne prenne à mon tour la garde solitaire du château de Minos.



Le moine et la déesse

(*Game with a goddess*)

par LESLIE BONNET

Il est difficile pour un Européen d'imiter l'humour et le détachement des anciens contes chinois. Un jeune Anglais, Leslie Bonnet, y est parfaitement arrivé dans cette histoire qui a le charme d'une fable.



CHAQUE fois que Chu Yuan-Chang pénétrait dans le temple avec son petit balai de souples brindilles, les dieux commençaient à grommeler.

Il y en avait des centaines. Certains étaient énormes, leurs épaules et leur tête se perdaient à demi dans l'ombre de la voûte. D'autres étaient de taille plus modeste. Il y avait les dieux du feu et de l'eau, de la peste et de la famine, de la nourriture, du savoir, de la maternité, de la cuisine. Il n'existait presque aucune chose à désirer ou à redouter qui n'eût son dieu ou sa déesse, dans la grande salle du Temple de la Céleste Complaisance, sur la montagne de Mushan dans l'ouest de la Chine.

La tâche la plus lassante du temple avait toujours été de le balayer. Il ne s'agissait pas seulement de nettoyer le sol. Dans la grande salle, il fallait aussi balayer les plates-formes de pierre sur lesquelles se tenaient les dieux. Tout autour des grands pieds des dieux et tout autour de l'ourlet des jupes des déesses, les piédestaux devaient être méticuleusement balayés à coups prestes du petit balai.

Comme c'était une œuvre d'une minutie éprouvante au possible, elle était, bien entendu, toujours confiée aux plus jeunes et aux plus novices parmi les moines.

Combien de centaines de futurs jeunes prêtres avaient balayé avec diligence le long des pieds des dieux et avec une ardente tendresse autour des extrémités des déesses, nul ne peut le dire. Mais à l'époque dont je parle, cette tâche était confiée aux mains d'un certain Chu Yuan-Chang.

Ce jeune moine était l'heureux possesseur d'un corps aux agréables proportions et d'un visage frais et avenant. Ce n'était pas tout. Chu Yuan-Chang avait des manières et une voix persuasives à l'extrême.

Et c'est à cause de ces derniers dons que les dieux grognaient si fort quand il survenait avec son petit balai de souples brindilles. Chu Yuan-Chang arrivait à pas vifs dans la pénombre de la grande salle, sa robe

couleur de rouille flottant au vent de sa marche, son petit balai sautillant, le visage illuminé par un sourire engageant.

— « Maintenant, honorables Divinités, si vous voulez me faire la grâce... »

⁂

Au début, la haute foule des statues s'était pliée à ses désirs par pure gentillesse ; mais au temps dont je parle, c'était devenu une habitude mal supportée. Néanmoins, à sa demande, toute l'armée des dieux soulevait ses pieds lourds et descendait des piédestaux avec raideur et force craquements de jointures. Ils s'alignaient gauchement, leur visage géant toujours souriant, riant ou grimaçant comme il avait été sculpté, tandis que Chu Yuan-Chang balayait vivement la poussière et les écailles de plâtre de leurs plates-formes.

Si Chu mettait un peu plus de temps que d'habitude, on entendait un impatient piétinement de pieds pesants ; mais il n'y avait jamais aucune protestation directe ; et quand le jeune acolyte, d'un rapide sourire, leur donnait permission de revenir, ils regrimpaient tous, en grognant d'ankylose, sur leur piédestal.

Dans toute cette foule, il n'y avait qu'une seule Divinité qui refusait de bouger. Je n'ai probablement pas besoin de vous dire que c'était Hsi Wang Mu ; la Mère Dorée de la Tortue ; la Pure Essence de la Féminité ; l'incarnation du yin, le principe femelle ; la mère de neuf fils et de vingt-quatre filles ; toujours jeune, toujours fraîche, toujours docile — sauf quand il était question de descendre d'un piédestal sur l'ordre de quelque minable moinillon.

Chu Yuan-Chang était donc toujours obligé de balayer à grand-peine tout autour de l'ourlet ondulant de sa robe blanche. Tout en le faisant (tant la familiarité avec les dieux a tendance malheureusement à engendrer l'audace), il appuyait parfois sa joue lisse contre la cuisse plus lisse encore de Hsi Wang Mu, juste au-dessus de l'endroit où sa tunique rouge brodée descendait sur son genou rond. Quelquefois il croyait (mais y a-t-il plus imaginatif que les jeunes gens ardents ?) sentir une espèce de frisson en réponse à son impertinence ; et il levait hardiment les yeux vers le visage de la déesse, encadré par le voile d'or pâle qui tombait sur ses épaules dodues. Mais le visage, aux traits exquis, figé dans un sourire de moqueuse sagesse, continuait imperturbablement de refléter le souvenir des anciennes félicités.

Pour un jeune homme de caractère, le refus de coopération de Hsi Wang Mu était une source de chagrin. Pendant le reste des tâches du jour et au cours des longues nuits, il médita souvent sur l'obstination de cette créature sacrée qui incarnait tous les attributs de la féminité.

Et une nuit de la Saison des Grandes Chaleurs, quand devant le dortoir des acolytes les grenouilles-taureaux mugissaient, malades d'amour, dans le lac aux lotus, une idée lui vint. Il se rappela que dans les premiers

jours du monde Hsi Wang Mu s'était adonnée à la pratique du lancement de javeline, jouant à ce jeu à ses moments perdus avec le dieu des Immortels.

⁂

C'est pourquoi, le lendemain matin, Chu Yuan-Chang apparut aussi vivement que de coutume dans la grande salle des dieux, portant non seulement son petit balai de fines brindilles mais aussi un vaste pot à l'étroite embouchure et une brassée de flèches.

Il formula son habituelle demande. Les dieux mirent pied à terre en grommelant avec indolence. Il épousseta les piédestaux, prenant soin de ne balayer que pour la forme celui où Hsi Wang Mu s'obstinait toujours à rester. Quand tous les dieux eurent repris leur place, il balaya le plancher avec entrain.

Ceci fait, à quelque distance devant Hsi Wang Mu, il posa sa jarre sur le sol et reculant juste ce qu'il fallait, ce qui le plaça à côté de la déesse, il commença à lancer les flèches une par une en s'efforçant de les planter dans le goulot de la jarre.

C'est un tour d'adresse difficile ; et Chu Yuan-Chang qui, peut-être, ne déployait pas toute son habileté, n'eut pas de succès. Cependant, il persista avec ce qui devait paraître une louable persévérance. Il lança, lança encore et encore.

Dans la grande salle, la lumière était pâle et liquide. Seule une éblouissante barre de lumière près du portail majestueux rappelait l'éclat brutal du soleil au dehors. Quelque part sur une terrasse lointaine résonnait un gong. Dans la salle régnait un grand calme et sur le bourdonnement de fond d'innombrables insectes, les seuls bruits étaient le ahanement du dieu militaire, Ching Lu, le Renâcleur, qui avait toujours le souffle court après être remonté sur son piédestal, et le cliquetis des flèches de Chu Yuan-Chang quand elles manquaient l'ouverture de la jarre et tombaient sur les dalles.

Les dieux restaient immobiles dans cette pénombre lourde et chaude. Pas un mouvement dans toute cette foule serrée. Ou bien y en avait-il ? N'y avait-il pas eu un léger geste de grâce languide, à la force contenue ?

Si, en vérité. En se redressant après un lancer raté, l'astucieux Chu Yuan-Chang sentit sur son bras le plus délicat des attouchements. Le contact était même si doux qu'il crut un instant que sa manche avait été effleurée par un papillon.

Mais tandis qu'il se reposait, une pression plus ferme sur son bras lui fit comprendre que sa ruse avait réussi. Il leva les yeux, un peu craintivement. Hsi Wang Mu se penchait vers lui, avec un timide sourire suppliant sur un visage avide de jeu.

Qui pourrait être assez grossier à cet instant pour se rappeler ces neuf fils et ces vingt-quatre filles nés, somme toute, il y a tellement de milliers d'années ? Avec l'ardeur impulsive d'une jeune fille à peine en âge de goû-

ter la fleur de l'amour, la déesse sortit un bras blanc de sa longue manche rouge.

Chu Yuan-Chang lui offrit humblement une flèche. La saisissant, Hsi Wang Mu sauta avec légèreté sur le sol et, ses lèvres humides fermement serrées, elle se pencha en avant et lança la flèche vers la jarre avec un petit cri de plaisir. Sa barbelure heurta le flanc de la jarre avec un cliquetis assourdi. Elle tomba par terre. Hsi Wang Mu esquissa un triste petit sourire auquel le jeune homme eut la hardiesse de répondre. Puis, se penchant bien en avant, il lança sa flèche vers la jarre. Le même bruit sourd, le même cliquetis annoncèrent sa défaite.

De là-haut, dans la pénombre épaisse de la voûte, les visages tourmentés contemplaient cet aimable divertissement. Les traits sculptés ne changeaient pas, aussi serait-il vain de se demander si le souvenir de quelque antique entorse au décorum réchauffait leur regard. Mais parmi les statues des déesses, on aurait pu constater une certaine nervosité. Tou Mu, froide déesse de l'Etoile polaire, en particulier, agitait fébrilement les doigts de ses six mains.

Mais nul souci de ces spectateurs pétrifiés n'assombrissait l'esprit des deux joueurs. L'un et l'autre étaient bien trop absorbés par l'agacement de l'insuccès. Les flèches succédaient aux flèches. La jarre restait toujours vide.

Hsi Wang Mu était si dépitée qu'elle dut s'appuyer un instant avec un petit rire de rage sur l'épaule ferme de Chu Yuan-Chang. Bientôt sa tête se courba sous le poids de la lassitude. Avec la même légèreté qu'avait mise Chu à épousseter le bord de sa jupe, avec la même douceur, voilà que sa joue, tiède et parfumée, effleurait le cou du jeune homme.

Alors le jeu fut bien près d'être oublié. Mais Chu, dont c'était le tour, se força à prendre une autre flèche. Clic. Clic-clac. Le jeu l'échauffait terriblement. Tandis que sa déesse faisait un nouvel essai, il se dépouilla rapidement de sa robe, dont les plis, d'ailleurs, l'avaient considérablement gêné.

Vêtu seulement d'une courte tunique et de sandales, il fit une nouvelle tentative. Avec une joie grave, il vit la flèche s'engager dans le goulot de la jarre. Il se tourna vers Hsi Wang Mu avec un rire de triomphe. Elle, généreuse de son naturel, l'enlaça.

Au bout d'un petit moment, quand Chu Yuan-Chang se fut libéré, la déesse prit une autre flèche. Elle aussi semblait souffrir de la lourde chaleur matinale. D'un geste impatient, elle se débarrassa de l'écharpe d'or qui enveloppait ses épaules. Elle se courba pour lancer la flèche.

Que les longues manches de sa tunique entravaient donc ses mouvements de façon agaçante ! Avec la dextérité tranquille de l'habitude, elle défit tous les petits boutons d'or gravés et se débarrassa aussi de sa tunique. Dans sa robe, blanche comme la fleur du magnolia, elle se courba en avant pour projeter sa flèche. C'est le clic, peut-être, et le clic-clac qui la décontenancèrent. Après cet échec, elle se tourna vers Chu, les yeux humides, la bouche tombante, comme un enfant chagriné.

Peut-être pour éviter un autre enlacement, Chu lui caressa la joue et lui tendit une autre flèche. Avec un regard durci, la déesse se mit en position. Elle marcha sur l'ourlet de sa robe.

Avec un petit cri de colère, Hsi Wang Mu déchira sa robe du haut en bas et la piétina. Libérée de toute contrainte, toute dorée comme le miel dans la pâle clarté du temple, elle se campa et lança la flèche d'un bras mince. Plop ! Elle atterrit en plein dans le goulot de la jarre. Maintenant deux flèches, toutes droites, y frémissaient ensemble. Elle se tourna vers Chu Yuan-Chang avec un rire ravi. Hélas ! Il n'avait pas regardé la flèche.

Il n'aurait pas fallu longtemps à Hsi Wang Mu pour enfiler à nouveau ses vêtements ; mais à cause d'une certaine hésitation provoquée chez elle par l'ardent regard de Chu Yuan-Chang, le moment passa ; et d'autres moments suivirent dans lesquels ce rhabillement aurait été discourtois.

Tandis que les dieux continuaient à froncer les sourcils, à rire ou à grincer des dents au-dessus d'eux, ils batifolèrent ensemble, la déesse impérieuse et l'acolyte ébahi, alarmé, presque suffoqué.

***

Il y avait une telle déroute dans l'esprit du jeune Chu Yuan-Chang qu'il ne reprit tout à fait ses sens que dans l'après-midi. La déesse avait disparu. Son piédestal était vide. Chu secoua la tête, éberlué, et s'en alla d'un pas lourd s'acquitter, avec retard, des devoirs de sa charge.

Alors se déroulèrent un après-midi, une soirée et une nuit d'événements incroyables, comme on n'en avait jamais vus dans le monastère du Temple de la Divine Complaisance.

Peut-être Chu, qui connaissait le fond des choses, était-il mieux que d'autres à même de discerner les effets de l'errante déesse de la Pure Essence de la Féminité. Il pouvait être plus prompt que d'autres, peut-être, à distinguer sur le visage de moines habituellement moroses une expression d'incrédule ravissement, de stupéfaction intense, de bouleversement intérieur ou d'extrême détresse. Ce que personne ne put manquer de noter, c'est la curieuse manière qu'avait moine après moine, comme obéissant à quelque invisible invite, d'abandonner sa tâche et de s'en aller, sans s'attarder à s'excuser.

Le maître des néophytes, qui présidait la récitation de prières appropriées pour le bénéfice de riches bienfaiteurs morts, s'absenta. L'accompagnateur le remplaça pour conduire le service à coups secs de son claquoir de bois. Les jeunes récitants eux-mêmes s'en allèrent, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que l'accompagnateur.

***

Avec l'obscurité, la confusion redoubla.

C'est seulement avec la très lente venue du jour que l'ordre revint. Par crainte de maléfiques conséquences, aucun moine ne commenta l'expé-

rience commune. Seul le chef du monastère, dont le titre était Le Très Explicite, en parla. Avec un louable détachement, il déclara qu'il avait fait cette nuit-là un rêve extraordinaire ; fit mine d'en dire plus ; puis secoua la tête.

Tout était redevenu comme auparavant. Hsi Wang Mu se trouvait à nouveau sur son piédestal. La plaisante routine du Temple de la Divine Complaisance pouvait reprendre son cours.



En vérité, il serait aisé de nier l'existence de ces faits. Il est vrai que les acquéreurs de talismans en ce jour de folie revinrent précipitamment en chercher d'autres, leur proclamant des vertus bien plus grandes que celles qui leur avaient jamais été attribuées jusque-là. Mais ce n'est pas un argument décisif.

Cependant, quand Chu Yuan-Chang vint balayer la grande salle et qu'à sa demande les dieux et les déesses descendirent de leur piédestal, en même temps qu'eux, mais avec beaucoup plus d'empressement et de grâce, Hsi Wang Mu sauta à terre. Et par la fugitive vision d'une jambe pâle, on pouvait constater que sa robe était toujours déchirée.

Que l'histoire ne s'achève-t-elle ici, dans un discret embarras et de vague regrets. Mais il faut dire que, lorsque vint cette saison où les fermiers contemplent, avec satisfaction, les épis de riz gonflés et prêts pour la moisson, Chu Yuan-Chang se surprit à jeter des coups d'œil soupçonneux dans la direction de la docile déesse. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose de plus que de la suffisance et du contentement de soi dans son aspect. C'était impossible ! Dans son agitation, Chu arracha machinalement toutes les brindilles de son petit balai.

Hélas ! Pourtant si. Il y avait indubitablement quelque chose de plus doux, une sorte d'attente, dans le sourire du sage et ravissant visage de Hsi Wang Mu.

(*Traduit par Arlette Rosenblum*).



Miss Frost

(Miss Frost)

par CHRISTOPHER WOOD

Nous invitons les curieux du fantastique à se reporter, s'ils le possèdent, à notre numéro 52, où ils trouveront une première histoire de l'auteur anglais Christopher Wood. Cette histoire, intitulée « La proie », *était un admirable et subtil conte de terreur, basé sur une évocation animalière dénaturée : celle d'un chat. Une utile comparaison s'impose entre ce récit et celui, non moins remarquable, que vous allez lire aujourd'hui. Vous comprendrez pourquoi en voyant que, dans le bestiaire très particulier de Christopher Wood, le chien cette fois s'est substitué au chat...*



COMMENT peut-on en venir à oublier quelque chose qui a eu pour vous beaucoup d'importance quand vous étiez enfant, quelque chose qui vous a effrayé ? Je trouve cela difficile à comprendre ; et pourtant, c'est ainsi. Quand je pensais à mon enfance, je la revoyais calme et heureuse, surtout après mes sept ans, c'est-à-dire après que Miss Bird soit venue s'occuper de moi. Chère Miss Bird ! — la seule personne pour qui j'avais une absolue dévotion, gouvernante et amie parfaite. A vrai dire, mes souvenirs du temps qui a précédé cette époque étaient flous. Je me rappelais ma belle-mère se précipitant un matin dans la chambre d'enfants et disant d'un ton dramatique : « Mon pauvre petit, tu n'as plus de père ! », et moi, je continuais, sans me troubler, à sucer la confiture sur mes doigts ; même actuellement, je n'ai qu'un seul souvenir de mon père : sa montre de chasse, et ma curieuse habileté à en ouvrir le couvercle. Et puis j'avais un vague souvenir d'avoir roulé, une fois, en voiture d'enfant, et d'avoir été dans un berceau ; comme si, un bref instant, j'avais cessé de consacrer toute mon attention aux mystères qui se produisaient en-dedans de moi pour jeter un coup d'œil au monde autour de moi. Voilà mes premiers souvenirs. Enfin, je me sentais très mal à l'aise si par hasard il me revenait en mémoire le fait qu'avant Miss Bird, j'avais eu une gouvernante nommée Frost qui n'était restée qu'un mois à peu près. Mais pourquoi elle était restée si peu de temps, et pourquoi je me sentais si mal quand je pensais à elle, je n'en savais rien.

J'étais donc dans une bienheureuse ignorance de mon enfance, jusqu'à ce jour de la semaine dernière où je me suis étourdiment laissé envahir par une nostalgie de ma maison natale. Elle se trouvait dans un faubourg — naguère huppé — de Londres, si toutefois elle existait toujours. Je n'y avais pas pensé depuis des années, mais tandis que je m'y rendais dans ma petite voiture, je fus étonné de voir combien je désirais la revoir. En m'approchant et en commençant à gravir la colline familière, je fus horrifié de voir les petites maisons de quatre sous qui avaient surgi partout. J'aurais dû faire ce pèlerinage des années avant ! Le décor de mes promenades heureuses, moi sur mon cheval-tricycle, et Miss Bird trottinant à mes côtés, était maintenant profané. Peut-être était-il trop tard... Mais non, la maison était là, déserte, poussiéreuse, et vivait ses derniers jours avant d'être balayée par le flot d'« agréables villas de banlieue ». A moins que quelqu'un ne la prenne en pitié, car un panneau « A vendre » pendait de guingois sur la grille d'entrée. J'entrai et descendis de voiture. Je fus surpris de constater que c'était une hideuse demeure du milieu de l'époque victorienne, mais cela m'était égal. Je la trouvai charmante. Elle était pleine de mes souvenirs, et peut-être, avant de disparaître, pourrait-elle me chuchoter quelque secret oublié à l'oreille.

D'abord, le jardin. Jadis, il avait sept arpents, y compris un pâturage où l'on faisait les foins, en bande. C'était là que, comme un poltron, j'étais monté en tremblant sur le dos d'un poney... Je passai derrière la maison, plein d'espoir. Mais l'ennemi avait avancé de trois côtés, et quand les deux ailes se rejoindraient, ce serait la curée. Il ne restait qu'un demi-arpent de maigre gazon, et mon cèdre du Liban s'y mourait. La pelouse du croquet, les allées de gravier, les rhododendrons, disparus. A leur place, les jardinets des abominables petites villas.

J'aurais mieux fait de ne pas venir. Mais la maison — je pouvais au moins lui rendre mes derniers devoirs. Les portes de la serre n'étaient pas en état de me résister ; je n'eus qu'une légère poussée à exercer pour entrer. Je commençai à errer de chambre en chambre, et l'écho de mes pas me suivait lugubrement. Lugubrement, mais non exactement : un frisson me parcourut. Rassemblant tout mon courage, je me retournai pour regarder. Un gros chien noir, de race mal définie, était sur mes talons. Il s'arrêta en même temps que moi, et me regarda, l'air intrigué. « Bon chien, » dis-je, rassuré, « d'où viens-tu donc ? » et je lui donnai une caresse. Il eut un bizarre petit gémissement et remua la queue. « Viens, » dis-je, heureux de sa compagnie, et nous continuâmes notre route, presque « la main dans la main ».

Tout était triste, froid, mort. Dans la salle à manger, je crus reconnaître sur les murs quelques traces du somptueux et pelucheux papier édouardien. Je descendis au sous-sol. Je me souvenais de vastes cavernes mystérieuses : la grande cuisine, les offices, et le coin où le cheval à bascule, expulsé pour une raison ou l'autre, était rangé. C'était devenu quelques caves crasseuses où presque nulle lueur ne pénétrait. Mes souvenirs ne pouvaient rien contre la désolation de cette maison vide. Je fermai

les yeux et tentai de me la représenter telle qu'elle avait été ; mais je fus incapable de reconstituer une seule pièce. La maison ne daigna prendre garde à moi que lorsque, toujours suivi du chien, je pénétrai dans mon ancienne chambre d'enfant. Ce fut comme si, franchissant le seuil, j'avais brisé une toile d'araignée invisible que le temps aurait tissée dans l'embrasure de la porte. Je sentis presque céder une résistance, et la maison redevint vivante. Même le chien parut ravi. Il se mit à courir autour de la pièce, venant frotter son museau contre ma main avant de repartir.

Je restais là debout, bien tranquille, au milieu du plancher, en retenant mon souffle. Au dehors, je pouvais voir les branches déplumées du cèdre, d'un or vert dans le soleil. J'aurais presque pu croire que, sous la fenêtre, le jardin était toujours là dans toute sa splendeur. Mais la chambre, comme toutes les autres, était vide. Comme autrefois, je fus fasciné par les atomes de poussière dansant dans un rayon de soleil. Autrefois, c'étaient des dragons, des navires aériens, des fées... Je fermai à demi les yeux et me laissai pour ainsi dire flotter moi aussi dans le rayon doré. J'étais un des grains de poussière, et je me regardais voyager sur un léger souffle d'air, jusqu'au bas du rayon, vers un coin de la chambre où brillait quelque chose dans un interstice du plancher. Je regardai cet objet, et une dissonance du passé résonna dans mon âme — un son extrêmement violent et désagréable, mes poings d'enfant frappant les touches du piano droit qui était là, contre le mur. Quelque chose avait dû se passer dans ce coin. J'avais eu une crise de nerfs, une colère, ou peur — il y avait eu là quelqu'un d'autre. Mais qui ? Je m'aperçus que je tremblais en me penchant pour regarder l'objet scintillant sur le plancher. Il me parut tout à fait naturel — bien que cela ne me fût d'aucune aide — que le chien, extrêmement excité, essayât de creuser avec ses pattes, à côté de moi. Accompagné d'une salve d'aboiements, je réussis à récupérer l'objet. C'était un minuscule anneau d'une chaîne d'or, et c'était sa petite taille qui, je pense, lui avait permis de rester inaperçu tant d'années. Tandis que je le tenais dans le creux de ma main, j'eus une bizarre impression de déjà vu, qui m'apprit que je l'avais aperçu auparavant. La scène était montée, et dans les coulisses de ma mémoire, quelqu'un attendait, quelqu'un vêtu de noir... Il fallait que je me détende, que je ne bouge pas, et que je regarde sans effort cet anneau. Soudain, une silhouette apparut devant moi, aussi nette dans les détails, aussi vivante que s'il n'avait passé que vingt secondes, et non vingt années depuis que j'avais perdu contact avec elle. Miss Frost avait repris sa place dans mes souvenirs, et avec elle tous les détails de ce qui s'était passé entre nous. C'était le choc final qui avait dû entraîner toute cette histoire en deçà du seuil de la mémoire et me permettre de bénéficier de nombreuses années d'oubli : du moins ne puis-je que le supposer.

⁂

Je jouais, cet après-midi-là, quand ma belle-mère amena la nouvelle gouvernante dans la chambre d'enfants. Je me levais — j'étais assis sur

le plancher — et me trouvai en face de Miss Frost. Une personne plutôt trapue, vêtue de noir. Elle me parut immensément vieille ; elle avait sans doute la cinquantaine. La peau de son visage était très ridée, et son teint était d'un brun huileux que je trouvai désagréable. Elle portait pour tout ornement un médaillon démodé qui se balançait à son cou au bout d'une chaîne tandis qu'elle se penchait pour me regarder. Mais je pense que ce sont ses yeux qui m'ont fait — avec cette instinctive pénétration des enfants — trouver qu'elle avait quelque chose d'animal. Ils étaient d'une couleur inhabituelle chez les êtres humains — jaunes, tachetés d'orange. A première vue, je n'aimais pas Miss Frost. Mais elle me souriait, et je fus fasciné par la largeur de sa bouche et par deux canines qui ressemblaient à des crocs. « Mais bien sûr », me dis-je, « c'est une hyène qui rit, » et je lui rendis son sourire un instant, heureux d'avoir réussi à lui trouver aussi vite une place dans ma classification personnelle.

— « Alors, voilà le petit garçon, » dit-elle, mettant l'accent légèrement sur le dernier mot. « Je suis sûre que nous allons très bien nous entendre en un rien de temps. »

Bien que je n'aie jamais réussi à la comprendre, les jours passaient de façon assez agréable. J'en venais même à aimer Miss Frost. Je la trouvais gentille, et indulgente pendant les leçons. Nous étions livrés à nos propres ressources, car ma belle-mère ne parvenait pas à se consoler de la mort de mon père. Mais de temps en temps, elle venait voir comment j'allais, et Miss Frost alors me couvrait d'éloges immodérés. Comme cela m'arrangeait fort, j'appréciais cela ; mais je me rendais fort bien compte que quand j'étais censé travailler. Miss Frost, la plupart du temps, somnolait paisiblement dans son fauteuil. Je remarquai qu'elle dormait beaucoup.

Mais, pendant nos promenades, c'était une tout autre personne, active, infatigable. Elle bavardait, elle riait, on aurait presque dit qu'elle se trémoussait. En fait, de bizarre façon, elle cessait de me donner l'impression qu'elle était plus âgée que moi. Je remarquai bientôt que quand nous sortions, nous étions toujours suivis par une suite discrète de chiens errants, qui, tous tant qu'ils étaient, se tenaient beaucoup mieux que nous.

— « Pourquoi est-ce que les chiens nous suivent ? » lui demandai-je un après-midi, où notre suite était particulièrement nombreuse. Le résultat de ma question me déconcerta : Miss Frost fondit en larmes. Nous nous étions tous arrêtés, et Miss Frost avait commencé à s'essuyer les yeux, quand les chiens commencèrent un concert étouffé de gémissements. Soudain, furibonde, Miss Frost se retourna et dit quelque chose. Un seul mot, je crois, que je ne compris pas. Pourtant les chiens filèrent, la queue entre les jambes. Un moment, Miss Frost parut si effrayante que je faillis me sauver, moi aussi. Mais elle prit ma main et me ramena à la maison en silence. Après cela, aucun chien ne nous suivit plus pendant nos promenades. Mais souvent, la nuit, surtout quand il y avait beaucoup de vent, il me semblait entendre le long hurlement d'un chien dans le jardin.

Tout cela était très bizarre. Mais je crois que les enfants sont capables de trouver normales les particularités des grandes personnes.

C'était le soir que Miss Frost me faisait la plus vive impression. Elle avait beaucoup de talent pour raconter des histoires. Chaque soir, après m'avoir bordé, elle s'asseyait sur le bord du lit et commençait à se balancer doucement, d'un côté à l'autre. J'avais les yeux comme collés au médaillon qui pendait toujours à son cou. Il se balançait au bout de sa chaîne, comme le pendule d'or d'une horloge qui égrènerait lentement les dernières secondes de la journée. Et puis elle commençait une histoire, et je l'écoutais, sous le charme. De quoi parlaient-elles, ces histoires ? Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles me mettaient dans un état d'excitation fiévreuse. Car le plus étrange, c'est que le lendemain matin, je ne pouvais me rappeler un seul mot de ce que j'avais entendu la veille au soir. Quand l'histoire approchait de sa fin (si toutefois elle en avait une) les yeux de Miss Frost devenaient tout ronds, et j'oubliais le médaillon, et me perdais dans leur contemplation, et puis tout à coup je m'endormais.

En règle générale, je ne me rendais plus compte de rien avant que Miss Frost entre dans ma chambre le matin. A cette époque, j'avais le sommeil lourd, et bien qu'incapable de me rappeler quoi que ce soit, je sentais que j'avais passé la nuit à me jouer de hordes d'ennemis fantastiques dans mes rêves. Mais une nuit, je m'éveillai avec un vague souvenir de mon rêve. Je me sauvais et Miss Frost me courait après. Comme je regardais par dessus mon épaule, je vis que son visage avait étrangement changé. J'eus juste le temps de la voir se mettre à quatre pattes avant d'ouvrir les yeux. La veilleuse brûlait encore vaguement sur la cheminée. Mais la porte entre la chambre de Miss Frost et la mienne, que je croyais toujours ouverte, était fermée. Cela ne faisait rien, je n'avais pas peur. J'allais me rendormir quand j'entendis un curieux son argentin dans la chambre voisine. Miss Frost riait, décidai-je après avoir écouté un instant. Mais de façon étrange — pas tout à fait comme si elle s'amusait. C'était assez agréable, on aurait dit un ruisseau qui coulait. Puis je me rendis compte que cela durait longtemps pour un rire — peut-être parlait-elle en riant. L'idée m'amusa, et j'eus moi-même un petit rire. Une minute ou deux après, je m'aperçus que je riais toujours. Il me fallut faire un gros effort pour réussir à m'arrêter. Que se passait-il ? Je me pinçai pour voir si j'étais vraiment réveillé. Je l'étais ; et alors je commençai à me demander si Miss Frost faisait ses prières. Je sortis du lit, et m'attendant, comme tous les enfants, à être toujours bien accueilli, j'ouvris doucement la porte de communication. Miss Frost était assise à une table, je la voyais de profil, et il y avait encore dans la chambre un murmure très aigu qui, à ce que je crus, venait d'elle. Mais ce qui me fascinait, c'était que, malgré l'obscurité de la chambre, son visage souriant était nettement éclairé. Je restai là, à la regarder — puis je vis que le médaillon qu'elle portait toujours au cou était sur la table, et que c'était de là que la lumière venait. Miss Frost, à mon avis, ne m'avait pas remarqué, et j'allais m'avancer et examiner ce merveilleux objet sur la table, quand elle tourna

la tête et me regarda. Nous nous regardâmes dans les yeux et tout disparut lentement — son sourire, la lueur, le bruit. Et puis Miss Frost émit ce que je ne puis nommer autrement qu'un grondement. Je me retournai et m'en allai, claquant la porte derrière moi. J'étais plus déconcerté qu'effrayé, mais seule la fragile confiance des enfants, je crois, se tenait entre moi et la peur. En tout cas, je me rendormis.

Au matin, j'ouvris les yeux pour voir Miss Frost penchée sur mon lit.

— « Alors comment allons-nous, ce matin ? Plus peur ? »

— « Peur ? » répondis-je en écho, essayant de me rappeler ce qui s'était produit la nuit précédente.

— « Tu ne te rappelles pas ? Tu as eu un cauchemar — je t'ai entendu appeler, je suis entrée et je t'ai réveillé. Et puis je t'ai raconté une histoire jusqu'à ce que tu te rendormes. »

Elle avait l'air gai et plein de sollicitude. Elle m'acheta des bonbons pendant notre promenade. Je la crus presque. Mais le médaillon pendant à son cou continuait de me tirer l'œil.

— « Qu'est-ce que vous avez dans votre médaillon ? » finis-je par lui demander tandis que nous approchions de la maison.

Miss Frost se montra fort réservée : « Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien ! » dit-elle, en regardant par dessus son épaule, l'air un tantinet nerveux. « Tu ne vas pas dérober à une pauvre vieille femme son unique secret, n'est-ce pas ? » Elle donna par jeu une petite tape sur ma main tendue.

C'était pourtant bien mon intention — j'étais dévoré de l'envie de regarder à l'intérieur du médaillon. Une fois rentrés dans la chambre d'enfants, j'attendis que Miss Frost, renversée dans son fauteuil, se mette à somnoler, et que le mouvement régulier de sa poitrine soulève et abaisse doucement le médaillon. Je me glissai alors à côté d'elle, et au moment où le médaillon se trouvait au sommet de la vague, je réussis la délicate opération de le faire glisser dans ma main. Avant de presser le ressort, je levai les yeux, pour m'assurer que je ne l'avais pas dérangée. Le médaillon me tomba des mains et je bondis en arrière. Un immense œil jaune me contemplait. Miss Frost éclata de rire.

— « Mon Dieu, que les enfants sont méchants ! Alors, tu croyais que tu allais prendre ta vieille gouvernante en train de faire un somme, hein ? et c'est toi qui as été pris ! »

Je me détendis. Je me mis même à rire. Je trouvais que c'était un jeu merveilleux qu'elle avait trouvé là. J'en pense toujours autant, mais pas pour les mêmes raisons ; et je ne dis plus « merveilleux ».

Je décidai de rester éveillé ce soir-là, et je me creusai la cervelle à chercher le moyen d'être présent — et invisible — quand Miss Frost se livrerait à ses mystérieux mic-macs avec le médaillon. Je me promis de m'empêcher de la regarder dans les yeux pendant qu'elle me raconterait une histoire. Mais ils attiraient irrésistiblement mon regard, sa volonté parut prendre le dessus sur la mienne et je m'endormis.

— « Allons, il y a un bon bain qui t'attend, » dit Miss Frost, pleine de bonne humeur, le lendemain matin.

Je me frottai les yeux, essayant de m'éveiller. J'avais très sommeil et pas envie de me lever.

— « Prenez le bain vous-même, » dis-je, et je me mis à rire. L'idée de Miss Frost dans un bain me paraissait incroyablement drôle. Quel air avait-elle sans vêtements ? J'étais certain que sa peau n'était pas blanche comme la mienne. Et elle avait des formes si différentes.

— « Merci, je prends le mien le soir. Allez, sors du lit ! »

Alors, elle prenait des bains ! Une idée me frappa. Le médaillon ! Elle ne le portait sûrement pas dans son bain — elle devait le laisser dans sa chambre, n'est-ce pas ? Qui m'empêchait de saisir l'occasion pour y jeter un coup d'œil ? Je sautai du lit, aussi éveillé que possible.

J'eus peine à attendre le soir. La promenade me sembla interminable, et après, bien sûr, elle fit un somme dans son fauteuil. J'allais la pincer quand elle se dressa et alla dans sa chambre. J'avais fait si peu attention à Miss Frost dès qu'elle ne s'occupait plus de mon confort ou de mon amusement, que je n'avais aucune idée de ses habitudes en matière de bain. Mais quand j'entendis les robinets couler, il me parut bizarre de ne pas me souvenir de les avoir entendus aucun autre soir. Peut-être était-ce jour de grand bain chez les hyènes qui rient ! A coup sûr, des bruits joyeux d'éclaboussures me parvenaient de la salle de bains. Il était temps d'agir.

J'entrai dans sa chambre. Tremblant d'excitation, je vis que le médaillon était posé sur la coiffeuse. J'y courus et m'arrêtai net, la main hésitant au-dessus du bijou, en proie soudain à un pressentiment. Je ressentais le besoin, pour des raisons non formulées, de le laisser tranquille. Mais c'était si joli, si inoffensif — vieil or, avec un ravissant motif gravé — et c'était si drôle de rouler Miss Frost ! Je le pris, pressai le ressort, et le couvercle s'ouvrit. Sous un verre épais et un peu laiteux, il n'y avait rien qu'une miniature : deux beaux chiens blancs, côte à côte, extrêmement distingués. C'était étrange et charmant : mais j'étais furieux. Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver, mais je me sentais volé. « Quelle blague ! » dis-je à haute voix, espérant presque que Miss Frost m'entendrait. Mais tandis que je parlais, des choses commencèrent à se produire. De petits nuages se formèrent dans le verre et commencèrent à s'étirer et à courir. Très vite, je ne pus apercevoir les chiens. Et puis, le verre tout entier commença à luire, d'une bizarre lueur sans profondeur. Je me sentis excité au-delà de toute mesure. J'avais remarqué que mes mains étaient devenues très froides, le médaillon était froid comme la glace. Je le posai sur la table et me mis à contempler les lueurs tourbillonnantes, quelque peu semblables à une tempête de neige. Tandis que je regardais, les tourbillons cessèrent peu à peu, des taches de couleurs apparurent, et enfin, il y eut une image parfaite du jardin, vu de la maison. C'était la nuit, la pelouse était éclairée par la pleine lune. Que c'est joli, pensai-je. Quel ravissant joujou ! Et puis mon cœur cessa de battre, parce qu'à l'arrière-plan, j'avais cru voir les branches de l'orme se balancer et un peu

plus tard un petit point mouvant qui aurait pu être une chouette. Ça ne pouvait tout de même pas être magique à ce point, c'était impossible ! Mais quelque chose d'autre arriva. Jusque-là, j'avais regardé une reproduction en miniature du jardin, mais maintenant le médaillon avait l'air de devenir une sorte de lentille à travers laquelle je pouvais voir aussi bien que si j'avais été moi-même dans le tableau. Quand ce changement fut achevé, une silhouette que je crus reconnaître sortit de la maison et se glissa sur la pelouse. Je retins mon souffle tandis qu'elle s'arrêtait et regardait la lune. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien Miss Frost. Je l'avais surprise en train de faire quelque chose. J'en étais pleinement satisfait. Mais que faisait-elle là en plein milieu de la nuit ? D'ailleurs, ce n'était que le soir, et elle était dans la baignoire, du moins je l'espérais. Mais avant que j'aie eu le temps de m'embrouiller complètement, elle étendit un bras et fit un bizarre signe d'appel, tout en se tournant vers tous les points de la rose des vents. Et puis, devant mes yeux étonnés, il vint une foule compacte de chiens, de tous les côtés du jardin, à la fin il y en avait bien vingt ou trente. Il y en avait des petits et des gros, et ils gambadaient autour de Miss Frost, et ils lui faisaient fête, avant de se former pour finir en un cercle, au milieu duquel elle était debout, immobile comme une statue. Je ne sais pas bien ce qui est arrivé ensuite parce que tout d'un coup j'ai eu l'impression désagréable que quelqu'un était debout derrière moi. J'avais laissé la porte de la chambre ouverte, je m'en souvenais. Je quittai le médaillon des yeux une seconde, juste pour m'assurer que Miss Frost n'était pas là. Mais quand je regardai à nouveau, les chiens sortaient en troupeau galopant du jardin, et Miss Frost avait disparu. Comme la scène commençait à s'évanouir, je constatai que les bruits du bain avaient fait place à un silence de mauvais augure. Maintenant que j'avais définitivement gagné un point contre elle, je n'avais pas envie de courir le risque de me faire prendre et de faire placer hors de ma portée à l'avenir ce passionnant poste de guet. Je fermai le médaillon qui n'était plus glacé, et me hâtai de rentrer dans ma chambre.

Je n'aurais pu être de meilleure humeur, et j'avais déjà grande envie d'en savoir plus long sur l'attitude excentrique de Miss Frost dans le jardin. J'étais bien trop énervé pour me tracasser de savoir comment fonctionnait le médaillon, ni pourquoi. J'acceptais avec reconnaissance, presque comme un dû, ce fait qui me permettait d'épier de façon commode. Quelques minutes après, Miss Frost entra dans la chambre d'enfants. J'eus l'impression qu'elle me regardait avec une certaine curiosité, mais je ne m'en inquiétai pas. Je me sentais d'humeur affectueuse. Je courus vers elle : « Chère Miss Frost, » dis-je en me jetant à son cou, « vous avez pris un bon bain ? Vous vous sentez toute propre ? »

Le lendemain, Miss Frost se montra plus indulgente que de coutume. Elle dormit pendant toute mon heure d'études ; et puis elle me fit faire ma promenade favorite — celle qui passait devant le marchand de bonbons (avec arrêt pour en acheter un sac) et le long d'une piste au-dessus de la

voie de chemin de fer. Peu après notre retour, j'entendis l'eau du bain couler. Je courus vers le médaillon.

Il se mit à fonctionner rapidement. J'eus à peine le temps d'apercevoir les anges gardiens, comme, dans mon excessive bonne humeur, j'avais baptisé les deux chiens blancs, avant de me trouver devant le jardin éclairé par la lune. A nouveau Miss Frost marcha jusqu'à la pelouse. Cette fois, j'étais décidé à ne rien manquer. Je n'osais pas cligner les yeux, tandis que devant moi se passait un événement stupéfiant : Miss Frost se retourna pour regarder du côté de la maison un instant, comme pour s'assurer que nul ne l'observait. Puis en un éclair, elle changea de forme, rapetissa et tomba à quatre pattes. C'était un chien — impossible de s'y tromper. J'étais ravi. Je voudrais pouvoir en faire autant, pensai-je tout en la regardant courir autour du jardin, reniflant les buissons et dressant son museau vers la lune. Tout à coup, je remarquai quelque chose que je pris pour un chat qui était apparu au bord de la pelouse. Cela s'immobilisa en constatant la présence du chien Frist. Cela aurait pourtant dû se sauver, car d'un seul bond Miss Frost était dessus. Il y avait quelque chose de sauvage, d'abominable dans sa façon de le saisir, de le secouer violemment et de le lancer derrière un buisson — quelque chose d'abominable ; et pourtant de fascinant, sous un certain angle. Ce fut avec des sentiments très mêlés que je vis le jardin s'évanouir et les anges gardiens reparaître. Mais c'était signe qu'il fallait que je m'en aille, j'en étais sûr. Ils étaient de mon côté ; ils ne permettraient pas que la bizarre Miss Frost me surprenne. Je rentrai dans ma chambre. Je ne savais que conclure de tout cela. Je n'étais plus certain que c'était si drôle que ça d'espionner Miss Frost, mais je ne voulais pas m'avouer que c'était effrayant.

Le lendemain, après le petit déjeuner, je me promenai tout seul dans le jardin. San le vouloir, je m'approchai du buisson que je me rappelais avoir vu la veille au soir. Je regardai derrière. Là, le cou visiblement brisé, quelques abominables mouches autour des yeux, il y avait le chat des voisins. Un instant, je le contemplai, me souvenant que ç'avait été un chat tout à fait gentil et que j'avais eu l'habitude de le caresser. Puis je courus vers la maison, de grosses larmes coulant le long de mes joues.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » me demanda Miss Frost, essayant de m'essuyer les yeux.

— « Horrible... méchant... chien ! » parvins-je à dire au milieu de mes cris, et puis je m'arrachai des bras de Miss Frost, courus dans ma chambre et me jetai, épuisé, sur le lit. De la chambre d'enfants me vint le rire rauque de Miss Frost.

On retombe vite sur ses pieds, à cet âge-là, je suppose. On change rapidement d'humeur, et on oublie vite. En tout cas, vers le soir, Miss Frost avait réussi à me bercer d'une relative sécurité, mais je ne la voyais plus comme une vieille dame inoffensive et douée du talent — comme dans un conte de fées — de se changer en chien selon son envie. Et je n'étais plus si content de l'avoir épiée. A l'heure de son bain, je restai fort innocemment dans la chambre d'enfants. Deux ou trois jours se passèrent

ainsi. J'en étais venu à la conclusion que le médaillon m'avait permis de regarder dans l'avenir — que j'avais épié les activités de Miss Frost quelques heures à l'avance. Il fallut plusieurs autres jours pour que ma confiance en moi commence à me revenir ; et ma curiosité de même.

Une seule fois, me disais-je, je regarderai une seule fois, et puis plus jamais. Je me dis cela plusieurs jours de suite, et chaque fois quelque chose à l'intérieur de moi me retint. Mais un jour, je me mis en colère contre Miss Frost juste à l'heure de son bain. Je crois qu'elle m'avait provoqué exprès. Cherchant une revanche mesquine, je me rendis dans sa chambre, et ouvris le médaillon. J'eus encore le temps de changer d'avis, car il fallut bien une minute ou deux avant que le verre ne se couvre de nuages. Puis il fut trop tard : l'excitation habituelle m'avait repris. Je regardai avec impatience les anges gardiens disparaître et le jardin se dessiner. Mais était-ce bien le jardin ? Il y avait le cèdre, et l'herbe — mais qu'est-ce que ces palissades faisaient là, et où était la roseraie ? Je n'en pouvais croire mes yeux. Je commençai à avoir peur, parce qu'il y avait encore d'autres choses qui étaient différentes. Je me sentais perdu, dématérialisé — et pourtant j'étais bien plus à l'intérieur du tableau que je n'avais jamais été. J'avais envie de fermer le médaillon, ou plus simplement de m'enfuir ; mais j'étais incapable de bouger. Contre ma volonté, je regardai deux silhouettes sortir de la maison ; un homme et un chien. Le chien, je le connaissais : j'avais vu déjà Miss Frost prendre sa forme. Mais l'homme ? Il s'arrêta au milieu de l'herbe, avec le chien Frost en train de bondir autour de lui. Je le voyais très bien, car la lune était plus brillante que d'habitude et on aurait dit que j'avais été transporté très près d'eux. Quelque chose, chez l'homme, attira mon attention, quelque chose qui m'était familier. C'était un jeune homme, et il m'attirait et me dégoûtait tout à la fois. Je ne pouvais quitter son visage des yeux. Mais il avait un bizarre frémissement, il changeait sans cesse, le nez s'allongeait, les oreilles s'épointaient. Le corps se laissa tomber, et à la seconde suivante, deux chiens, fous d'amusement, gambadaient et jouaient l'un autour de l'autre. Puis, côte à côte, ils sautèrent une palissade et disparurent dans la nuit.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour rentrer dans la chambre d'enfants. La première chose dont je me souviens, c'est que j'étais debout au milieu de la chambre, tremblant de tous mes membres. J'étais incapable de réfléchir, bien que j'eusse une foule d'idées, plus urgentes les unes que les autres. Je me contentai d'attendre en tremblant. Quand enfin Miss Frost, portant le médaillon, fit son apparition, quelque chose craqua en moi et je me mis à hurler.

— « C'est votre médaillon. Vous devez me dire ce que ça veut dire — il le faut, il le faut, il le faut... » Je partis d'un rire hystérique, et Miss Frost me gifla. Cela me fit reprendre mes esprits. Nous restâmes là, à nous regarder en silence.

Alors Miss Frost se mit à danser une drôle de petite gigue, et à chantonner tout en se trémoussant : « Ah ! ah ! mon joli, je t'ai eu. Qui se voit

dans mon médaillon... un jour va dans mon corbillon ! On se reverra... »

— « Je suis un petit garçon ! » hurlai-je. « Je ne veux pas être un affreux chien comme vous — je ne veux pas être un chien — j'veux pas, j'veux pas, j'veux pas... »

— « Mais si, mais si, mon joli ! » chanta-t-elle, avec son abominable fredonnement, « et tu seras ravi. Nous chasserons ensemble, pour toujours, toujours, toujours. »

Je perdis le contrôle de moi-même. J'avais envie de jeter quelque chose avec force. Je me ruai sur le piano et frappai les touches aussi fort que je pus, les poings serrés. Je courus à Miss Frost et tirai le médaillon de toutes mes forces. La chaîne se brisa, mais Miss Frost m'arracha le médaillon et je pense qu'elle m'a frappé, car je ne me souviens de rien d'autre. Je revins à moi dans mon lit. Quelqu'un à l'air très bon était assis à mes côtés. « Je suis votre nouvelle gouvernante. Miss Bird, » dit-elle.

⁂

Voilà tout ce qui m'est revenu à la mémoire dans cette chambre vide qui avait jadis été ma chambre d'enfants. C'est revenu tout d'un coup, et mon esprit d'adulte s'est mis à y réfléchir. J'ai regardé le chien. Il était couché à mes pieds, la tête entre les pattes, me regardant de ses grands yeux jaunes tachetés d'orange — des yeux dont je me souvenais. Je fus submergé par un sentiment d'horreur. Il fallait que je tue ce chien. C'était le mal, cela devait être détruit — tout de suite, avant qu'il soit trop tard. Mais tandis que je faisais un pas vers lui, ma volonté faiblit. Le chien agita la queue, se leva et gagna la porte. Je me retrouvai en train de le suivre dans l'escalier et dans le jardin. Il se mit à jouer et à gambader autour de moi. Puis il courut vers la palissade, s'arrêta et me regarda. Il y avait dans ses yeux une indéniable et ignoble invitation. Il bondit, et disparut.



J'ai écrit ce récit il y a plusieurs semaines, et en le relisant, je n'arrive pas à comprendre comment je pouvais être névrosé à ce joint. Je suis revenu souvent à la maison depuis. En fait, c'est un très brave chien qui aime jouer. Et j'apprends que je puis acheter la maison pour une bouchée de pain...

(*Traduit par Anne Merlin*).



Chronique Littéraire

Fandom français

par Pierre Versins

> « *Dans la science fiction, la critique — et fréquemment d'une haute qualité — est apparue presque uniquement dans des publications d'amateurs ; certes la richesse du matériel critique, bibliographique et biographique qui a paru dans des fanzines, du* Fantasy Commentator *à* Inside, *est telle qu'une bibliothèque universitaire qui posséderait la totalité des fanzines publiés serait la Mecque des auteurs de thèses dans le XXIe siècle.* »
>
> Anthony Boucher. Introduction à « In Search of Wonder » de Damon Knight, 1956.

On pourrait faire une histoire du fandom (1) français sans se référer à l'américain, car il a commencé d'exister comme s'il n'y avait jamais rien eu de comparable au monde : aussi bien le groupe réuni à partir de 1953 sous l'égide de Valérie Schmidt à la librairie « La Balance » (à laquelle succéda « L'Atome ») que *Le Petit Silence Illustré,* puis *Cellules Grises,* puis *Ailleurs,* sont nés — et pour les deux premiers titres cités, ont prospéré et disparu — sans aucune référence aux mêmes mouvements qui, depuis 25 ans pourtant, florissaient outre-Atlantique. Une brève introduction ne sera pourtant pas inutile, ne serait-ce qu'à titre de repère, et pour marquer des différences.

Le premier club d'amateurs de science-fiction, aux Etats-Unis naturellement, et centré principalement sur la science, fut le SCIENCE CORRESPONDANCE CLUB, qui avait entre autres comme membres Ray Palmer, plus tard éditeur d'*Amazing Stories,* et P. Schuyller Miller, auteur connu. Son organe était *The Comet,* dont le n° 1 parut en mai 1930. Un mot à ce sujet : la plus grande difficulté que puisse rencontrer la diffusion d'un fanzine provient, en principe, de ce qu'il est impossible à son éditeur de se payer une publicité, fût-elle sporadique. Mais cela n'a jamais posé de problème aux Etats-Unis car, dès les premiers numéros du premier magazine de science-fiction, *Amazing Stories,* en 1926, Hugo Gernsback, l'éditeur, publia des lettres de lecteurs avec leurs nom et adresse complets. Il était donc facile de se créer une liste d'amateurs à qui envoyer un fanzine. Rien de pareil n'existe en France où la constitution d'une liste d'adresses est la pierre d'achoppement de toute fanactivité.

Le premier fanzine véritable (*The Comet* était proprement un clubzine) fut *The Time Traveller,* dont le premier numéro comportait une liste de films de science-fiction par Forrest J. Ackerman. Il parut d'abord sous forme ronéootypée, puis, à partir du n° 3, sous forme de journal imprimé pro-

(1) Il sera utilisé au cours de cet article des termes spécifiquement américains, qui peuvent n'être pas très familiers au lecteur français. En voici un bref glossaire. Tous découlent le *Fan :* diminutif de fanatique, en fait tout amateur, fanatique ou non, de fantastique et de science-fiction. De là viennent *Fandom :* domaine des amateurs ; *Fanzine :* magazine amateur (en général ronéotypé suivant divers procédés, mais parfois aussi imprimé professionnellement — certains fanzines ont une tenue que pourraient leur envier les meilleurs magazines professionnels, ou *prozines*) ; *Clubzine :* fanzine édité par et pour un club et financé par lui ; ***Fanactivité,*** ***Fanéditeur,*** etc.

fessionnellement. Il fut suivi du légendaire *Science Fiction Digest* (n° 1 : septembre 1932) qui publia des inédits de Merritt, P. Schuyler Miller, Ray Palmer, Clark Ashton, David H. Keller, C.L. Moore, Donald Wandrei, ceci régulièrement, et qui est surtout connu pour avoir eu un feuilleton dont les 18 auteurs successifs portaient les noms prestigieux suivants : A. Merritt, E.E. Smith, Ralph Milne Farley, David H. Keller, Otis Adelbert Kline, Arthur J. Burks, E. Hoffmann Price, P. Schuyler Miller, Rae Winters, John W. Campbell Jr., Edmond Hamilton, Francis Flagg, Bob Olsen, J. Harvey Haggard, Raymond A. Palmer, Lloyd A. Eschbach, Abner J. Gelula et Eando Binder. Quel fanzine eut, a ou aura jamais une telle pléiade de collaborateurs ?...

Cela déjà indique une différence entre le fandom américain et le français. Jamais un écrivain américain ne se sentit diminué pour être publié dans un fanzine (par exemple, la moitié au moins de la production de David H. Keller, connu en France par « *La guerre du lierre* », a paru originellement dans des fanzines). Bien sûr, la liste des collaborateurs d'*Ailleurs*, par exemple, n'est pas négligeable non plus, mais il faut savoir que la plupart des auteurs professionnels qui y publient sont membres du Club FUTOPIA, ce qui fait toute la nuance. Bref, on voit déjà que la conception de la chose imprimée que se font les Français est l'obstacle majeur à l'autre nécessité que rencontre le fanéditeur français : l'approvisionnement en textes valables. L'écrivain français, pour si pauvre que soit sa valeur, estime avoir, en écrivant, accédé à un monde différent de celui du commun des mortels et se refusera hautement (ou ne répondra pas) à une demande de texte : toute question monétaire mise à part, il est jugé plus « littéraire » d'être publié dans *Fiction*, *Galaxie* ou *Satellite* que dans *Orion*, *Ailleurs* ou *Karellen*. A moins que le fanzine n'ait, comme feu *Le Petit Silence Illustré*, un parfum de revue littéraire à tirage confidentiel. Et encore...

Au sujet du fandom américain, il faut savoir encore que le premier grand club fondé outre-Atlantique, en 1936, la LOS ANGELES SCIENCE FANTASY LEAGUE, existe toujours et est toujours actif ; qu'en 1938 fut créée la FANTASY AMATEUR PRESS ASSOCIATION (FAPA) dont les 65 adhérents publient en circuit fermé et qui est considéré, à tort ou à raison, comme l'aristocratie du fandom anglo-américain ; que le fanzine *Fantazy Times* (devenu depuis *Science Fiction Times*) est publié sans interruption depuis 1941 deux fois par mois et a dépassé son 350e numéro ; enfin que le contenu de certains fanzines actuels n'a strictement rien à voir ni avec le fantastique ni avec la science-fiction, bien qu'ils soient publiés par des fans de fantastique et de science-fiction.

***

Les trois premiers fanzines français, selon l'ordre chronologique, ont été ou sont : 1) *Le Petit Silence Illustré*, publié par Jacques Sternberg ; 2) *Cellules Grises*, organe du défunt Club MYSTÈRE-FICTION ; 3) *Ailleurs*, organe du Club FUTOPIA. *Le Petit Silence Illustré* dura 8 numéros, *Cellules Grises* aussi ; *Ailleurs* dure encore, mais il est bien entendu que c'est parce que je suis d'un entêtement peu commun.

Ces trois fanzines étaient-ils des fanzines ? Ou au moins des clubzines ?... Ou des « revues littéraires confidentielles » ? Malgré tout ce que l'on peut en dire, il s'agissait bel et bien de fanzines, seulement leurs responsables ne le savaient pas (j'ai appris par Jean Linard l'existence du fandom anglo-américain exactement six mois après la fondation de FUTOPIA). Il n'y a aucune différence entre *Le Petit Silence Illustré* et, par exemple, *Grue*, *Inside* ou *Le Zombie*, si

ce n'est qu'*Inside* était mieux présenté. Et aucune différence entre *Cellules Grises* et les divers clubzines créés par des revues professionnelles outre-Atlantique (je pense principalement au club créé vers 1937 par l'éditeur des *Thrilling Wonder Stories,* dont le nom m'échappe). Quant à *Ailleurs,* il ne prétend pas à plus d'originalité. En somme, on invente bien des belles choses, quand il n'y a pas de bureau des brevets.

Détail curieux qui me revient : dans le dernier numéro du *Science and Fantasy Advertiser* (fanzine du début 1939) il y avait une publicité *PAYÉE* dans laquelle John W. Campbell, alors éditeur du florissant *Astounding Science Fiction,* annonçait la publication du magazine *Unknown* pour le 10 février 1939 avec « *Sinister barrier* » (« Guerre aux Invisibles ») d'Eric Frank Russell. Voit-on un magazine professionnel français agir de même ?...

Il ne faut pas croire pour autant que la raison d'une telle différence de comportement soit dans le fait que les fanzines américains ont un plus grand tirage que leurs homologues français. Combien de fois ai-je lu des fanéditeurs américains se plaindre de ce que leur liste d'adresses devenait trop importante parce qu'elle atteignait les 100 ou 120 noms (tirage d'*Ailleurs* il y a trois ans).

Bon. Il est donc entendu qu'il existe et a existé depuis 30 ans, d'abord aux Etats-Unis puis en Grande-Bretagne, puis dans les autres pays anglo-saxons, dans les pays scandinaves, en Allemagne, au Japon, bref partout, des milliers de fanzines différents (la prétention du chroniqueur de *Satellite* qui, dans un de ses derniers numéros, annonçait qu'il allait les présenter successivement tous témoigne d'un total mépris de l'échelle humaine). Et en France ? J'ai pu repérer, en tout et y compris les one-shot (magazines publiés une seule fois, soit volontairement, soit involontairement) onze fanzines qui sont, selon l'ordre chronologique de leur naissance : *Le Petit Silence Illustré, Cellules Grises, Ailleurs, Le Marché aux Puces Fantastique, Canope, Supernova, Karellen, Jeunesse pour Rire, Jardin Sidéral, La Couenne des Siècles, Orion ;* à quoi il faudrait ajouter, pour être complet, un numéro d'*Alpha,* le fanzine du Belge Jan Jansen, destiné aux Anglo-Américains, numéro qui comporte une majorité de textes écrits en français. Deux de ces fanzines n'ont eu qu'un numéro, deux autres en ont eu deux, et le reste oscille (mis à part *Ailleurs*) entre quatre et huit numéros. En tout, 93 numéros dont le Club FUTOPIA a publié presque les deux-tiers (39 numéros d'*Ailleurs,* 8 *Cahiers d'Etudes d'Ailleurs,* 4 *Ailleurs Hors-Série,* 2 *Chasseur de Chimères,* 2 romans et 1 fascicule de bibliographie).

Mais un titre a droit à une mention tout à fait particulière, car sans *Le Marché aux Puces Fantastique,* publié par l'Américain Ray Nelson lorsqu'il était en France puis en Norvège, il est probable qu'*Ailleurs* souffrirait toujours de son splendide isolement. Je me suis souvent demandé la raison pour laquelle l'exemple d'*Ailleurs* n'avait pas été suivi, alors que, deux ans plus tard, celui du *Marché aux Puces Fantastique* le fut (et, chose infiniment curieuse, d'abord par *Canope,* dû à Jean-Pierre Chevalier qui est peut-être, de tous les Futopiens, celui qui, me connaissant le mieux, aurait pu se rendre compte bien avant de ce qu'il n'y a rien de sorcier à publier un magazine d'amateur). J'en étais venu à me dire que la prétention de la présentation d'*Ailleurs* décourageait les impétrants, mais la récente publication du *Jardin Sidéral* m'a fait retomber dans mes perplexités, car l'organe du C.L.A. a été, dès le premier numéro, parfaitement présenté. Bref, le fait est là : c'est parce qu'un Américain a osé lancer, en français, un fanzine tel

qu'on les conçoit outre-Atlantique, c'est-à-dire sans complexes, que d'autres ont rapidement suivi.

Il me reste un mot à dire sur les collaborateurs des fanzines. A première vue, évidemment, ce sont les auteurs les plus décontractés qui hésiteront le moins, c'est-à-dire ceux que la vanité d'auteur ne tient pas ou guère et qui n'en sont pas pour autant les moins bons. Il y a aussi les amateurs purs, qui n'ont jamais été publiés (et ne cherchent même pas à l'être) dans les revues professionnelles : j'en connais au moins deux, Jean-Pierre Chevalier et Florian Schmidt, qui, pour le talent, n'ont rien à envier à la plupart des professionnels de la machine à concocter des contes.

Mais la liste complète (une véritable bibliographie tiendrait trop de place) des « écrivains de fanzines » donnera une idée du genre de ces magazines d'amateurs et encouragera peut-être de futurs éditeurs encore hésitants.

LE PETIT SILENCE ILLUSTRÉ Nos 1 à 8 ; LES CAHIERS DU SILENCE Nos 1 et 2 (février 1955 à décembre 1958). Fanzine dû à Jacques Sternberg. Publication suspendue. Ont collaboré : Forrest J. Ackerman, Marcel Béalu, Jacques Bergier, Pierre Bettencourt, Albert Bilder, Alan Bloch, Fredric Brown, Michel Carrouges, Richard Chomet, Philippe Curval, Jacques Denis, Alain Dorémieux, Jean Frapat, André Frédérique, Gérard Klein, Ralph Messac, Alfred Noyes, René de Obaldia, Jean-René Patrix, G. de Pawlowski, Valérie Schmidt, Jacques Sternberg et Pierre Versins.

CELLULES GRISES Nos 1 à 8 (juin 1955 à automne 1956). Clubzine du Club Mystère-Fiction. Publication suspendue. Ont collaboré : François-Alain Blanc, Jean-Louis Bouquet, Jean-Jacques Bridenne, Michel Ehrwein, Michel Friedman, Jean Janoir, Serge Klimzack, François Lamelet, Leconte de Lisle, André Leroux, Jean Rambau, Jean Riffaud, Jean-François Robin, Gil Roc, Jacques Sternberg, Pierre Versins et Irène Zavoznik.

AILLEURS Nos 1 à 38 ; CAHIERS d'ETUDES AILLEURS Nos 1 à 8 ; AILLEURS HORS SERIE Nos 1 à 4 ; LE CHASSEUR DE CHIMÈRES Nos 1 et 2 (novembre 1956 à novembre 1961). Clubzine du Club Futopia, dirigé par Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne, Suisse. Ont collaboré (les auteurs au nom précédé d'un astérisque appartiennent au Club) : *Forrest J. Ackerman, Brian W. Aldiss, *Arcadius, Guy Bara, *René Barjavel, Marcel Béalu, *Jacques Bergier, *André Bosmans, Marion Zimmer, Bradley, Cleve Cartmill, *Jean-Pierre Chevalier, Ray Cummings, Philippe Curval, *Michel Deltheil, *Yves Dermèze, Charles Dobzynski, *Daniel Drode, *Jacques Duchaussoy, *Jean Duzal, *Michel Ehrwein, *Albert Ferlin, Anatole France, *Georges H. Gallet, David Grinnel, K. H. Hartley, Victor Hugo, *Serge Hutin, *Demètre Ioakimidis, P. J. Izabelle, *Gérard Klein, Jack Lewis, Charles Leconte de Lisle, Jean Linard, Captain Marryatt, Guy de Maupassant, *Ralph Messac, *Jean-Louis M. Monod, Charles Moreau, Charles Nodier, Fitz-James O'Brien, *Jacqueline Osterrath, *Raymond Queneau, Quevedo, Henriette Robitaillie, J.-H. Rosny Aîné, Jacques Sadoul, *Gil Sartène, *Roland Sassi, *Florian Schmidt, *Adrien Sobra, *Stephen Spriel, Olaf Stapledon, Jacques Sternberg, *Pierre Strinati, *Martine Thomé, Wilson Tucker, *Jacques Van Herp, A. E. Van Vogt, *Julia Verlanger, *Pierre Versins, Boris Vian, *P.-A. Vidoudez et Léonard de Vinci.

Droit d'entrée : 4.00 NF ; cotisation annuelle : 12.00 NF.

LE MARCHÉ AUX PUCES FANTASTIQUE Nos 1 à 3 (fin 1958 au 25-12-1959). Fanzine dû à Ray Nelson. Publication suspendue. Ont collaboré : Marcel Battin, Michel Ehrwein, Karl John, Jean Linard, Ray Nelson, Jacqueline Osterrath, Suzanne Seemama.

CANOPE Nos 1, 0 et —1 (21-8-1959 au 28-8-1961). Fanzine dû à Jean-Pierre Chevalier, 30, avenue du Léman, Lausanne, Suisse. Ont collaboré : Marcel Battin, Jean-Pierre Chevalier, Michel Ehrwein, Florian Schmidt et Pierre Versins.

Gratuit ; envoyer des textes et des lettres de commentaires.

SUPERNOVA N° 1 (décembre 1959). Clubzine du Club N.O.V.A. Publication suspendue. Ont collaboré : René Barjavel, Slim Bwatoe, Armand de Caro, Jean-Charles et Gérard Klein.

KARELLEN Nos 1 à 4 (mai 1960 à mai 1961). Fanzine dû à Georges Gheorghiu, 161, rue de Cernay, Reims (Marne), France. Fusionne avec ORION. Ont collaboré : Honoré de Balzac, Daniel Biga, Daniel Drode, Michel Ehrwein, Jacques Ferron, Georges Gheorghiu, Maryse Guyot, Serge Hutin, Suzanne Malaval, Jean-Michel Panas, Henriette Robitaillie, Gil Roc et Elie Rosenberg.

N° 1 : 1,20 NF ; N° 2 : 2,00 NF ; N° 3 : 3,90 NF ; N° 4 : pas de prix indiqué.

JEUNESSE POUR RIRE Nos 1 et 2 (mai et juillet 1960). Fanzine dû à Jean-Pierre Kudelka. Publication suspendue. Ont collaboré : Gérard Barret, Jean-Pierre Kudelka et Pierre Versins.

JARDIN SIDÉRAL Nos 1 à 14 (13 octobre 1960 à 13 juin 1961). Clubzine du Cercle Littéraire d'Anticipation, dirigé par Jacques Ferron, 24, cité Maunoury, Lucé (Eure-et-Loir), France. Ont collaboré : Gabrielle Balzac, Louis Bergen-le-Plat, Boabdil, H.H. Browning, Georges Dambacourt, Daniel Drode, Michel Ehrwein, Jacques Ferron, Georges Gheorghiu, Alphonse Guillotin, Serge Hutin, Léopold Massiéra, Jean-Michel Panas, Bernard Pecherrty, André Pincé, Roger Piter, Elisabeth de Ponthiéré, Rêva Remy, Pierre Strinati, René Tauzun et Pierre Versins.

LA COUENNE DES SIÈCLES (one-shot du 23 octobre 1960). Fanzine dû à Daniel Drode. Textes de Daniel Drode.

ORION nos 1 et 2 (janvier et juin 1961). Fanzine dû à Marcel Battin, 13, rue de la Balance, Toulouse (Haute-Garonne). Fusionne avec KARELLEN. Ont collaboré : René Barjavel, Françoise Battin, H.H. Browning, Léon Daudet, Michel Ehrwein, Georges Gheorghiu, Joachim Goetzinger, Serge Hutin, Demètre Ioakimidis, Pierre Strinati, Julia Verlanger et Pierre Versins.

Gratuit ; envoyer des textes et des lettres de commentaires.



Voilà. S'il faut toutefois tirer en quelques mots la leçon de l'existence même de ces magazines d'amateurs, il semble que le phénomène science-fiction appelle obligatoirement à la vie les fanzines. Les publications commerciales ne peuvent pas tout se permettre et certains textes de valeur ne verraient jamais le jour par leur intermédiaire.

Il est en outre de bon ton chez quelques professionnels de parler des fans avec une moue de mépris amusé, mais ils représentent un moyen, le seul à vrai dire si la science-fiction n'est pas un phénomène littéraire (et il apparaît qu'elle ne l'est pas plus que la peinture ou la musique), de la pousser au-delà de ses limites. Les fans ? non pas une « élite » certes, simplement la part *la plus inquiète* du milieu de la science-fiction. La plus fluctuante dans ses goûts, aussi, et partant la plus difficile à satisfaire : en somme, le public idéal pour qui rien n'est jamais stabilisé.

Bref, le fanzine est, par rapport aux magazines professionnels, ce qu'est la petite revue littéraire à tirage limité par rapport aux *N.R.F.*, *Mercure de France*, etc. L'étalon de la recherche. Je donne personnellement beaucoup de textes bien célèbres pour la série des « *Planètes* » d'un Jean-Pierre Chevalier et même (sans offense) la plupart des nouvelles de Marcel Battin ou Michel Ehrwein pour leurs contes respectifs : « *Métamorphose* » et « *Dans Hyde Park* ». Simples exemples pris uniquement dans *Ailleurs*. Il m'est en effet difficile de porter un jugement de valeur sur les fanzines, puisque j'en publie moi-même.

Revue des Livres

Ici, on désintègre !

En vedette ce mois-ci : une anthologie de base de la littérature vampirique, indispensable à tout amateur... le premier roman d'un jeune auteur français révélé par « Fiction » : *Arcadius... et un « manuel du fantastique » à l'usage des jeunes lecteurs, qui constitue un effort louable.*

Roger Vadim présente : Histoires de vampires

Une longue salle asymétrique, aux fauteuils poussiéreux et cliquetants, aux films immuablement rayés de bout en bout, s'élevait autrefois — je parle de l'entre-deux-guerres — à l'angle du boulevard de Bonne-Nouvelle et de la rue d'Hauteville. Ce fut là qu'au détour d'un sous-titre exaltant, demeuré classique — « *Dès qu'Hutter eut franchi le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre...* » — je me trouvai inopinément nez à nez avec Dracula-Nosfératu, au plein milieu de l'équivoque campagne transylvaine. De ce jour, qui était un dimanche, date mon goût des vampires...

Ce goût, il me faut bien croire que Giangiacomo Feltrinelli le partage, puisque ce jeune éditeur italien, l'un des plus actifs et des moins conformistes, a tenu à nous donner, il y a un peu plus d'un an, « *I vampiri tra noi* » (Les vampires parmi nous). En fait, cet épais volume de près de 800 pages n'est pas autre chose qu'une anthologie de littérature vampirique. Encore qu'il y ait beaucoup à dire sur la largeur de vues — véritablement excessive — qui a présidé au choix de certains écrits où le vampirisme n'a que faire.

Trente-sept récits et textes divers composent cet important ouvrage — vraisemblablement le premier du genre. Compte tenu de la réserve qui vient d'être faite, ils ont été assez heureusement réunis et annotés par Ornella Volta et Valerio Riva. Quelques considérations falotes et attendues les « chapeautent » maigrement, qui sont de M. Roger Vadim et n'ajouteront rien à sa gloire. Cela forme un tout sensiblement disparate, mais néanmoins savoureux et infiniment estimable. Un tout forcément incomplet aussi, surtout si l'on se souvient qu'un Mr. Montague Summers (Edmond Jaloux *dixit*) n'a pas consacré moins de deux forts tomes rien qu'à dénombrer les croyances populaires et les créations littéraires nées de la tradition vampirique.

Les « *Histoires de vampires* », qu'ont publiées dernièrement les éditions Robert Laffont, sont l'adaptation française de ce recueil italien. Toutefois, elles en diffèrent en ce que, comptant un moins grand nombre de pages, elles comportent nécessairement un moins grand nombre de textes.

Lesdites « *Histoires* » s'amorcent par un horrifiant hors-d'œuvre qui nous dit *ex abrupto* que « *maintenant, il va falloir manger du saignant* ». Cela s'appelle « *Ma confession* ». L'auteur en est John Haigh, l'un de ces remarquables assassins britanniques qui, du lointain « boucher de Fleet Street », aboutissent au récent John Christy, en passant par Jack l'Eventreur ; John Haigh, le « vampire de Londres », un authentique buveur de sang, fut pendu le 10 août 1949, après avoir égorgé 9 personnes en l'espace de cinq ans.

Ses souvenirs, rédigés, paraît-il, au cours de la nuit qui précéda son exécution, narrent posément, complaisamment, et sans l'ombre d'un remords, ses exploits les plus répugnants. Et l'on y découvre, sans trop de surprise, que John Haigh, comme tous les grands tueurs — qu'ils se soient fait un nom dans l'histoire ou dans les faits divers — souffrait d'un complexe du surhomme ou, plus exactement, qu'il avait la certitude d'être d'une essence supérieure à celle du commun. Tout cela est si bien dit, si habilement agencé, que je ne puis m'empêcher d'y soupçonner le coup de pouce du *rewriter*. Je rappellerai, pour mémoire, les derniers mots du « vampire de Londres » : « *Je ne regrette pas de quitter l'Angleterre à cause de ses préjugés* » ; et aussi que son effigie de cire figure dans la « Chambre des Horreurs » de Mme Tussaud.

Après cela, force est bien d'en revenir à Dom Calmet et à son fameux « *Traité sur les apparitions des esprits* » (1749) dont on trouve ici de larges extraits. Toute la littérature vampirique, de la fin du XVIIIe siècle à nos jours, sort de là. Et l'on constate à le lire, ou à le relire, que ce bénédictin lorrain n'était tout de même pas aussi benêt que Voltaire et les illuministes nous l'ont donné à entendre.

Suivent deux textes de Benoît XIV, de qui le scepticisme et la lucidité disent assez qu'il vivait au temps des encyclopédistes.

Mais, avec « *Le vampire* » de John Williams Polidori (1819), longtemps attribué à Byron, voici déjà qu'apparaît lord Ruthwen. C'est un grand seigneur, fastueux et satanique ; il a « *l'œil d'un gris mort* » et « *le teint sépulcral* ». C'est une vieille connaissance : traduit en français l'année même de sa publication, on le retrouve, en 1939, dans les « *Nouvelles histoires de fantômes anglais* » d'Edmond Jaloux. Il sera beaucoup démarqué. A dire vrai, son plus durable titre de gloire, c'est qu'on l'a cru enfanté par l'auteur de « *Manfred* ».

Hoffmann aussi semble avoir affectionné les vampires du « grand monde ». Témoin cette comtesse Aurélia, cet « *être gracieux, ravissant et enchanteur* », qui se repaît nuitamment de cadavres dérobés au cimetière le plus proche. Mais on ne compte pas pour autant sa « *Vampire* » au nombre de ses chefs-d'œuvre.

L'admirable « *Bérénice* » n'est point une nouveauté, ni même une histoire de vampire, mais bien l'exemple le plus achevé qui soit de cette nécrophilie amoureuse à quoi Poe se complaisait avec une morne délectation.

Dans le « *Vij* » de Gogol, non plus, il n'y a guère de vampirisme. Pourtant ce long récit de sorcellerie paysanne est à la fois si cocasse et si pathétique, avec, à son terme, un tel souffle épique, qu'on s'y laisse prendre sans trop discuter son plaisir. Déjà traduit en français dès 1845, il a été repris récemment, et partiellement, dans l'« *Anthologie du Fantastique* » de Roger Caillois.

« *La morte amoureuse* » de Théophile Gautier est bien, elle, un incontestable vampire. D'une indicible beauté, elle se nomme Clarimonde. C'est une courtisane célèbre. Et elle est si éperdument éprise d'un jeune prêtre, Romuald, qu'elle le rejoint, une fois morte, dans une étrange vie nocturne où la passion charnelle et l'insatiable fringale vampirique s'en donnent à cœur-joie. Romuald ne sauvera son âme, *in extremis*, qu'avec la seconde mort de Clarimonde — définitive, cette fois. Cela, qui ne manque ni d'habileté ni d'agrément, se ressent un peu trop de l'influence d'Hoffmann et, singulièrement, de celle des « *Elixirs du Diable* ».

On connaît « *Qu'était-ce ?* » de Fitz James O'Brien (1) ; et l'on sait qu'il y

(1) Voir « Fiction » n° 81.

est moins question de vampire que de monstre invisible.

On n'ignore pas davantage le « *Lokis* » de Mérimée, ni que la lycanthropie y tient le premier rôle. Il me faut cependant bien admettre que l'horrifique aventure de ce comte-ours qui déchire à belles dents, au soir de ses noces, la pétulante Ioulka, conserve toujours cette efficacité souriante et sombre qui en fait tout le prix.

Quant au « *Horla* » de Maupassant, ce classique, on l'a tant commenté qu'il me paraît superflu de m'y attarder. Je me bornerai seulement à rappeler que son pitoyable héros n'y est pas la proie d'un vampire, mais, plus précisément, d'une névrose obsessionnelle caractérisée. Il en va de même pour la jeune femme du « *Mari vampire* » de l'Italien Luigi Capuana. Et il n'y a point lieu de s'en étonner quand on sait qu'à l'époque où ces deux nouvelles furent écrites, Charcot et Lombroso faisaient florès dans les milieux littéraires européens.

« *Le vampire du Sussex* », de Conan Doyle, n'en est pas un. Et Sherlock Holmes triomphe, une fois de plus, d'une banale énigme policière, avec le concours on ne peut plus subalterne du fidèle Watson.

Avec le « *Carnaval* » de Lawrence Durrell — il s'agit d'un extrait de roman — le ton change : nous nous trouvons soudainement de plain-pied, et c'est plutôt inattendu, dans l'incertain climat des ténébreuses, des ambiguës « *Histoires de masques* » de Jean Lorrain. C'est là le plus sûr mérite de ce texte ; et ça n'est déjà pas si mal.

Ce qui n'est pas mal non plus, ce qui est même assez étonnant, ce qui sort résolument du banal — malgré un bâclage évident et une ironie souvent appuyée — c'est bien « *La Ville-Vampire* » de Paul Féval (1875). Cette parodie de roman noir nous entraîne tambour battant à travers l'Europe centrale, et à la suite d'Ann Radcliffe qui en est l'héroïne, dans une fantasmagorique chasse au vampire où aucun des plus extravagants poncifs du genre ne nous est épargné. Tout cela pour aboutir finalement à une fabuleuse cité dont on nous dit : « *Il est un lieu généralement ignoré, le plus extraordinaire sans doute qui soit au monde. Les gens qui habitent la sauvage campagne de Belgrade l'appellent tantôt Sélène, tantôt la Ville-Vampire, mais les vampires entre eux le désignent sous le nom du Sépulcre ou du Collège. Ce lieu est ordinairement invisible aux yeux des mortels.* (...) *Là sont rangées, dans un ordre mystérieux, les demeures ou les sépultures de ce peuple prodigieux* (les vampires)... » Ann Radcliffe et ses amis en demeurent pantois — avouez qu'il y a de quoi ! — quand un étrange son les fait sursauter : « *...une cloche puissante, mais limpide comme une note d'harmonica, tinta lentement la vingt-troisième heure. Au vingt-troisième coup, les ténèbres se déchirèrent et le Sépulcre apparut. Nos compagnons étaient au centre même de la Ville-Vampire.* » Une Ville-Vampire qui ressemble assez, mais en plus délirant, à ces hauts lieux du mauvais goût sépulcral postromantico-baroque que sont le Cimetière Monumental de Milan, celui de Staglieno à Gênes ; et, surtout, celui de Poggioreale dont les innombrables chapelles funéraires, démesurées et somptueuses, des innombrables confréries napolitaines pourraient aisément abriter des tribus entières de vampires... On a cru devoir alléger d'un cinquième environ le texte de ce roman de Féval pour les besoins du présent volume. Ce faisant, on a supprimé des digressions et des détails qui ne manquaient souvent ni d'intérêt ni de drôlerie. Dommage !

Après cela, bien sûr, les deux dernières nouvelles de ces « *Histoires de vampires* » paraissent un peu ternes. Qu'il s'agisse de l'énigmatique « *Hom-*

me du second » de Ray Bradbury (1) ou de ce présomptueux petit vampire que l'Anglais E.C. Tubb imagine de faire déguster de concert par deux confrères chevronnés qui n'ont rien que ce « *Blanc-bec* » à se mettre sous la dent.

J'ai laissé de côté, chemin faisant, un certain nombre de textes mineurs qu'il convient cependant de lire. Leurs auteurs sont un peu mêlés : Voltaire, van Swieten, Caraccioli, Goethe, Nodier, Lautréamont, Ghérasim Luca...

Le recueil original italien, lui, comprenait en outre dix récits qu'on ne retrouve pas ici. Je me dois d'en signaler les plus significatifs : la pittoresque « *Famille du vourdalak* » d'Alexis Tolstoï (2) ; une version écourtée de la « *Carmilla* » de Le Fanu (3) ; le « *Rêve Rouge* », évidemment érotico-vampirique, de Catherine L. Moore (4) ; et, surtout, le très remarquable, le très impressionnant « *Comte Magnus* » de M.R. James.

On pourra regretter de ne point voir figurer, dans aucune de ces deux anthologies, quelques textes qui s'imposaient certainement davantage que d'autres qu'on y peut lire. Je veux notamment parler de « *La robe de soie blanche* » de Richard Matheson, du « *Traître* » de James Hart, du « *Péril* » de Thomas Owen, du « *Jour du saigneur* » de Belen (5), et de la curieuse « *Paola* » de Boucher de Perthes (1832). De cette Paola, vampire à Gênes de son état, et de qui M. Chaffiol-Debillemont écrit excellemment qu'elle est « *un personnage échappé d'un roman d'Ann Radcliffe* » — encore elle ! — « *mais évoluant dans le décor d'une chronique d'Henri Beyle* ». Mais quoi ! On sait bien qu'il n'est d'anthologie qu'incomplètes.

Les traductions, anciennes et récentes, du recueil français sont généralement satisfaisantes. Dommage seulement que les notes des compilateurs italiens nous aient été restituées en petit-nègre et truffées d'assez jolis contresens. Quand donc se décidera-t-on à recommander à MM. les « traducteurs » l'usage, pourtant élémentaire, d'un dictionnaire bilingue ?

Cela dit, qui devait l'être, lisez et faites lire ces « *Histoires de vampires* » : délicieusement épouvantables, elles sont de fort bonne compagnie.

Roland Stragliati.

(1) Voir « *Le pays d'octobre* » de Ray Bradbury. Denoël, coll. « Présence du Futur ».

(2) Publiée dans la « *Revue des Etudes slaves* », tome XXVI, et dans l'« *Anthologie du Fantastique* » de Roger Caillois. Club Français du Livre.

(3) Voir « *Ficion* » n° 83.

(4) Doit figurer — peut-être sous un autre titre — dans « *L'aventurier de l'espace* » de Catherine L. Moore. Hachette, coll. « Le Rayon Fantastique ».

(5) Pour ces quatre récits, consulter respectivement les nos 40, 31, 12 et 85 de « *Fiction* ».

« Histoires de vampires » présentées par Roger Vadim, et choisies et annotées par Ornella Volta et Valerio Riva : Robert Laffont, Ed.

Arcadius : La Terre endormie.

A l'heure actuelle, la S.F. a exploré toutes, ou à peu près toutes, les voies qui s'offraient à elle. Le temps des explorations prend fin, le moment est venu de reconsidérer les thèmes découverts. Et, à ce sujet, il serait temps sans doute de ne plus s'attacher trop exclusivement à l'originalité du fond même de l'œuvre. Un auteur peut reprendre un point de départ antérieur sans que l'on crie au plagiat ou à l'indigence d'imagination, pour autant que son œuvre, même nourrie de réminiscences, soit réus-

sie, originale dans ses développements ou ses prolongements de l'idée première. Par exemple, Maurice Renard avec « *Le Singe* », William Temple avec « *Le triangle à quatre côtés* » et Henri Vernes avec « *Le retour de l'ombre jaune* », ont bâti trois romans sur la même idée : la multiplication artificielle des corps humains (thème fourni par J.H. Rosny dans « *L'énigme de Givreuse* ») ; les trois romans sont cependant aussi dissemblables que possible, et parfaitement réussis tous les trois.

Ces considérations s'imposaient, aujourd'hui où, coup sur coup, deux jeunes auteurs français viennent de démontrer qu'il n'y a pas de sujets usés en S.F. mais seulement de méchants auteurs : Jérôme Sériel avec « *Le Sub-espace* » et Arcadius avec « *La Terre endormie* ». Tous deux ont rassemblé les poncifs, les situations éculées, sans aucune crainte ! Et cependant il serait difficile d'imaginer deux œuvres plus opposées, celle de Sériel foisonnante d'idées, d'événements, d'inventions multiples, celle d'Arcadius sèche, linéaire, se bornant au développement soutenu d'une seule idée. Mais dans les deux passe, par instants, le même souffle épique.

Nous ne dirons pas que « *La Terre endormie* » est un chef-d'œuvre : l'ouvrage est mal équilibré, comportant deux parties dont la première ne sert qu'à amener la peinture de cet univers figé dans l'immobilité. On a l'impression qu'Arcadius écrivit d'abord la fin de son roman, reprenant et amplifiant le conte qu'il fit paraître dans « *Galaxie* » sous la signature d'Allan George : « *Et la forme se perd* ». Il nous y montre les hommes épargnés par la bombe verte aux prises avec l'éveil et la révolte de la végétation, devenue animée et consciente. Comme la matière restait un peu courte, il dut ajouter ces premiers chapitres destinés à justifier les événements ultérieurs. Et il y rassembla allègrement tous les poncifs : le savant solitaire, enfermé dans son île volcanique, qui enlève les cerveaux les plus éminents et les fait travailler à des armes terrifiantes qu'il vendra au plus offrant, la caserne, la suggestion hypnotique, etc. Mais sous cette apparente banalité, les personnages énoncent souvent des propos hétérodoxes ou anarchiques, dont l'apparition suffit à modifier l'éclairage du récit.

On ne dira d o n c pas que cette partie soit inintéressante, mais elle reste trop longue par rapport à la suite des événements : la découverte des villes endormies, les réactions bassement matérialistes des mercenaires du savant. Et dès que les plantes s'éveillent, qu'une puissante odeur végétale monte des pages, nous plongeons en plein cauchemar, dont le *climax* est cette traversée de Paris, de l'Opéra au Champ de Mars, par une poignée d'hommes. Ces trente pages, et en particulier le combat de la place de la Concorde, atteignent au ton épique, tant a été « vue » cette lutte des hommes formés en triangle, chargeant à coups de sabre et de lance-flammes une végétation haineuse, rusée, répondant sans cesse par de nouvelles armes.

Dès lors il n'y a plus de héros, à peine des témoins, ou plutôt s'il y a un héros, c'est l'ensemble des hommes aux prises avec le règne végétal. Il est bien remarquable également qu'au cours du récit, exception faite de l'épilogue, les hommes n'agissent pas sur les éléments, mais soient « agis » par eux, dépassés une fois pour toutes par ce qu'ils ont déchaîné. Ce qui est bien dans la ligne d'un auteur qui déclara un jour : « *Je n'ai pas pitié de l'homme parce qu'il n'est pas innocent.* »

Jacques Van Herp.

« *La Terre endormie* » par Arcadius : Hachette, « Rayon Fantastique »

55 histoires extraordinaires, fantastiques et insolites.

La préparation d'une anthologie n'est pas chose facile : quel que soit le domaine qu'on se propose de couvrir, l'abondance et la variété du matériel disponible rendent tout choix malaisé, tout équilibre final précaire. Dans ce copieux volume — plus de 600 pages — Pierre-André Touttain a effectué une sélection destinée aux cadets des amateurs d'insolite. Il a puisé avec bonheur à des sources fort diverses. A côté des « ancêtres » français et étrangers de la science-fiction (Cyrano de Bergerac, Voltaire, Swift), il a ménagé une place à des représentants du fantastique allemand (Arnim, Hoffmann), à Ludvig Holberg, le Plaute du Danemark, aussi bien qu'à P'ou Song-Ling, auteur chinois du XVIIe siècle, à Verne et Wells comme Poe et Lovecraft ; il a accueilli plusieurs représentants du romantisme français, dont Gérard de Nerval et Philarète Chasles ; il a inclus Oscar Wilde et James Frazer d'une part, Pierre Benoît, André Maurois et Marcel Aymé de l'autre, sans oublier pour autant les courants contemporains de la science-fiction anglo-saxonne — représentée par Isaac Asimov, Ray Bradbury, A.E. van Vogt et Poul Anderson — ni le monde irréel de Jorge-Luis Borges. Au total, cinquante-quatre écrivains sont réunis dans la table des matières, Andersen étant le seul à fournir deux récits.

A ce point de vue, le travail accompli par Pierre-André Touttain est digne de vifs éloges : les jeunes lecteurs qui sentent s'éveiller en eux le goût de l'inhabituel trouveront ici un bon aperçu des principaux aspects de cette littérature. Chacun des textes est précédé d'une courte notice, situant sommairement son auteur dans son pays et son époque.

On ne peut s'empêcher, toutefois, de regretter les importantes coupures qui ont été faites dans les récits : ce ne sont pas des *histoires* qui nous sont présentées ici, mais bien — dans la plupart des cas — des *fragments d'histoires*. Dans certaines nouvelles, la chose est compréhensible ; que la messe noire décrite par Philarète Chasles dans « *L'œil sans paupière* » n'ait pas été jugée *ad usum Delphini*, il n'y a rien là de surprenant. Mais pourquoi avoir supprimé toute la fin de l'ironique et savoureux « *Passe-muraille* » de Marcel Aymé ? Et n'est-il pas regrettable de ne trouver que des fragments de chefs-d'œuvre tels que « *La Patrouille du Temps* » de Poul Anderson et « *Les montagnes hallucinées* » de Lovecraft ? De toute évidence, ces récits sont passablement longs. Mais pourquoi avoir précisément choisi des textes si étendus, dont l'interruption laisse souvent le lecteur sur sa faim ?

En lisant ce livre, on a fréquemment l'impression d'être convié à un apéritif, délectable sans aucun doute, mais qu'aucun mets substantiel ne vient suivre. Peut-être était-ce le but recherché par Pierre-André Touttain ? Il est probable, en effet, que plus d'un jeune lecteur cherchera à connaître la suite des récits dont on lui présente quelques pages dans la présente Anthologie. Considérée sous cet angle, celle-ci est sans doute satisfaisante. Mais l'attrait exercé sur les jeunes lecteurs n'eût pas été moindre, si on leur avait présenté des nouvelles munies, chacune, d'un commencement, d'un milieu et d'une fin.

Demètre Ioakimidis.

« 55 histoires extraordinaires, fantastiques et insolites, » **choisies et présentées par Pierre-André Touttain (Gründ, Paris).**

L'écran à quatre dimensions

UN CINÉMA MYTHOLOGIQUE

par F. HODA

Les films fantastiques sortis durant l'été appartiennent davantage au domaine du merveilleux qu'à celui de la science-fiction. Même une bande comme « *L'attaque des soucoupes volantes* », malgré son titre, ne fait pas exception. En effet, ce deuxième « *Spaceman* » japonais ne fait que projeter le merveilleux des contes de fée et de la mythologie sur un fond d'avenir, tandis que « *Thésée et le minotaire* », « *L'Atlantide* » ou « *Le colosse de Rhodes* » introduisent des éléments modernes dans les légendes du passé. Car il ne faut pas s'y tromper : les nombreux films mythologiques que l'Italie nous a envoyés ces derniers temps prennent énormément de liberté avec les faits légendaires. Ils s'inscrivent tous dans la ligne de ce nouveau genre « historique » qui se développe rapidement au-delà des Alpes, et je ne peux en parler sans tenir compte de ce contexte.

Chaque semaine nous apporte sa moisson de ce que l'on appelle déjà le « western » européen : « *La vengeance d'Hercule* », « *La bataille de Marathon* », « *Les derniers jours de Pompéi* », « *Carthage en flammes* », « *Le géant de Thessalie* », etc. De petits chefs-d'œuvres voisinent avec les pires navets pour essayer de créer une nouvelle manière : il faut un peu de tout pour constituer un genre ! Tentative de sauver le cinéma en face des progrès alarmants de la télévision, renouvellement du cinéma populaire, retour aux origines du septième art — quelle que soit la cause de ce foisonnement, un fait demeure certain : le mouvement ne fait que commencer et déjà déborde en dehors de notre continent : l'Amérique commence à nous envoyer de colossales réalisations, tandis que le Japon, qui était un peu à l'origine de ces reconstitutions plus ou moins historiques, en met de nouvelles en chantier. Bien sûr, les « intellectuels » du cinéma ricanent. Pour eux cela n'a rien à faire avec l'art. « Infantilisme dégradant », « Grotesque », « Idiot », etc. Et de fait, le bilan actuel demeure à un tel niveau de pauvreté qu'il semble leur donner raison. Mais les mots ne sont pas les choses, et s'il faut appeler un chat un chat, le fait est un fait : solide et irréfutable. La mythologie du passé, à défaut de celle de la science-fiction, envahit nos écrans. Il y a là quelque chose qu'on ne peut négliger : des générations de spectateurs vont en être affectés. Mais n'étant pas sociologue, je ne vais pas m'arrêter à cet argument.

Le nouveau genre qui se développe apporte avec lui des perspectives artistiques dignes d'intérêt. Le fantastique manié par la caméra d'un Mizoguchi (« *Les contes de la lune vague* ») constitue certes un cas limite pour le moment. Mais même dans des œuvres plus mineures comme celles de Cottafavi ou de Bava, de Freda ou de Sala, on trouve des tentatives alléchantes aussi bien pour les amateurs de fantastique que pour les ci-

néphiles. Le décor et les effets spéciaux, la visualisation du fantastique, intéresse souvent les uns, tandis que la relative liberté des réalisateurs et leur jeu sur la couleur attire l'attention des autres. Les personnages débarrassés des tabous sociaux ou autres agissent enfin en êtres humains... Mais ceci est une autre histoire.



Pour revenir aux cas particuliers des films qui nous intéressent davantage ici, je répéterai que « *L'attaque des soucoupes volantes* » répond aux définitions du genre. Cette nouvelle mouture du « *Spaceman* » japonais est de beaucoup moins bonne que la première. J'ai défendu en son temps *Spaceman,* où se laissaient déceler de nombreuses idées de montage et de mise en scène. C'est toujours Teruo Ishui qui dirige cette série nettement destinée aux enfants, qui y tiennent des rôles de premier plan. Mais j'avoue que je suis plus que déçu par le second film de ce réalisateur. Aucune rigueur ni dans la construction ni dans la mise en scène. Ishui donne l'impression d'avoir épuisé ses trouvailles avec son premier film. Evidemment il s'agit d'une bande à budget très limité. Deux choses cependant à relever : le monstre « atomique » japonais sort du bestiaire national et son combat avec Spaceman se déroule sur le modèle des luttes des Samouraïs — j'avoue que le ballet qui en résulte est un régal pour les yeux ; l'autre point digne d'intérêt est l'apparence des « Martiens » sous l'eau, en train de palabrer autour d'une table ronde. Pour le reste, le film n'est qu'un schéma à peine tracé. Ken Utsui continue ses évolutions sur fond de transparence, non sans rappeler les photographies qui se prennent dans les foires. Il y a quand même quelque chose d'inquiétant dans cette tendance à donner les figures du pays à chaque héros en Amérique, Superman, c'est l'Américain, au Japon il devient Japonais ; mais alors qu'en Amérique le mauvais est l'étranger, ici le monstre lui-même est japonais...



La réalisation du « *Voleur de Bagdad* », troisième ou quatrième film adoptant ce titre, m'a beaucoup plus enchanté. Comme d'habitude les scénaristes ont recouru à plusieurs histoires des Mille et une nuits. S'adressant à la jeunesse, ils ont puisé dans les adaptations plutôt qu'à la source. Mais si l'érotisme s'est presque entièrement effacé, l'humour demeure. Ainsi une des premières séquences montrant l'arrivée du fiancé chez le sultan accumule les gags et ne laisse aucun doute sur les intentions du réalisateur. Mais au fait qui a mis en scène ce film ? Arthur Lubin ou quelqu'un d'autre ? Je n'ai pas pu tirer la chose au clair. Quoi qu'il en soit, le réalisateur a su tirer de chaque acteur le meilleur parti, s'interdisant de leur imposer ce pour quoi ils ne sont pas faits. Autre point très intéressant : les décors fantastiques qui décèlent, en même temps qu'une grande ingéniosité, un sens du beau relativement rare dans le genre. C'est bien mieux que chez Vadim et la simplicité même des procédés fait regretter que Cocteau se soit cru obligé de recourir à des symboles trop voyants dans son *Testament.* Ce « *Voleur de Bagdad* », c'est Arsène Lupin au pays des Mille et une nuits. Malheureusement la couleur de la copie que j'ai vue était fort mauvaise. Quelques longueurs dans l'épisode de la recherche de la rose bleue nuisent à l'équilibre du récit. D'où vient cette rose bleue ? A-t-on eu peur que la « rose marine » de Schéhérazade délivre ses symboles érotiques ?

⁂

L'humour du réalisateur du « *Colosse de Rhodes* », par contre, n'est que très intermittent et paraît involontaire. Il semble exister seulement au niveau du scénario. Le film de Sergio Leone n'est pas totalement inintéressant, mais deux heures et demie de projection noient les bons moments. Je disais que par le biais de la mythologie et de l'histoire de l'antiquité, on arrive à poser des problèmes modernes. Ainsi les scénaristes du « *Colosse* » ont-ils tenté de soulever la question de la responsabilité des savants atomiques, en présentant le personnage du constructeur du géant de bronze. Mais l'affaire reste tellement schématique et superficielle qu'il faut, pour y croire, beaucoup de bonne volonté.

Citons encore « *L'Atlandide* », d'Edgar Ulmer, dont on attendait beaucoup. C'est malheureusement complètement raté. Et les décors inventés par le réalisateur lui-même lassent par leur extrême laideur. Une grande déception nous vient aussi du « *Géant de Thessalie* » de Freda et de « *Thésée et le minotaure* » de Silvio Amadio, qui utilisent à peu de choses près les mêmes monstres. Là où la liberté d'invention devrait régner en maître, le manque d'audace apparaît d'une pauvreté insoutenable. Mais tout cela vaut mieux que la lignée des « *Ben-Hur* » prétentieux.

Pour le moment, le cinéma mythologique ne tient pas encore toutes ses promesses. Mais il est loin d'être négligeable et il convient de le suivre avec attention.

Note sur l'irréalisme de quelques films récents

par ALAIN DORÉMIEUX

Les frontières du fantastique sont vagues, et les définitions du réalisme, ambiguës. C'est sans doute ce qui explique qu'ils s'interpénètrent souvent l'un l'autre, et même se confondent. Plusieurs films français récents nous offrent des exemples de cette cohabitation.

Dans « *Une femme est une femme* », Jean-Luc Godard, se souvenant de la leçon de Louis Malle dans « *Zazie dans le métro* », nous offre un film violemment onirique, où l'image d'une certaine réalité n'est là que pour mieux nous permettre d'en mesurer la différence avec le monde authentique. Les héros agissent ou rêvent leurs actes, le quotidien disparaît derrière un décor revu et corrigé, à la continuité dramatique se substituent des « tranches de temps » qui hachent le fil du réel, enfin les personnages eux-mêmes semblent des funambules issus de quelque no man's land entre le concret et l'abstrait.

L'effort tenté par Gabriel Albicocco dans « *La fille aux yeux d'or* » va plus loin, en ce sens qu'il correspond à une esthétique plus précise, à une volonté mieux marquée de bouleverser les règles du visuel. Sur la trame de la nouvelle scabreuse et folle de Balzac, Albicocco a cherché à nous raconter avant tout une histoire fantasmagorique. L'action est censée être transposée de nos jours, censée seulement, car rien n'est plus flou chronologiquement — et dépaysant — que ce monde où les héros roulent en voiture de sport mais se déguisent en costumes romantiques, où un Paris hivernal les entoure comme une ville fantôme et décalée par rapport à son apparence première, où les décors ont une somptuosité baroque qui évoque l'univers figé de

Mandiargues, où les passions s'expriment dans un langage qui n'est certes pas celui du xxe siècle. La photo constamment interprétée, axée sur les jeux de lumière et d'ombre, nous transporte elle aussi en pleine féerie, au point que ces appartements au luxe insolite nous semblent frères du château de « *La belle et la bête* », le film de Cocteau.

Enfin une nouvelle étape est franchie avec le film d'Alain Resnais et Alain Robbe-Grillet, « *L'année dernière à Marienbad* ». Ici plus de lieu ni de temps, ni même d'action dans le sens traditionnel du terme. Dans un cadre entièrement symbolique et « déphasé », qui pourrait être celui d'un univers parallèle, dans une atmosphère intemporelle où la durée n'a plus de sens, d'étranges personnages abstraits, qui semblent parfois n'être que des mannequins habillés, évoluent en décrivant des figures comme les pièces d'un jeu dont les règles nous seraient cachées et les joueurs invisibles. Nous reviendrons sur ce film important, qui nous ouvre plusieurs portes et nous propose plusieurs rébus, et qui sera sans doute sorti à Paris au moment où paraîtront ces lignes.

Ces trois films, en tout cas, prouvent que le fantastique au cinéma se trouve souvent là où il n'ose pas dire son nom, tout en étant plus convaincant que dans la plupart des œuvres qui s'en réclament.

■ **Grand-Prix International du roman d'Anticipation et de Science-Fiction.**

Pierre Versins nous prie de bien vouloir insérer le communiqué suivant :

Un certain nombre de jeunes auteurs m'ayant demandé des renseignements sur le Grand Prix International du Roman d'Anticipation et de Science-Fiction, je crois utile d'attirer l'attention de ceux qui voudraient envoyer des manuscrits au Grand Prix en précisant certains points :

1. — Le fait d'être sélectionné par le jury ou d'obtenir un des prix (purement honorifiques) ne donnent à l'auteur aucun avantage de publication. En effet, les organisateurs du Prix ne sont pas en rapports avec une maison d'édition française et les lauréats devront trouver eux-mêmes un éditeur. Le fait d'avoir obtenu un prix étranger sur manuscrit rendra la chose plus difficile.

2. — Contrairement à ce qui a été publié dans la presse après la remise du Grand Prix 1960, j'ai renoncé à faire partie du jury du Grand Prix International du Roman d'Anticipation et de Science-Fiction, certaines clauses exigées des candidats me paraissant non conformes aux traditions commerciales de l'édition.

TRIBUNE LIBRE

« Fiction » succursale de « L'Humanité » ? (suite)

M. Claude Elsen, Janville-sur-Juine (S. et O.)

La présentation, dans votre n° 92, de la nouvelle de Claude Cheinisse « *Le sens de l'histoire* » et la réaction indignée qu'elle a inspirée à M. Antoine Léna (1) sont l'une et l'autre curieusement révélatrices d'une certaine confusion des idées et des valeurs. En effet :

1° La nouvelle en question est une image assez grossièrement caricaturale de la France « fasciste » évoquée par l'auteur à coups de clichés sommaires. Il suffirait d'ailleurs de remplacer par d'autres les noms d'hommes et de lieux (par exemple « Pradet » par Staline et « Gomez » par Kroutchev...) pour en faire un tableau tout aussi sommaire — mais non plus anticipatif — d'un régime communiste.

2° Pour votre correspondant indigné, M. Antoine Léna, les taxer de fascisme, « c'est faire insulte à des hommes qui ont suivi la voie de l'honneur ». Ecrivant cela, M. Léna montre clairement qu'il est lui-même contaminé par l'idéologie qu'il reproche aux gens de « *L'Humanité* » — car enfin c'est une réaction spécifiquement *marxiste* que de considérer comme « injurieux » le terme de « fasciste ».

Déplorons plus simplement que même les auteurs de S.F. (comme Claude Cheinisse), leurs présentateurs (dans « *Fiction* ») et leurs lecteurs (comme M. Antoine Léna) se laissent aller à ces simplifications hâtives et à ces réactions purement passionnelles. Les uns et les autres ne pourraient-ils laisser la politique à ceux dont c'est l'affaire et qui savent (parfois) de quoi ils parlent ?

A ce propos : un lecteur « fasciste »... vétilleur pourrait vous reprocher d'avoir publié avec « *Le Peuple du Ciel* » de Poul Anderson (2) un récit sournoisement « progressiste ». On y voit en effet deux puissances « scientifiques » (le Peuple du Ciel et le Peuple de la Mer, qui pourraient être une U.R.S.S. et une Amérique futures) prendre le chemin d'une alliance conclue au détriment et sur le dos des derniers représentants d'une civilisation non-machiniste, traditionaliste, « réactionnaire » (les Meycains) — et pour tout dire infiniment plus noble et plus séduisante pour l'esprit que le scientisme soi-disant « progressiste »... Mais on n'en finirait pas de se livrer à ce petit jeu des extrapolations et des « explications de textes ». A quoi bon ?

A la suite de cette affaire, nous avons reçu plusieurs autres lettres nous accusant d'être à la solde de Moscou... Ce qui ne manque pas de sel, si l'on pense que l'an dernier à pareille époque, la Tribune Libre retentissait d'une querelle à propos de la parution dans* « Fiction » *d'une nouvelle prétendue « anti-soviétique » (3). Faut-il répéter que notre revue* n'est pas *une revue engagée, mais que d'autre part la S.F., étant une littérature adulte, a le droit de traiter de thèmes politiques quels qu'ils soient — ainsi que nous celui de publier les textes basés sur ces thèmes.

---

(1) Voir Tribune Libre du N° 93.
(2) N° 92.
(3) « Journal de Macha » par Fernand François (n° 82)

Retour sur la planète orange

De notre collaborateur Demètre Ioakimidis.

En réévaluant (1) « *Sur la planète orange* », M. José-Maria Monino m'accuse d'avoir assassiné (2) d'une manière inadmissible ce roman. Je pourrais remarquer qu'un ouvrage que quelques critiques suffisent à « assassiner » ne doit pas être animé d'une vie bien robuste ; mais il me paraît plus important d'attirer l'attention de M. Monino sur le fait qu'il a dû me lire d'une façon quelque peu superficielle.

Où a-t-il pris, pour commencer, que je faisais mien le jugement d'Anthony Boucher ? Je le mentionnais, d'une part ; je déclarais, de l'autre, que « *Sur la planète orange* » n'apportait « *aucune raison particulière de reviser un tel jugement* » (qu'on me pardonne de me citer moi-même, mais la tournure de ma phrase semble avoir échappé à mon interlocuteur). Mettons les points sur les i : je ne connais pas suffisamment la science-fiction soviétique pour émettre une appréciation d'ensemble à son sujet ; je cite — en indiquant ma source — l'opinion d'un critique qui s'est estimé qualifié pour porter un tel jugement ; je remarque enfin qu'il n'y a rien, dans « *Sur la planète orange* », qui suggère la revision de celui-ci. Un point, c'est tout.

J'ai estimé « sans peur et sans reproche » les trois astronautes soviétiques du roman. M. Monino me reprend, et me met sous les yeux un texte duquel il ressort qu'il y avait, dans un groupe de déportés soviétiques, des hommes d'une trempe exceptionnelle. Je le crois bien volontiers. Si nous en jugeons par le même passage, cependant, il y avait — toujours parmi ces déportés soviétiques — « *autant de pédérastes, de dénonciateurs, de voleurs, que parmi nous* ». Il me paraît en ce cas que les trois personnages de Léonid Onochko, sur lesquels il y en a trois d'exceptionnels, prêtent le flanc à mon reproche d'idéalisation : ils tendent à représenter les citoyens soviétiques sous un jour uniformément noble et héroïque, alors que ce ne semble pas être absolument le cas dans la réalité.

Mais cela n'a qu'une importance secondaire ; ce qui me gêne dans ce roman, ce n'est nullement le fait que des citoyens *soviétiques* s'y trouvent dépeints en ces teintes roses et conventionnelles. Je me vois obligé de renvoyer une nouvelle fois M. Monino à mon texte, en soulignant un passage auquel il a accordé une attention peut-être insuffisante : « *les trois explorateurs russes représentent... des types que l'on rencontre,* sous des noms et des drapeaux différents, *dans nombre de récits...* » Ce n'est pas sur un plan politique que ma critique se place ; elle est d'ordre purement littéraire, et tend à regretter l'absence de relief psychologique qui eût pimenté les dialogues, et même l'action.

La comparaison de Burroughs avec Onochko ne semble pas avoir été du goût de M. Monino, lequel fait remarquer que le second romancier est mû par des intentions souvent éducatrices. J'avoue n'en être guère convaincu. « *Sur la planète orange* » n'apporte point d'enrichissement aux connaissances du lecteur ; la science s'y trouve reléguée au second plan, et demeure généralement vague. C'est la raison pour laquelle j'ai mentionné le nom de Burroughs. N'en déplaise à M. Monino, les récits de ce dernier ont au moins trois points en commun avec celui de Léonid Onochko : la science y joue un rôle moins important que l'action, les personnages demeurent sommairement dessinés,

(1) Voir « Fiction » nº 94.
(2) Voir Nº 92.

et un des héros terriens a un roman d'amour avec une Belle Indigène. La science d'Onochko est sans doute plus solide que celle de Burroughs (tout en demeurant bien vague si on la compare avec celle de Clarke, de Blish ou de Heinlein) ; mais l'écrivain soviétique manque singulièrement du souffle imaginatif qui anime les œuvres de l'auteur américain.

Quant au rang qui revient à ce roman dans l'échelle des valeurs de la science-fiction, M. Monino estime qu'on peut lui donner une place supérieure « à beaucoup d'auteurs anglo-saxons ». Si je comprends bien, ce seul roman suffit pour situer Léonid Onochko plus haut que nombre d'écrivains de langue anglaise. M. Monino ne dit pas lesquels. Il cite en revanche, pour lui préférer « *Sur la planète orange* », le roman de Jack Williamson intitulé « *La légion de l'espace* ». J'avoue ne pas être d'accord avec lui (pas plus, d'ailleurs, que lorsqu'il trouve les personnages de Carsac moins vivants que ceux d'Onochko) ; comme il ne donne pas les raisons de son choix, je m'estime dispensé de justifier le mien. M. Monino préfère également ce roman soviétique « en tout cas, à 99 % du *Fleuve noir* ». Le pourcentage paraît excessif : il impliquerait que seuls *deux* romans de cette collection sont supérieurs à celui d'Onochko.

M. Monino me reproche finalement de ne pas avoir compris le thème politique de ce roman. Il ajoute que « pour des lecteurs soviétiques, il n'est pas nécessaire de mettre les points sur les i (leur imagination s'en charge facilement) lorsqu'on leur parle, même sans les nommer directement, d'une société communiste ou socialiste ». A dire vrai, j'escomptais la même sorte de pénétration chez mes lecteurs (occidentaux) lorsque je parlais d'une « société idéale ». Je pensais écrire à l'intention de gens suffisamment perspicaces pour effectuer d'eux-mêmes la transposition.

S. F. et bandes dessinées (suite)

Des lettres continuent de nous parvenir, nous apportant de nouvelles précisions sur ce sujet apparemment inépuisable. Nous espérons pouvoir publier un jour la liste complète (quoique non limitative) des bandes ainsi recensées, afin de répondre à la curiosité des amateurs.

Beaucoup de nos correspondants, en outre, répondent favorablement à l'idée de création d'un club. Si un tel projet devait voir le jour, nous ne manquerions pas bien entendu de leur en faire part.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 NF. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Deux mutants (qu'on s'obstine à prétendre nés parmi les hommes voici vingt ans), hantés d'essentiel et de miracles occultes, osent encore croire au matin des magiciennes. Leur écriront-elles ? Daniel LEMYE, 147 av. P. Deschanel Bruxelles 3 — Charles Flamand 119, Rue Potagère Bruxelles.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)